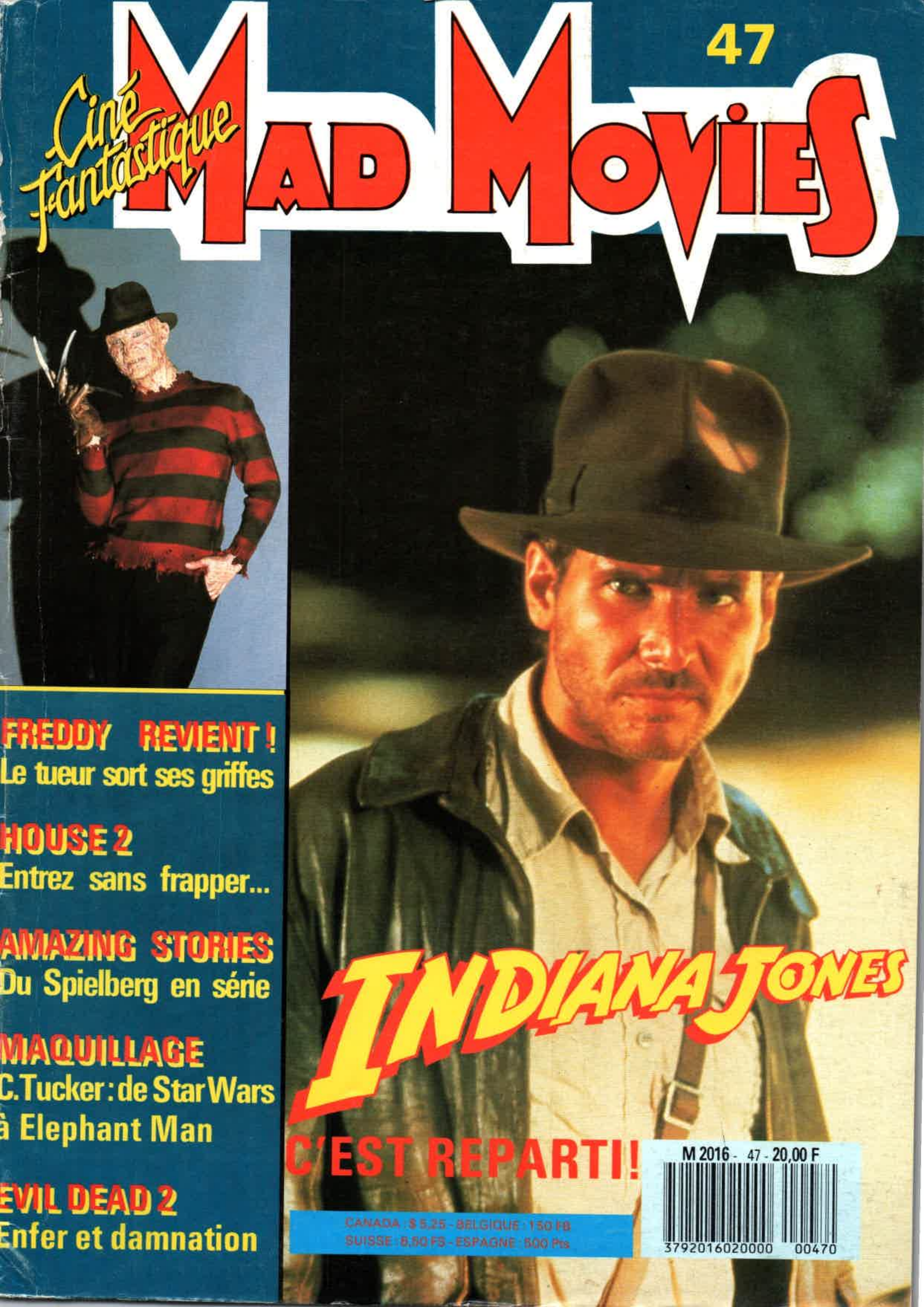

Ciné Fantastique
MAD MOVIES
47
FREDDY REVIENT !
Le tueur sort ses griffes
HOUSE 2
Entrez sans frapper...
AMAZING STORIES
Du Spielberg en série
MAQUILLAGE
C.Tucker : de Star Wars à Elephant Man
EVIL DEAD 2
Enfer et damnation
INDIANA JONES
C'EST REPARTI !
M 2016 - 47 - 20,00 F
CANADA : $ 5,25 - BELGIQUE : 150 FB
SUISSE : 6,50 FS - ESPAGNE : 500 Pts
3792016020000 00470



STALLONE
Entretien.

MEL GIBSON
Casse tout aux U.S.A.

AMERICAN WAY
La surprise d'Avoriaz.

PREDATOR
et Schwarzenegger.

ANGEL HEART
Entretien A. Parker.

Brigitte LAHAIE
Entretien brûlant.

EVIL DEAD 2
L'enfer des premières photos.



RAMBO 1... 2... 3
Le défi américain !

M 3226 - 8 - 20,00 F
3793226020002 00080

ESPAGNE : 550 PTS - BELGIQUE : 146 FB - CANADA : $ 5,75.

Rédaction, Administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Éditeur/Directeur de la publication : Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique n° 47. **Rédacteur en chef :** Jean-Pierre Putters. **Comité de rédaction :** Bernard Achour, Bernard Lehoux, Jean-Michel Longo, Maitland McDonagh, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration :** Marcel Burel, Alain Charlot, Jimmy Frachon, Denis Tréhin, Jack Tewksbury. **Correspondants U.S.A. :** Maitland McDonagh (New York), Michel Voletti (Los Angeles). **Italie :** Giovanni Arduino. **Maquettiste :** Jean-Pierre Putters.
Remerciements à : Michèle Abitbol-Lasry, A.R.P., Florence Borda, Cannon France, Pierre Carboni, Elan Cohen, Frédéric Contet, D.D.A., Michèle Darmon, Bernard Dauman, Eurogroup, Claude Giroux, François Guerrar, Victor Hadida, Les Films Jacques Leitienne, Anne Lara, Marie-Pascale Lescot, Lumière, Léonard Maillet, Marie-Christine Malbert, Walter Manley, Metropolitan Film Export, Robert Pistella, Jonathan Rutter, Robert Schlokoff, Jean-Jacques Vannier, Warner-Columbia et l'ouvreuse du Brady.
Composition : E.F.B. **Photogravure :** Photogravure de l'Ouest. **Impression :** S.I.E.P. **Distribution :** N.M.P.P. **Tirage :** 75 000 exemplaires. **Dépôt légal :** mai 1987. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire :** n° 59956. N° ISSN : 0338 - 6791. Prix du numéro : 20 francs.



SOMMAIRE

ACTUALITÉS

ENTRETIENS

RÉTROSPECTIVE

RUBRIQUES



ROBOCOP (page 34).

NOTULES LUNAIRES

■ On a reçu le bulletin du « Tanya Roberts Fan Club ». Sympa. Ils se plaignent du nombre restreint d'adhérents, ce qui ne sera bien sûr plus le cas lorsque vous aurez lu ce texte parce que vous allez leur écrire vite fait. De plus, le bulletin publie les lettres reçues, alors... C/O Richard Tuil, 2, Croix Petit Verte, 95000 Cergy, pour plus de détails sur l'inscription au club.

■ 47 000 jeunes ont voté cette année au Grand Prix de la Jeunesse pour élire leur film français préféré. Cette fois, c'est **37° le Matin** l'heureux impétrant. On est bien content.

■ Le Centre d'Animation Allende organise du 8 au 10 mai 1987 le 5e Festival du Film Fantastique de Saint-Malo. A l'affiche, 10 courts métrages, 12 longs et une journée spéciale Wes Craven. Tous renseignements auprès de M. Godard. Tél. 99.81.20.59. L'avis de *Mad Movies* : heureux de cette initiative, mais pourquoi toujours, pendant le Festival de Cannes ? Il n'y aura pas un journaleux pour couvrir l'événement !

■ Avec *Flash-Back*, le fanzinat tient son défenseur de l'âge d'or. Un n° 1 qui parle de la série des « Frankenstein », de Georges Méliès, avec des croquis de quelques trucages de l'époque, et un article sur Flash Gordon en personne. Pas mal, mais maman devrait relire les textes parce que ça craint un peu au niveau de l'eurretograffes, je ne me rappelle jamais si y'a deux « F » ou « Ph » dans leurretograffes... Ça coûte 15 F et on le commande à Fabrice Fernandez, 98, quai Louis-Blanc, 03100 Montluçon. N'oubliez pas la cédille, on aurait l'air con...

■ Deux cours d'art dramatique originaux font parler d'eux ces derniers temps. *Les Ateliers Lorene Russell* qui allient une juste dose d'ésotérisme à une bonne dose de « méthode » façon Stanislavski ou Michel Tchekov. Le deuxième cours s'appelle *RUSH* et se présente comme l'école de l'acteur et de l'auteur. Au-delà du jeu terminologique, se cache la volonté de présenter l'acteur comme un créateur qui doit travailler son imagination. Alors, acteurs en herbe, avant de vous précipiter au conservatoire, allez voir chez Rush (42.78.10.79) ou chez Lorene Russell (42.81.25.77) si vous ne pouvez pas trouver votre bonheur.

■ Ça y est : on nous refait le coup de **Jaws** avec une espèce d'homme-lézard réveillé par des pêcheurs à la dynamite. Évidemment personne n'y croit, jusqu'au jour où la bête massacre quelques touristes. Le film en question se titre **Demon of Paradise** et c'est Cirio H. Santiago qui pompe Spielberg après avoir trois fois plagié **Mad Max 2** (**Stryker, Les Roues de Feu** et l'inédit **Equalizer 2000**).

■ Visiblement, le souci n° 1 de Jim Wynorski dans **Deathstalker II** n'a pas été l'originalité. La jolie princesse Evie est dépossédée de son royayme par la reine noire Sultano. Avec quelques zombies cannibales en guest-stars !

■ Ça vous rappelle quelque chose, un tueur qui œuvre dans les esprits ? Le nom de Krueger vous fait sortir vos griffes ? Eh bien non ! Nous n'allons pas (encore) vous annoncer le tournage de **Nightmare on Elm Street**

EN DIRECT DU MONT SINAÏ :

MOVIES ET LES DIX TORIALS !

(étant donné les menaces de censure, la rédaction a décidé de donner dans le scato. Ah non, zut, dans le Catho ! Et pourquoi ? Pasqua c'est pas Pandraud pour tout le monde...)

Ce jour, la nouvelle tombe sur tous les téléscripteurs : *MAD* est une organisation criminelle que traquent toutes les polices internationales ! Vaste suée à la rédaction, on commence l'évacuation : les copines et les ektas d'abord... Et puis on apprend soudain que tout ceci se passe en fait dans l'*Inspecteur Gadget*, « Ze Film », et que c'est le vilain Dr Gang qui dirige cette méchante Mad Organizachonne. Ah les cons, ils nous ont presque fait peur !



A peine remis de nos émotions, voilà autre chose : l'Oncle Mad, carrément, qui prend des vapeurs au printemps frémissant. Ayant pris quelque retard dans ses lectures courantes, notre vieil oncle ouvre une *Semaine de Suzette* datant de 1932 et tombe sur ceci : « Chères nièces, envoyez vos lettres, Tante Mad vous répondra ». Vous avez bien lu, celle qui s'est occupée du courrier des lecteurs pendant des dizaines d'années à la *Semaine de Suzette*, c'est une Tante Mad ! Stupéfiant, non ? (à celui qui répond non, je ne lui parle plus). Ce qui fait que le malheureux recherche depuis cette jeune demoiselle (enfin, elle est plus demoiselle que jeune, faut dire) pour nous l'amener à la rédaction ! Aux dernières nouvelles, il soudoie l'évêché pour sa conversion tardive, parce qu'il faut dire que Tante Mad était très pratiquante (peu pratiquée mais très pratiquante ! Non j'exagère, en fait, elle a sûrement de beaux restes... mais dans quel cimetière chercher ?). Lisez ses textes et vous verrez, c'est le gondolage assuré sans même aller jusqu'à Venise. On ne risque pas de confondre avec la *Petite Semaine de Sucette* ! (autre publication religieuse, mais plutôt pour les petits garçons). Au point que les lectrices précisaient qu'elles étaient catholiques et de bonne famille pour pouvoir passer leurs petites annonces (véridique ! vous comprenez maintenant, le fossé des générations ?). Quand je pense qu'à *Mad* on ne vous demande même pas si vous vous êtes lavés les pieds avant de passer les vôtres, je me demande s'il n'y aurait pas un peu de laxisme dans le relâchement (et réciproquement !). Quoi qu'il en soit, c'était nos nouvelles paroissiales en direct pour justifier notre joli titre : on peut dire qu'on vous tient au courant, vous alors !

Voilà, voilà... sinon le temps a l'air de s'arranger. Je crois même que l'été sera plutôt beau, dès les brumes matinales dissipées (c'est rien, c'est l'alcool...). Bon, ben on va y aller, alors. C'est que le temps qui nous est imparti, entre la grasse matinée et la sieste, tend à s'amenuiser.

Ah la vache, j'ai pas envie de travailler, ce matin ! Tiens, si : on va poursuivre dans le primesautier avec un petit truc que je me gardais pour le jour où je n'aurais rien à vous dire. Débranchez le téléphone parce que ce serait dommage de vous déconcentrer dans un moment pareil. L'humour, c'est comme l'orgasme, pas-

sé un certain seuil, on ne peut plus s'arrêter.

J'aimerais préciser au préalable que tout ce qui va suivre est authentique, sinon ce ne serait pas drôle (déjà que...). Voilà, vous savez qu'à Mad on laisse involontairement passer quelques coquilles dans nos textes (dans les autres revues aussi, rassurez-vous) mais ce n'est rien à côté de ce que vous ratez, de celles qu'on corrige, des meilleures! Pour vous en faire mesurer toute l'ampleur (vive l'ampleur!) j'aimerais citer quelques exemples. Les lecteurs fidèles reconnaîtront d'ailleurs les passages en question, issus de nos précédents numéros, et celui qui les reconnaîtra tous gagnera notre reconnaissance, ce qui vaut mieux que de gagner l'Amérique à la nage, reconnaissez-le...

Quelque part, pour commencer, on a failli vous parler du film *« Salo, ou les cent vingt journées de Sologne »* (intéressant, non? Et puis c'est moins loin!).

J'aime bien aussi « Denis (celle-là elle est passée) Hooper aurait contacté David Lunch... » (sans doute pour Duner ensemble, on présume?).

« Un monstre issu des caries du Dr Lloyd » (et paf, dans les dents. Il s'agissait des caves, bien sûr).

Une autre, tirée du Titre Mystérieux: « le prochain numéro sera offert aux conq premiers gagnants » (si vous vouliez savoir ce con pense de vous dans la rubrique, c'est réussi!).

« Les comédiens de censure aiguisent leurs ciseaux » (c'est pour la grosse commission, peut-être?).

« Vous allez au cinéma, c'est pour vous évader, vous acheter des boutons et vous vous installer dans votre fauteuil » (si ça vous gratte comme ça, c'est sûrement un fauteuil du Brady! on voulait parler de bonbons, en fait).
Ah, un film qui vient de faire un malheur au Koweit: *« L'Émir contre-attaque »*, gros succès! (je l'aime trop celle-là).

Sinon, à propos du Marché du Film, à Cannes: « Les films dont les bibines s'empilent » (vous comprenez pourquoi on ne peut pas travailler sérieusement dans ce métier?).

Au chapitre *Evil Dead n° 1*: « l'horreur et le sadisme réclament la demeure » (pour la démesure! Eh oui, le gore demeure mais ne se rend pas, comme on dit).

Plus loin, on y va plus fort: « ça barbote dans la barraque »! (pourquoi pas? Mais là, on parlait de barbaque, faut dire).

Tiens, ici, on apprend de source sûre que « Christine (la voiture) a été fabriquée sur une chaîne de montagne » (faut pas que les métallos aient le vertige, dites donc! Il s'agissait de montage, bien évidemment).

J'aimerais maintenant que nous observions une minute de silence pour évoquer les malheurs qui arrivent au pauvre De Laurentiis: en effet, « De Laurentiis produit *King King Lives*! » (finalement, c'est plus mignon comme ça). Heureusement que les choses s'arrangent un peu plus loin: « Quant à Rambaldi, il assurera les effets spéciaux de *Kong Kong Lives*! ». On a pris un King par ci, un Kong par là et tout devait rentrer dans l'ordre. Quand je vous dis qu'on fait un dur métier, quand même!

Enfin, bon, l'horreur est humaine, qu'est-ce que vous voulez... Hé, mais je m'aperçois que je n'ai plus de place pour vous présenter ce numéro, ah ben flûte alors! Il faut dire que je n'avais pas le cœur à travailler ce matin, et puis avec Sue Perouitt qui me passe sans arrêt devant... Bon, écoutez, vous êtes des grands garçons maintenant (et des grandes filles aussi, oui), alors ce numéro je vous le confie et vous le découvrirez tout seul, et je peux vous dire qu'on a tapé fort. Gardez-le bien, nous on revient tout de suite après Cannes. A bientôt et faites de beaux rêves; c'était un message de Freddy Krueger.

Jean-Pierre PUTTERS



n° 4. Rassurez-vous: vu les résultats fabuleux obtenus par le 3, le beau Freddy nous reviendra. Promis. Pour l'instant, le Krueger dont on vous parle ici c'est Michael, qui vient de débuter comme réalisateur le tournage de **Mind Killer** avec John McDonald et Shirley Ross.

■ Spock pouponne! Coline Serreau, qui devait refaire **Trois Hommes et un Couffin** pour Walt Disney, y a renoncé « pour raisons de santé ». Après consultation d'un pédiatre, nous sommes en mesure d'affirmer que la maladie en question est d'ordre diplomatique. Mais voilà que l'Entreprise a atterri dans les mains de M. Spock, Leonard Nimoy « himself », qui va donc faire le « saut de langes » en réalisant **Three Men and a Baby** avec dans les rôles principaux Tom Selleck, Steve Guttenberg et Ted Danson.

■ Notre correspondant italien Albert Lusconi nous informe que Lamberto Bava tourne pour la télévision italienne une série de cinq thrillers (giallos en version originale) intitulés **Fino alla Morte** avec David Brandon, Gioia Scola et Urbano Barberini. On peut être confiant car il n'en est pas à son giallo d'essai...

■ L'Argentine fera-t-elle notre bonheur? La production 1986 comprend quelques titres pas piqués des hameçons, ainsi: accrochez-vous bien... non, non... accrochez-vous mieux!
Brigada explosiva contra los ninjas/La brigade explosive contre les ninjas de Miguel Angel Fernandez Alonso (en fait, c'est une seule personne mais ne le lui dites pas, il l'ignore encore); **Rambito y Rambon mission/Le petit Rambo et le grand Rambo 1re Mission** de Enrique Carreras; **Mingo y Anibal en la mansion embrujada/Mingo et Anibal dans la maison hantée** de Enrique Carreras qui récidive, l'inconscient; **Los superagentes contra los fantasmas/Les super-agents contre les fantômes** de Julio Saraceni; **En busca del brillante perdido/A la recherche du diamant perdu** (!) de Sergio Mottola.
Y'a Toullec qui est déjà en train de casser son petit cochon en porcelaine pour y aller en disant que ce n'est pas le Pérou!

■ Vous pouvez déjà préparer vos petits souliers, bientôt l'heure hache à nouveau. D'ici la fin de l'année Papy, Claus ou Santa Noël (comme vous préférez) descendra, non seulement du ciel, mais tout ce qui bouge aux alentours. Voici venir la séquelle du film qui avait scandalisé il y a deux ans les ligues cucu la praline des U.S.A.: **Silent night, Deadly night.** Étonnamment, le film s'intitule **SN, DN part 2**; j'aurais jamais cru. Autant croire au Père Noël.

■ *Evil Z* nous livre son n° 5, et à domicile en plus! Au sommaire: **Amazing Stories,** la série spielbergienne, Avoriaz 1987, entretien avec le réalisateur de **Bloody Bird** et un assez pertinent dossier sur les petites filles dans le Cinéma Fantastique (faut pas encore trop se plaindre, ça aurait pu être les petites filles dans les toilettes du Brady!). Une belle couverture couleur, une compo impec et un humour sympa, aux accents même un peu grinçants lorsqu'il s'agit d'épingler un de nos collègues. Drôle mais pas très fair play quand même dans la mesure où les attaques débordent le cadre cinématographique. Quoi qu'il en soit, un des meilleurs zines actuellement sur le marché. *Evil Z*, 17, rue Jouffroy, 75017 Paris et ça coûte 20 F.

■ *Cinok* annonce un n° 6 moins 4, donc le 2, on suppose. On y remarque une passion du collage qui fait franchement bouger l'illustration (dont quelques trucs repiqués du *Mad* n° 9, rendez-vous compte, c'est presque de l'hommage posthume!). C'est un peu fouillis du côté textes, mais nous y retrouvons quand

même un fabuleux article sur **Le Prisonnier** (pour les amateurs, c'est indispensable), la série **Rawhide** (qui vit les débuts du beau Clint Eastwood) et des réflexions tout à fait sensées sur le cinéma. C'est 42 F (port compris) à Michel Fernioux, 26, avenue Auber, 06000 Nice. Bon, O.K., C'est un peu cher (les frais de port aussi, en fait) mais 68 pages sans rien à jeter c'est toujours mieux que certains zines de 24 pages qui annoncent fièrement un prix de 20 F.

■ La revue *Animatographe* traite du cinéma d'animation et il n'y en a pas tant que ça en France pour que l'on néglige de défendre celle-là. Le n° 1 coûte 38 F (ben oui, hein ? Il faut dire aussi que c'est très spécialisé et sans doute à petit tirage) et on le trouve dans tous les kiosques.

■ *Darkness* n° 4 : Avoriaz 1987, entretien avec Christophe Lambert, une partie bande dessinée et une nouvelle. On trouve aussi quelques news et une rubrique « Le satirique illustré » assez plaisante et à développer. 12 F (plus quelque chose comme 6 F de port) à Christophe Triollet, 15, impasse Asturias, 77100 Meaux.

■ Autre n°4 : *Cine-Fantasy*, et autre couverture couleurs. Le procédé photocopie couleurs à 5 ou 6 F suscite des mises en page de couverture impensables à peine 5 ou 6 ans plus tôt. Au sommaire :**The Fly, Dolls, From Beyond, Predator** (mais ils n'en savent pas plus que les autres) et Cronenberg, Gastineau et Deodato. Un sommaire béton pour un zine super bien présenté. Un rival rêvé pour *Evil Z* au gotha du fanzinarisme (oui c'est pas français, mais ça fait du bien. Le néologisme s'identifie pour le critique au cri de la girafe dans la savane. Ça libère ! Laissez tomber, c'est du folk !). Il ne va pas donner l'adresse s'inquiète déjà l'éditeur... mais si : c'est 22 F à Patrick Nadjar, 4, rue Condorcet, 93100 Montreuil.

■ Y'en a qui sont gonflés à bloc, ainsi Transworld Ent. qui ne craint pas de retirer leur film de 1984 **The Falling** d'un nom plus évocateur **Alien Predator**. Bien joué les gars, le film fait maintenant référence au triomphe de Ridley Scott et au prochain Schwarzenegger (comment, j'en vois qui n'ont pas lu le dernier *Impact* sur le sujet). Il demeure quand même lamentablement nul ; je demande une minute de silence pour la narration de l'histoire : trois kids américains en vacances en Espagne sont poursuivis par des gars du coin contaminés par des microbes de l'espace ramenés sur terre par un satellite américain. Fin de la minute, vous pouvez vous frapper la tête contre les murs à deux mains (si vous le voulez bien !).

■ De plus en plus souvent, les films à succès donnent naissance à des séries télévisées. Ainsi verrons-nous incessamment sous pneu les séries suivantes : **Peggy Sue** d'après le film de Coppola, **Remo Williams**, le film ressemblait déjà à un téléfilm, **Bates Motel** (psychose toujours !), **Friday the 13, Starman** et en dessins animés, **Rambo, Chuck Norris'Karate Kommandos, The real Ghostbuster's** et **Karate Kid.**

FAIRY TALES

Ils se profilent enfin à l'horizon les fameux contes de fées de la Cannon. Premier fairy tale disponible : **Beauty and the Beast** d'Eugene Marner avec Rebecca de Mornay (la belle) et John Savage (la bête). Et devinez qui signe la version 1987 de **Treasure Island** avec Oliver Reed dans le rôle de Long John Silver ? Gérard Kikoïne, passé à la postérité en œuvrant dans le porno vraiment hard. **Snow White and the Seven Dwarfs** (Blanche Neige et les Sept Nains) de Michael Berz fait de l'ex-Madame Peel, Diana Rigg, la sorcière à la pomme somnifère. Encore les frères Grimm pour **Hansel and Gretel** et **Little Red Riding Hood.** Le premier, de Len Talen, réunit David Warner et Cloris Leachman en sorcière mangeuse de gosses et le second, d'Adam Brooks, Isabella Rossellini (**Blue Velvet**) et Graig T. Nelson en grand méchant loup. Les frangins Grimm n'en finissent pas d'inspirer les scénaristes de la Cannon puisque **The Frog Prince** et **Rumpelstiltskin** sont eux aussi portés à l'écran. **The Frog** par Jackson Hunsicker avec Aileen Quinn, **Rumpelmachinchose** par David Irving puisque Charles Perrault a aussi les honneurs de deux adaptations. **Puss in Boots** (Le Chat Botté) d'Eugene Marner avec Christopher Walken et Jason Connery, fiston de Sean, ainsi que **Sleeping Beauty** de Michael Berz avec Tahnee Welch, l'étalon Nicholas Clay (**Excalibur**) et Sylvia Miles. Manque encore au tableau le **Young Robinson Crusoe** de David Irving produit, comme **Treasure Island**, par l'infâme Harry Alan Towers (géniteur des plus mauvais Jess Franco) et scénariste des deux fairy tales sous le pseudonyme de Peter Welbeck. Pour compléter le lot, un conte de fée bien contemporain, **Too Much** d'Éric Rochat, l'amitié entre une petite fille et un robot en plastoc.
Également prévus au programme :
The Red Piper, Gulliver's Travels, Heidi, etc.

John Savage dans BEAUTY AND THE BEAST.





■ Les 18, 19 et 20 mai 1987, c'est le concours d'entrée du MST, métiers de l'image et du son, Université de Provence. Diplômes exigés, ou équivalences : DEUG, BTS ou DUT (2 ans d'études supérieures sanctionnées par un diplôme). Lieu d'inscription et de préparation : Université de Provence, Centre Saint-Charles, place Victor-Hugo, 13331 Marseille cedex 3.

■ Benoît anime benoîtement une émission sur le Fantastique tous les jeudis après-midi, de 18 à 19 heures (région Auxerre) 92.5 Mhz et ça s'appelle 0Ï 89 ! ! ! Cherchez pas, on n'a pas compris pourquoi nous non plus.

■ Le zine *Black Dream* nous écrit pour nous signaler qu'il a dit que *Mad* était la meilleure revue après l'*Écran Fantastique* et, qu'en fait, il voulait dire le contraire ! Non, mais c'est pas fini, vils flagorneurs ! Bon, sinon, ils sortent un n° 2 consacré aux trois **Star Wars, Day of the Dead** et **Star Trek IV**. Les photos sont un peu pompées de *Mad*, l'*Écran* et *Starfix*, mais ils ne l'ont sûrement pas fait méchamment, et les textes, ben les textes c'est un peu la même chose, non ? Hé, les gars, au début de mars 1987, vous aviez vraiment vu **Star Trek IV, King Kong 2, Creepshow 2**, etc ? Si ce n'est pas le cas, vous pouvez toujours en parler mais sans émettre des jugements de valeur ou des arguments critiques. Bon, pas grave, on commande à Yann Chesnais, 4, place de la Porte-de-Bagnolet, 75020 Paris. Et c'est 21 F port compris. Ah oui, quand même !

■ Après s'être fait connaître par ses cours de maquillage à 20 F pièce, l'Atelier A.M.R. propose à la soif grandissante des amateurs, un fort volume de nouveaux cours qu'ils vendent d'une pièce. 150 F port compris

pour ce recueil s'axant principalement sur les effets spéciaux de maquillage et la création étape par étape des prothèses en mousse de latex. Et si vous êtes fauchés, il y a bien des anniversaires et des grands-mères qui traînent en mal de cadeau à vous offrir... A.M.R., 9, rue du 11-Novembre, 33150 Cenon.

■ Du nouveau chez Empire. Trois gros morceaux en préproduction. **Transformations,** de Jay Kamen, évoque un cas unique de mutation. Le pilote d'un vaisseau spatial rencontre un orage de poussières radioactives et se métamorphose ensuite en une monstrueuse machine à tuer. Ajoutez à ceci un pénitencier galactique pour femmes et vous obtenez quelque chose qui ressemble pas mal à **La Mouche** ! C'est un innocent qui est grillé par 60 000 volts dans la **Prison** de Renny Harlin. Comme de coutume, il revient à la vie pour traquer le type qui, par son silence, l'a condamné. Irwin Yablans (**Halloween**) produit le film. **Catacombs** promet quant à lui quelques bonnes créatures dues à John Buechler et nous révèlera un secret mortel caché dans des tunnels sous Rome. Brrr...

■ Toujours plus fort, après le Gore-nichon, voici le Gore-nedbeef ; un nommé Hal Freeman, président de Hollywood Family Ent., vient de mettre en boîte son premier film **Blood Frenzy** qui se veut bien saignant. Problème quand même, le film sort d'abord en vidéo, ce qui ne laisse pas d'être inquiétant.

■ Ceux qui lisent *Mad Movies* depuis le début ou presque, écraseront sans doute une larme furtive en apprenant la mort de Patrick Troughton, en mars dernier. Pour les autres, je rappelle qu'il fut un des piliers de la Hammer-films dans les seconds rôles inquiétants aoinsi : **Frankenstein s'est échappé, Le Fantôme de l'Opéra, La Gorgone, Les Cicatrices de Dracula, Frankenstein et le Monstre de l'Enfer, Jason et les Argonautes, La Malédiction...** Ah la ma brave madame Mad, on est bien peu de chose... eh oui monsieur brave Ghoule, ce sont toujours les meilleurs qui partent...

■ Dans les agents spéciaux, on connaissait déjà le Gorille, le Léopard, le Tigre, etc. Voci venir **La Panthère**, un policier de Hong Kong expert en arts martiaux, Ed Staszak, qui veut se venger des assassins de son épouse dans deux films qui seront tournés en même temps en Australie par Brian Trenchard Smith (**Turkey Shoot, Dead end Drive-in:**) *leurs titres :* **The Day of the Panther** et **The Strike of the Panther.** On espère pour bientôt **The Panther à l'Huile**, mais c'est bien difficile...

■ Pour Globe, Ruggero Deodato est sur le point de tourner **La Casa de via Rubens / La Maison sur la rue Rubens**, un thriller que l'on peut espérer hémoglobineux avec Edwige Fenech, Claude Brasseur et Robert Carradine. Étonnant non !

■ Une information qui n'intéresse sans doute personne et c'est ce qui en fait le prix : la fragile Zoe Tamerlis de l'**Ange de la Vengeance** et de **Special Effects** a changé de nom et devient Zoe Tamerlaine pour **Marla's Magic** de Carlos Montana et Franz Harland. C'est con hein !... Ne jetez pas le numéro, on vous avait prévenus mais vous n'écoutez pas non plus...

■ La vidéo inspire décidément les réalisateurs. Après **Vidéodrome** (au fait vous savez comment s'appelle un peep show en langage officiel : un mirodrome ; authentique !) donc après le film de Cronenberg et **The Video Dead** (voir *Mad* n° 46), voici venu d'Italie **Video Killer** d'abord appelé **A Taste of Fear**, ça sera réalisé par Piccio Raffannanini et on n'en sait pas plus pour le moment. Le premier qui en apprend quelque chose de neuf prévient l'autre...

■ Le Yéti amorce un retour en flèche dans deux productions : **Cry Wilderness** de Jay Schlossberg Cohen qui, d'après



CATACOMBS.



COMMUNIQUÉ

4e FESTIVAL DU SUPER 8

C'est encore dans une atmosphère des plus délurées, on le craint fortement, que risque de se dérouler notre prochain Festival du Super 8 Fantastique.
Si vous désirez y participer en tant que réalisateur, veuillez nous adresser dès maintenant une simple fiche technique de votre film, comprenant impérativement : le titre, la durée, le genre, le sujet (en quelques lignes) et des photos de votre film ainsi qu'une enveloppe timbrée au tarif normal des lettres et libellée à votre adresse. Nous vous contacterons alors pour vous fournir toutes les précisions nécessaires à votre participation. Sachez que le Festival s'ouvre cette année au format 16 mm, qu'il aura lieu le samedi 26 septembre dans une salle de 1 200 places et que nous vous demanderons vos films terminés pour le 1er août au plus tard.

ON RECHERCHE DESSINATEURS FOUS !

A cette occasion, nous lançons dès à présent un concours d'affiches doté de prix. Les meilleures œuvres non sélectionnées seront exposées lors du Festival et la lauréate servira d'affiche officielle pour cette quatrième édition. Le format doit être de 21×29,7 (ou ses multiples : 27×38, 31×45, etc.) et la date limite d'envoi est fixée au 1er juillet. Pour l'inscription, comme pour l'expédition de vos œuvres, une seule adresse, la nôtre : *Mad Movies*, Festival du Super 8, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

J.-P. P. et Sue PEROUITT



Variety, est un des pires films jamais tournés, mais pas de fausse joie, attendons de voir. L'autre, c'est **Bigfoot**, un téléfilm de Danny Huston pour Walt Disney Prod. dans lequel un couple d'abominables d'Amérique du Nord, en mal de progéniture, enlève deux enfants dont les parents sont en instance de divorce.

■ Les frangins Chiodo : Stephen, Charles et Edward, responsables des sacrés petits monstres de **Critters**, sont en train de mijoter pour Transworld Ent. un petit film d'horreur sympathiquement intitulé **Killer Clowns**.

■ Le corps d'une strip-teaseuse est découvert refroidi par un maniaque. La charmante inspectrice Cody Sheenan (Kay Lenz) se charge de retrouver le tueur en se faisant passer pour une danseuse débutante. Et débute la chasse au psycho-killer dans ce **Stripped to Kill** de Katt Shea Ruben.

■ Ça boulonne dur dans la Zone B yankee. **The Deadly Sting** décrit la détresse d'un mannequin approchant la trentaine et qui s'imagine déjà couverte de rides. Notre héroïne essaie un elixir miracle. Le ravalement de façade est efficace mais les effets secondaires douloureux : la pin up se transforme de temps à autre en monstre sanguinaire. Avec la plantureuse Bobbie Bresee (**Mausoleum, Ghoulies**) et l'immortel John Carradine. **Club Earth** réunit toute l'équipe de **Psychos in Love** dont le metteur en scène Corman Bechard, est aussi responsable de **Disconnected**, un psycho-killer. **Club Earth** retransmet en différé le week-end qu'un extra-terrestre a gagné sur Terre. Notre pitre se penche surtout sur les anatomies féminines. Ses intentions sont pacifiques.

■ Edward R. Pressman (producteur de **Masters of the Universe**) et Charles Lipincott vont produire **Judge Dredd** une aventure de science-fiction inspirée de la bande dessinée britannique **2000 A.D.** ; il y en a qui n'ont peur de rien car dans le style *Métal Hurlant*, le comic peut poser des problèmes d'adaptation...

■ Le tournage de **We're back : Poltergeist continues**, le troisième épisode de la série **Poltergeist**, a dû commencer le 6 avril sous la direction de Gary Sherman, mais il y aura des défections au générique : Craig Nelson et Jo Beth Williams (les parents) ont déjà déclaré forfait.

■ Un jour mon prince viendra... et il aura de grandes dents et une cape noire ; c'est du moins la version de Victor Wisco qui signe **The Demon Prince-/Genesis of the Vampire** avec Brett Clark et Kimberly la Belle (enfin, on demande à voir). D'autres nouvelles de nos amis, les gars de la canine : Kings Road Ent. va produire **I was a Teenage Vampire** au titre réminiscent des séries B des années cinquante ; Dino de Laurentiis aurait un projet en cours intitulé **Dracula's Widow/La Veuve de Dracula.** Nos condoléances à la famille.

■ **Interview express d'Al Bradley :**

° Vous venez de finir un nouveau film ?
– Oui, je termine **Ator**, le troisième de la série intitulé **Iron Warrior** avec Miles O'Keefe qui est l'actor principal.

° Y a-t-il des effets spéciaux ?
– J'avais pensé à Harryhausen, je voulais que Ray anime Ator, mais ça n'a pas été possible.

° L'histoire ?
– Lorsqu'Ator pille, Ator tue aussi, il mutile à tort et à travers (un véritable Ator-boyaux).

° On avait parlé d'une version contemporaine ?
– Oui, j'ai eu un scénario dans lequel Ator est facteur. Mais c'était un peu fort de café.

° Vous connaissez le titre du prochain de la série ?
– Oui, l'**Ator prend garde.** Ensuite, je tourne en Espagne, toujours avec l'Ator héros.

° Eh bien merci, à vous les studios... San Helving, mon petit, dès que vous avez une minute, vous passez dans mon bureau. On vous apprendra le respect à l'Ator dû (note de l'éditor).

■ Plus il se plante, plus il va de l'avant ; c'est Dino de Laurentiis qui annonce pour l'avenir **Total Recall**, un projet pour lequel avaient été avancés les noms de David Cronenberg et Russell Mulcahy. C'est finalement (?) Bruce Beresford qui jonglera avec le budget entre 15 et 20 millions de dollars ; il y a également **Leviathan** qui nous présentera des extra-terrestres aquatiques. D'autres encore : **Weeds, Illegally yours, Rampage, Pumpkinhead, Twins** (D. Cronenberg), **Golden Mile** (B. Beresford) et le prochain John Carpenter **Escape from L.A.** qui est bien entendu une séquelle à **Escape from New York/New York 1997** : tous nos vœux l'accompagne.

■ Encore un voyage dans le temps pour une chasse à l'homme dans **Timestalkers**, téléfilm réalisé par Michael Schultz pour CBS sur un scénario de Brian Clemens avec William Devane, Lauren Hutton, Klaus Kinski et Forrest Tucker. En gros, Hutton vient de 2586 pour rechercher Kinski qui est parti en 1886 ; ils se retrouveront en 1986. Si vous n'avez pas tout compris, nous, on se retrouve dans le prochain numéro, le 48 en 1987 étant donné que le rédacteur en chef est né en mars 19.. Aarrgh !...

■ Empire Ent. a le plaisir de vous annoncer la naissance de sa petite sœur **Infinity Film Sales** qui offrira aux acheteurs des petits films aux budgets oscillant entre 325 et 750 000 dollars et destinés directement à la vidéo (ce qui est le cas pour pas mal de films Empire chez nous). Les premiers titres proposés feront craquer les amateurs de ringardises en tous genres : **Psychos in Love** de Gorman Bechard, **Creepozoids** de Dave de Coteau, sous-titré **Même les Mutants ont besoin de forniquer ; Assault of the killer Bimbos** de Gorman Bechard, **Slave girls from beyond Infinity** de Ken Dixon, **The Imp** de Ken Dixon et **Club Earth** de Gorman Bechard. Si au moins les films pouvaient être aussi « mauvais » que les titres.

■ On nous annonce les ressorties de **Ben Hur** (3 juin), **On ne vit que deux fois** (3 juin), **Les Aventuriers de l'Arche perdue** (27 mai. Voir dans ce numéro), **Indiana Jones et le Temple maudit** (8 juillet) et **Opération Tonnerre** (6 mai). Quelle époque !

San HELVING

Bobbie Bresee dans THE DEADLY STING.



DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

ANGEL HEART

Les polars ne sont plus ce qu'ils étaient. Voilà que le privé classique (cigarettes et petites pépées) fraie avec le Diable. Un Satan des plus présentables. Net de partout, aristocrate. Et doté d'un humour très caustique. « Savez-vous que l'œuf est, selon certaines religions, le symbôle de l'âme », ironise Louis Cyphre (nom phonétiquement très proche de Lucifer) avant d'asperger de sel le contenu de son assiette, un œuf justement, puis de le croquer à pleines dents. **Angel Heart** embraye sur du traditionnel. Un détective miteux accepte une enquête trop simple au départ : retrouver la trace d'un ex-crooner enlevé de la clinique où il végétait. Pas de quoi casser trois pattes à un canard. Tout serait merveilleux si les multiples personnes questionnées par Harry Angel, le détective, ne passaient de vie à trépas. Cœur arraché, gorge bourrée d'organes génitaux... Y'a comme du vaudou là-dessous. Et comme le vaudou aux States, c'est la Nouvelle Orléans, Angel y va traîner ses savates et les cauchemars qui le hantent. L'enquête ne mène pas à grand chose mais la cadence des meurtres rituels ne décroit nullement. En deux mots, **Angel Heart** glousse de la naïveté de son héros, de sa crédulité. Candide devant le plus grand des mystificateurs, un émule de Faust pris au piège. Pas simple ce polar occulte, pas simple mais terriblement beau, moite comme un thriller des années quarante. Détective avachi sur le comptoir d'un bar, flic obèse et suant, plaintes au saxo, humidité... **Angel Heart** est un film noir. Tellement noir qu'il en devient fantastique. Fantastique entretenu par l'horreur des meurtres, les rêves sulfureux d'Harry Angel et les références permanentes au vaudou. Le mélange des genres est une opération réussie. On peut regretter l'insistance de Alan Parker à vouloir trop mettre les points sur les *i* lors du dénouement (les yeux jaunes de Robert de Niro et du bambin) mais c'est la seule fausse note au tableau. Michey Rourke dans la peau d'Harry Angel est réellement fabuleux. Sa détresse des derniers instants bouleverse, renverse et la révélation de l'identité réelle de Robert de Niro combine terreur et fous rires. « Vous m'imaginez avec une queue et des pieds fourchus ! ».

Marc TOULLEC



***Angel Heart.** USA. 1986. Réal. : Alan Parker. Scén. : Alan Parker d'après le roman de William Hjortsberg « le sabbat dans Central park » (Fallen Angel). Dir. Phot. : Michael Seresin. Mus. : Trevor Jones. Int. : Mickey Rourke, Robert de Niro, Lisa Bonet, Charlotte Rampling... Dur. : 1 h 55 mn. Dist. Gaumont. Sortie Paris le 8 avril 1987.*

GOLDEN CHILD

Nouvel exemple de fusion entre comédie et fantastique, ce film de Michael Ritchie a été un hit aux USA en fin d'année. Chez nous, Eddie Murphy n'est pas encore vraiment ce qu'on peut appeler une superstar (malgré le succès du **Flic de Beverly Hills**) et le public qui risque de rameuter un tel film doit se situer davantage chez les spectateurs à qui peu importe l'identité du héros mais qui se trouve par contre en manque d'aventures à la Indiana Jones. A l'instar des deux films (en attendant le 3e) de Steven Spielberg, **Golden Child** est un bel exemple de cinéma hybride censé satisfaire tout un chacun en accumulant les recettes qui fonctionnent actuellement, une moissonneuse de dollars en puissance dont les rouages doivent fonctionner à la perfection. Hergé et les aventures de Tintin ne sont pas loin dans ce scénario qui fait se lancer Chandler Jarrell (E. Murphy) à la recherche d'une jeune enfant (c'est son job habituel) doté de pouvoirs divins et qui a été envoyé (par Dieu ?) auprès des hommes pour leurs apporter moult bienfaits et leur rappeler ce qu'est la Miséricorde. Kidnappé par les suppôts de Satan que préside l'infâme Sardo Numspa (Charles Dance), il doit être sauvé de leurs griffes car l'avenir et la sécurité du monde en dépendent ! Aidé de la charmante Kee Nag (Charlotte Lewis), Chandler (grosse référence...) finit par accepter l'enquête malgré son scepticisme car selon l'oracle Nechung il est l'Élu, le seul qui soit habilité à une telle tâche.
Toute occasion permettant de mettre en valeur la dentition éclatante de Murphy et son sourire charmeur est exploitée à fond et, à l'exemple de R. Pryor dans **Superman 3**, on croirait par moment assister à un one - man - show décousu dont les parties seraient reliées entre elles par le ciment d'un scénario prétexte. Cette construction peut agacer mais heureusement, les passages fantastiques du film aident celui-ci à se traîner jusqu'à la dernière bobine. Effets spéciaux débordant d'ingéniosité, décors réussis, interventions assez délirantes des forces du mal, exploits impossibles à réaliser, autant de bons moments éparpillés lors desquels le rire finit toujours pas l'emporter sur le frisson, mais malheureusement la réalisation de Michael Ritchie n'est vraiment pas à la hauteur. Platitude, platitude... Par ailleurs, aucune progression dramatique (c'est quand même l'avenir du monde qui est en jeu, non ?), ne se fait réellement sentir et on finit pas guetter chaque nouvel effet spécial sans trop se soucier de ce qui peut arriver à notre héros black et de ce qui peut advenir s'il échoue dans sa mission.
Une évidence se dégage en tout cas de **Golden Child** : le fantastique (ici, le mysticisme et la démonologie) est devenu un ingrédient comme un autre, une épice utilisée dans n'importe quel contexte et **Golden Child,** comédie sans saveur particulière, l'utilise dans ce sens décoratif. Dommage.

Denis TRÉHIN

***Golden Child.** USA. 1986. Réal. : Michael Ritchie. Prod. : Edward S. Feldman & Robert D. Wachs. Sc. : Dennis Feldman. Phot. : Donald E. Thorin. A.S.C. Déc. : J. Michael Riva. Mont. : Richard A. Harris. Mus. : Michel Colombier. Effets spéciaux : ILM. Int. : Eddie Murphy (Chandler « Chan » Jarrell), Charles Dance (Sardo Numspa), Charlotte Lewis (Kee Nang), Randall Cobb (Til), James Hong (le Dr. Hong), J.L. Reate (l'Enfant Sacré). Durée : 1 h 33 mn. Dist. : U.I.P. Sortie : 1er avril.*

STREET TRASH



Au chapitre des productions cradingues, nous nous reposions jusqu'ici sur notre John Waters habituel. Vous savez, **Pink Flamingos, Female Trouble** et tout ça... Eh bien il va falloir compter désormais sur Jim Muro parce qu'avec sa caricature brutale de la zone new-yorkaise et ses personnages frappadingues, le débutant vient de frapper très fort. On retrouve même un hommage à Waters (ah non, fermez la porte !) et à son **Desperate Living** dans la scène de la castration et le burlesque qui s'ensuit, c'est vous dire.
Le récit de **Street Trash** tourne autour d'un alcool bizarre dont on ne connaîtra pas les secrets mais qui possède la redoutable particularité de faire fondre ou exploser ceux qui se mêlent de l'ingurgiter. Pour braver les foudres de la censure, les effets sont à la fois comiques et fort colorés, tout à fait dans le ton de ce qu'on a pu appeler l'étiquette « Troma » (voir article dans ce numéro, si vous n'avez pas peur d'être traumatisés) avec des films comme **Toxic, Atomic Collège,** ou encore **Basket Case.** A chaque scène d'effets spécieux (non laissez, c'est volontaire) on s'attend à la coupe, au travelling pudique, mais non, ça continue allègrement jusqu'à l'excès, jusqu'à la gêne physique. Un gars se fait tabasser contre des urinoirs et s'écroule, quasiment mort ; son adversaire – un flic ! – s'empresse alors de s'enfiler deux doigts dans la bouche pour lui vomir dessus ! Ailleurs, des clochards violent une jeune fille puis abandonnent son cadavre dans une décharge. Survient alors l'horrible propriétaire des lieux, gras, dégueulasse et passablement nécrophile, qui se met aussitôt à se taper ce qu'il en reste. Très dur !
Quant aux maquillages, nous les devons à la décapante Jennifer Aspinall (voir la page qui lui est consacrée dans *Mad Movies* N° 38), déjà responsable de ceux de **Toxic** ; nous voici donc en pays de connaissance.
Jusqu'où peut aller l'avilissement, la lâcheté sordide, le sadisme, le refus de toute dignité, le mauvais goût mais aussi la franche rigolade, il faut absolument aller voir **Street Trash** pour en prendre conscience.

Jean-Pierre PUTTERS

***(Street Trash)** U.S.A. 1986. Réal. : Jim Muro. Prod. : Roy Frumkes. Scén. : Roy Frumkes. Dir. Phot. : David Sperling. Mus. : Rick Ulfik. SPFX : Jennifer Aspinall et Mike Lackey, assistés de Dean Kartalas et Scott Coulter. Int. : Bill Chepil (Bill Janes), Vic Noto (Bronson), Mike Lackey (Fred), Jane Arakawa (Wendy), Nicole Potter (Winette), Mirian Zucker (Society Wench), Bernard Perlman (Wizzy), Clarence Jarmon (burt)... Dist. : Métropolitan Filmexport. Sortie Paris prévue le 24 juin.*

PEE WEE BIG ADVENTURE

Farfelu, délirant, insensé jusqu'au fantastique. Le petit monde de Pee Wee Herman évoque tous les rêves, toutes les aspirations de l'enfance. Un univers taillé sur mesure pour un personnage candide, une espèce d'Harold Lloyd. Ou peut-être un demeuré, un sale gosse attardé seulement attaché à une bicyclette convoitée par un richissime fils à papa. Le vélo est enlevé, kidnappé, et Pee Wee, désespéré, se lance sur ses traces. Commence alors une odyssée à travers l'Amérique profonde, l'Amérique des routiers. C'est d'ailleurs près d'un relais pour chauffeurs que Pee Wee rencontre un fantôme, le premier spectre de camionneur de toute l'histoire du cinéma. Ces aventures le mènent jusqu'à Hollywood où il perturbe le tournage de quelques films dont un **Godzilla.** Et c'est ainsi que son parcours devient un film dans le film, un film falsifié qui aura laissé pour compte l'enfant capricieux pour une espèce de James Bond à la recherche d'un modèle ultra sophistiqué de moto. Les amateurs de 007 apprécieront le clin d'œil : l'ersatz macho de Pee Wee est incarné par James Brolin, ex-prétendant à la succession de Roger Moore.
Difficile d'innover dans le domaine du burlesque. Mais **Pee Wee** cherche beaucoup plus loin : il crée, construit de toutes pièces, réglemente par la folie un monde perdu entre les années cinquante et quatre-vingt. Plus qu'une simple parodie, mieux qu'un gadget à forcer le rire, Pee Wee jette un regard souvent douloureux sur les épreuves qu'il traverse. Mais le personnage de Pee Wee n'est lui-même pas le clown innocent perçu au premier abord. C'est un égoïste, reclus dans une maison coloriée comme un jeu de cubes, un naïf plus porté sur les vélos que sur la jeune femme qui demande son amour. Pee Wee inquiète parce que excessif et charmeur. Pee Wee n'a aucun sens des mesures, c'est un androgyne maquillé à la craie blanche. Le film perpétue l'image d'un comique de l'âge d'or dont la seule présence provoque maintes catastrophes. Et tout ça pour les beaux phares d'un vélo rutilant !
Inclassable, violemment original, surréaliste, **Pee Wee** laisse le souvenir d'un immense jardin d'enfants et une voix, un cri, celui de son héros pleurant, puis hilare.

Marc TOULLEC



Pee Wee Big Adventure. *USA. 1984. Réal. : Tim Burton. Scén. : Phil Hartman, Paul Reubens (alias Pee Wee Herman) et Michael Varhol. Dir. phot. : Victor J. Kemper. Mus. : Danny Elfman. SPFX : Cuck Gaspar. Int. : Pee Wee Herman, Elisabeth Daily, Mark Holton, Diane Salinger, Judd Omen, Daryl Roach, James Brolin, Morgan Fairchild... Dur. 1 h30 mn. Dist. : Escurial. Sortie Paris prévue le 3 juin 1987.*

L'ABÎME DES MORTS-VIVANTS

Après le très relatif succès d'un mémorable **Lac des Morts-vivants,** dans lequel aurait trempé Jean Rollin (elle est bonne ! Au début elle est froide, mais après elle est bonne...), Eurociné ne pouvait rester sans donner une suite à cette impérissable curiosité. A.M. Franck se mobilisa donc pour nous livrer cet **Abîme des Morts-vivants** tourné il y a quelque quatre ans et qui fait encore parfois les beaux soirs de certaines villes de province. À Paris, le film sortait en mars, en exclusivité au Brady ! Dès le mercredi 12 h 30, une petite partie de l'équipe de *Mad* se rendait donc au Lieu Saint pour tomber sur un premier spectacle dans la salle : clochard contre ouvreuse ! Qui va gagner ? « Soyez donc poli » pare savamment la Gorgone, « La politesse je l'ai au cul » repartit finement son interlocuteur aviné, qui n'a pas l'intention de se fendre d'un pourboire. Eh oui, plus personne ne regarde l'écran où se déroule pourtant un passionnant flash-back d'une bonne quinzaine de minutes. Il s'agit d'une bataille à la mitraillette, repiquée d'un film quelconque, d'autant qu'on repère dans un coin l'athlétique Richard Harrison qui n'a pourtant rien à faire ici !
Pas de doute, c'est bien de l'Eurociné. Quant à l'auteur du film, s'agit-il vraiment de Jésus Franco ? (on sait que les pseudonymes sont baladeurs chez Euro). Un gros plan insistant sur les fesses de deux protagonistes assez « en formes » nous met sur la voie. Quelques appâts mammaires ne viennent que nous conforter dans notre analyse (moi-même, quand je vois ça, j'appelle mammaire !), jusqu'à ce que certains flous zoomeux règlent définitivement la question. J'avais des doutes, je ne les ai plus, merci petit Jésus Franco.
Le scénario... Quoi, quel scénario ? Soyez poli, hein ! Oui, enfin, l'argument de départ tient en trois lignes. Un convoi allemand se fait décimer avec 6 milliards en or et beaucoup plus tard pas mal de gens cherchent à les récupérer. Ce qui ne va pas sans difficultés vu que les soldats sont devenus dans l'intervalle des morts-vivants particulièrement méchants. Comment ça, pourquoi ? Non, écoutez, on parle sérieusement, là.
Réalisé avec peu de moyens : un bus rouge qui passe, et nous voilà à Londres, gros plan sur une carte postale et paf, c'est Tripoli, trois feuilles de palmier, vive l'oasis, **L'Abîme des Morts-vivants** ne peut pas vraiment se ranger dans la catégorie d'un film « normal ». C'est autre chose, une curiosité exotico-ringarde. Ça participe en fait d'un cinéma différent datant d'une époque surannée. On essaie d'y retrouver nos 14 ans quand le moindre navet passant à l'horizon faisait encore figure de chef-d'œuvre vu la pauvreté du répertoire, et on se dit que sans Eurociné pour nous faire encore rire dans cette période tumultueuse, la vie serait bien morose.
Toutefois, si votre stress persistait, je conseille carrément à nos patients la dose massive : **Terreur Cannibale,** par exemple, du même Eurociné. Mais sachez consommer avec modération parce que ça peut rendre fou. Ne me remerciez pas et voyez plutôt avec ma secrétaire pour les questions d'argent.

Jean-Pierre PUTTERS

L'Abîme des morts-vivants. *France. 1981. Réal. : Jess Franco. Scén. : Daniel Lesœur. Dir. Phot. : Max Monteillet. Mus. : Daniel White. Int. : Manuel Gélin, Eric Viellard, France Jordan, Henri Lambert... Dur. : 1 h 25 mn. Dist. : Eurociné. Sortie Paris le 18 mars 1987.*

ATOMIC COLLEGE



Spécialité du label Troma : l'horreur comique et satirique. Aussi anarchisant et irrespectueux que **Toxic**, **Atomic College** part à peu près sur les mêmes bases : même décor suburbain de Tromaville, mêmes hordes de crétins punkoïdes et dégénérés et de yuppies proprets se transformant en monstres bavants. Près de la high-school de Tromaville poussent de curieux végétaux, en fait des plantes mutantes radioactives poussant sur le fumier des ordures d'une usine avoisinante. Les effets sur les teenagers ne vont pas se faire attendre : le seul élève studieux de l'école boit à la fontaine où s'est répandu un liquide verdâtre et toxique, et le voilà qui se met à écumer par tous les orifices avant de se jeter du troisième étage et de se liquéfier sous nos yeux émerveillés par tant de dégueulasserie. Ensuite, c'est la jeune et virginale Chrissy qui, ayant fumé de la marijuana cueillie dans le sol contaminé, va accoucher d'une espèce de salamandre à croissance ultra-rapide ! Quant à son boy-friend Warren, père de cette monstruosité, il va se transformer en une créature à la Hulk, donnant du fil à retordre aux hordes de crétins, loubards qui arrivent en salle de classe sur leur moto. **Atomic College** n'aborde pas exactement les dangers de la radioactivité sur un ton aussi docte et dramatique que le **Silkwood** de Mike Nichols, par exemple...
Pour les humoristes impitoyables que sont Lloyd Kaufman et Michaël Herz (les deux producteurs maison), il vaut mieux prendre le parti d'en rire sauvagement et d'en exploiter à fond la caisse toutes les retombées horrifiques. Une façon rigolarde d'assumer les dangers d'un siècle voué à la pollution et engendrant les mutations les plus délirantes. Pollution des corps mais aussi des esprits avec quelques scènes d'hallucinations bien bariolées qui font encore plus ressembler **Atomic College** à ces B.D. underground des seventies (Crumb et consorts), tant dans l'esprit que dans la forme.
L'affrontement entre le hulkien Warren et le gang de punks dégénérés va transformer l'école en champ de bataille, tandis que la créature reptilienne issue des entrailles contaminées de Chrissy dévore tout sur son passage et grossit... grossit...
Légèrement moins corrosif que **Toxic Avenger,** moins spectaculaire également au niveau des effets spéciaux, **Atomic College** aligne néanmoins un humour tout aussi ravageur et ravagé.

Denis TREHIN

Class Of Nuke' Em High. *USA. 1985. Réal. : Richard W. Haines & Samuel Weil. Sc. : R. Haines, Mark Rudmitsky, Lloyd Kaufman & Stuart Strutin. Ph. : Michaël Mayers. Une production Troma. Int. : Janelle Brady, Gilbert Brenton, Robert Prichard, R.L. Ryan, James Nugent Vernon, Brad Dunker. Durée : 92 mn. Dist. : Films J. Leitienne. Sortie Mai 87.*

ALLAN QUATERMAIN

ET LA CITÉ DE L'OR PERDU

Faire un film d'aventures. Voilà quelque chose qui paraît assez simple au premier abord : on se dit qu'il faut un héros. Face à ce héros, il faut un ou plusieurs méchants. Le héros doit avoir un but, et le rôle des méchants est de semer le plus d'obstacles possibles pour l'empêcher d'atteindre ce but.
Aux côtés du héros, il y a l'héroïne. Elle est belle, et pour donner du piment à leurs relations à tous les deux, il est bon qu'elle ait un foutu sale caractère. Elle est parfois en danger, et c'est le rôle du héros de la déliver. Parfois, elle l'aide à surmonter les embûches, tendues par les méchants. Il y a aussi l'ami du héros ; il est jovial et honnête. Et puis le faux ami, autrement dit le traître, il peut être amusant, mais il est fourbe et il paie toujours pour sa fourberie. Car un film d'aventures se termine bien. Bien pour le héros en tout cas.
Tous ces ingrédients, on les trouve dans **Allan Quatermain,** et pourtant le film n'est vraiment pas terrible. Comme quoi, apparemment ça ne suffit pas. Alors que faut-il de plus pour réussir un bon film d'aventures ?
En premier lieu, il faut éviter de recopier ce qui a déjà été fait dans les précédents films d'aventure. Ça a déjà été fait, alors pourquoi le refaire ?... Ensuite, tous ces personnages conventionnels, le héros, l'héroïne, les méchants, etc..., il faut les rendre un peu moins conventionnels : donner des faiblesses au héros, faire de l'héroïne une emmerdeuse qui se débrouille mieux que le héros, rendre le traître séduisant, le méchant émouvant. Enfin, je crois qu'il faut se méfier, dans le cadre d'un film d'aventures, de l'action à tout prix, l'action pour l'action, l'action pour distraire. la distraction, le spectacle, au cinéma comme ailleurs, ça ne vient pas de la surenchère, de l'artifice, de l'épate, ça vient des sensations, ça vient des sentiments. Sur l'écran, et devant l'écran : la jalousie, la haine, l'amour sur la toile blanche, et tout de suite c'est la tristesse, la peur ou les rires dans la salle. Il n'en faut pas plus, mais il n'en faut pas moins.
Alors monsieur le réalisateur d'**Allan Quatermain,** messieurs les scénaristes, messieurs les producteurs, si vous faites un autre film d'aventures, un peu moins de poudre aux yeux. Et un peu plus de cœur à l'ouvrage.

Jean-Michel LONGO



Allan Quatermain and the Lost City of Gold. *USA. 1986. Réal. : Gary Nelson. Prod. : Menahem Golan et Yoram Globus. Dir. Phot. : Alex Phillips. Scén. : Gene Quintano. Mus. : Michael Linn. Int. : Richard Chamberlain (Allan Quatermain), Sharon Stone (Jesse Huston), James Earl Jones (Umsloposass), Robert Donner (Swarma), Martin Rabbett (Robertson Quatermain). Dist. : Cannon. Durée : 1 h 35. Sortie le 1er avril.*

OPÉRATION TONNERRE

(Reprise)



Rien de mieux que la reprise d'un bon vieux Bond de l'âge d'or pour vous faire attendre le petit nouveau, **The Living Daylight. Opération Tonnerre** c'était en 1965, et Sean Connery brillait des mille feux de l'agent secret viril, racé, patriotique. Le meilleur partout, dans les airs, en tenue de plongée, au casino. Et conducteur émérite de la fameuse Aston Martin, voiture rentrée, dès lors, dans la légende. Cette première version de **Jamais plus Jamais** joue à fond toutes les cartes du film d'espionnage anti-**Homme qui venait du Froid.** Les girls sont là, parmi les plus fameuses de la série (Claudine Auger, Domino avant Kim Basinger ; Lucianna Paluzzi dans le rôle de la méchante avant Barbara Carrera, et au rang des figurantes de luxe, Martine Beswick). Le méchant Emilio Largo (feu Adolfo Celli le bandeau sur l'œil) éminent représentant du S.P.E.C.T.R.E., espère braquer quelques têtes nucléaires afin de faire chanter le monde occidental. Contre lui, les scénaristes déchaînent une floppée de gadgets délirants : fusées sous-marines portées sur le dos, montre munie d'un compteur geiger, un cigare équipé d'une réserve d'oxygène très utile pour éviter la noyade... Evidemment, par rapport à **Dr No** et **Goldfinger, Opération Tonnerre** se distingue par la surenchère. Plus de rythme, plus de violence (pas celle, irréaliste, de Roger Moore), plus de jolies filles, exotisme... Au gouvernail, Terence Young remplit correctement ses engagements vis-à-vis d'Albert Broccoli à savoir faire du cinéma spectacle. Le hors-d'œuvre (la fameuse séquence pré-générique, le générique de l'inévitable Maurice Binder accompagné par la partition de John Barry et d'une chanson de Tom Jones), lance les réjouissances, clôturées par la très traditionnelle réduction à néant des affreux.
Opération Tonnerre a bien vieilli, infiniment mieux que **Dr No,** trop kitch maintenant pour ne pas être un peu ridicule. C'est un Bond de très grande classe, jubilatoire, et Sean Connery, même tenu dans les limites d'une interprétation codifiée, prouve à chaque instant son éclatant talent.

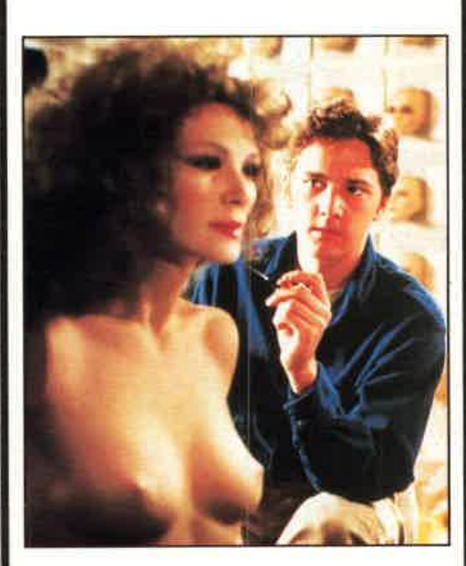
Marc TOULLEC

Thunderbolt. *Grande-Bretagne. 1965. Réal. : Terence Young. Scén. : Richard Maibaum et John Hopkins d'après une histoire de Kevin McGlory, jack Wittingham et Ian Fleming. Dir. Phot. : Ted Moore. Mus. : John Barry. SPFX : John Stears. Int. : Sean Connery, Claudine Auger, Adolfo Celli, Luciano Paluzzi, Bob Simmons, Martine Beswick, Loïs Maxwell, Bernard Lee, ... Dur. : 2 h 15. Dist. : U.I.P. Reprise le 6 mai 1987.*

MANNEQUIN

Visiblement, le souci numéro un des auteurs de **Mannequin** a été de refaire **Splash** avec quelques morceaux de plastique assemblés. Intention louable mais le problème c'est qu'on ne rit jamais, qu'on s'ennuie très vite et que les acteurs nous tapent rapidement sur le système. Même Kim Cattrall, mignonne comme tout dans **Jack Burton,** se révèle insupportable à réciter des dialogues niais. Elle est pourtant jolie... Quant à Andrew McCarthy, acteur doué chez John Hugues, il s'affirme ici en cabotin de très haut niveau. Pas cabotin génial style Vincent Price mais cabot souffreteux, à peine motivé, doté d'une voix crispante en prime. Plus dramatique encore : le rythme. Chaque plan dure au grand maximum six-sept secondes. Découpage serré pour un film qui se traîne, qui dure. Simple : le temps compte double dans **Mannequin.** Acteurs nuls, tempo cornichon... A qui la faute ? Pas au metteur en scène, un inconnu du nom de Michael Gottlieb qui ne fait qu'enregistrer ce qui passe dans le champ de sa caméra. Reste qu'il demeure coupable d'avoir co-signé un scénario atteint de crétinisme aigu. Passe encore notre donzelle devenant de chair et d'os uniquement quand son copain la reluque, mais les personnages secondaires décrochent le pompon de la ringardise. Il y a dans la galerie une grande folle aux lunettes démentes, une espèce de macho et surtout un vigile mesquin et tellement con qu'on se demande si l'acteur n'a pas encore apporté de son potentiel personnel. Imaginez ce crétin en uniforme mal ajusté et son chien, un bouledogue court sur pattes baptisé Rambo !
Triste de voir ces comédiens courir dans tous les sens, de voir un monteur s'acharnant à rendre crédible les soudaines transformations de Kim Cattrall. De voir un spectateur perdre son temps à pareil spectacle. Reconnaissons toutefois au générique, un dessin-animé, une certaine folie. Au-delà, elle est réduite à néant.

Marc TOULLEC



Mannequin. *USA. 1986. Réal. : Michael Gottlieb. Scén. : Edward Rogoff et Michaël Murphy. Dir. Phot. : Tim Suhrstedt. Mus. : Sylvester Levay. SPFX : Phil Cory. Int. : Andreww McCarthy, Kim Cattrall, Estelle Getty, James Spader, G.W. Bailey, Carole Davis, Stephen Vinovich... Dur. ! 1 h 30 mn. Dist. : Cannon France. Sortie prévue le 13 mai 1987.*

FROID COMME LA MORT



Si **Froid comme la Mort** avait été réalisé par un autre qu'Arthur Penn (oui, l'auteur de films aussi poignants, aussi subtils, aussi novateurs que **Miracle en Alabama** ou **La Poursuite Impitoyable**), les choses auraient été plus simples : scénario abracadabrant, rebondissements clownesques, effets de terreur antédiluviens, et on aurait tout dit. Mais là, devant ces personnages translucides, ce niagara d'absurdités, cette intrigue exaspérante de gratuité, les bras m'en tombent. Non seulement l'histoire de cette actrice engagée pour remplacer une comédienne victime d'une dépression nerveuse ne tient pas debout ne serait-ce qu'un quart d'heure, mais aucun parti-pris esthétique, aucune transfiguration des clichés, aucune portée émotionnelle ne viennent insuffler la moindre vie à ce spectacle d'une pauvreté à congeler les meilleures intentions du monde.

« Mais vous savez, Arthur Penn n'est pas n'importe qui. Il s'amuse, cela saute aux yeux. Il triture les lieux communs pour mieux les dénoncer. Regardez d'ailleurs avec quelle malice il cite Hitchcock ». Par pitié, qu'on ne me parle pas de distanciation ou de second degré, et qu'on cesse de faire du nom « Hitchcock » le synonyme du mot « génie » !

Froid comme la Mort est, de la première à la dernière image, d'un sérieux quasi universitaire. Les cadavres baladeurs sont *vraiment* destinés à nous effrayer, et la confrontation finale, aberrante, est traitée avec la plus authentique conviction. Il y avait pourtant matière à composer une symphonie de l'angoisse que n'aurait pas reniée Brian de Palma : innocence odieusement bafouée, maîtres chanteurs à la suavité perverse, violence éruptive... Mais Arthur Penn ou pas, on a plutôt envie de pouffer que de frémir.

Grâce à la performance de Mary Steenburgen, sidérant sosie de la chanteuse Kate Bush, et à la révélation tant attendue du « truc » permettant d'éplucher les oignons sans pleurer, **Froid comme la Mort** échappe toutefois à la franche nullité. Ceci dit, pour succomber au vertige de la manipulation, mieux vaut se replonger dans les tourbillons lyriques d'**Obsession** ou savourer la suprême intelligence du **Limier**, le maître-film de Joseph L. Manckiewicz.

Bernard ACHOUR

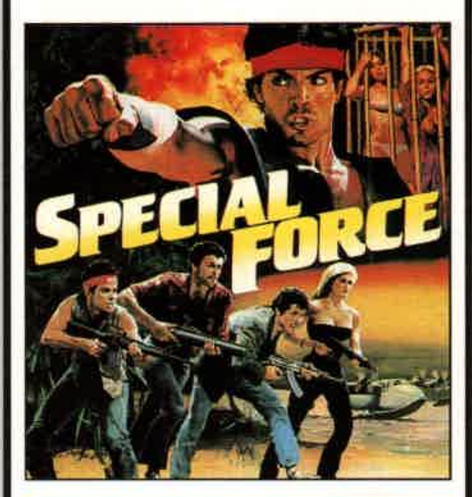
Dead of Winter. *U.S.A. 1987. Réal. : Arthur Penn. Prod. : John Bloomgarden et Marc Shmuger. Scén. : Marc Shmuger et mark Malone. Phot. : Jan Weincke. Mont. : Rick Shaine. Déc. : Bill Brody. Mus. : Richard Einhorn. Avec : Mary Steenburgen (Julie Rose/Katie Mc Govern/Evelyn), Roddy Mc Dowall (M. Murray), Jan Rubes (Dr Joseph Lewis), William Russo (Rob Sweeney), Ken Pogue (Officier Muulavy), Mark Malone (Roland Mc Govern). Dist. : M.G.M. Durée : 1 h 48. Sortie à Paris le 15 avril.*

SPECIAL FORCE

Un régal de série B. N'allez pas chercher une quelconque vraisemblance dans l'accumulation des péripéties car la logique semble avoir été constamment ignorée par scénariste et metteur en scène. Mais on s'y amuse du début à la fin, d'autant plus que le film limite au maximum les scènes dialoguées.

Special Force collectionne les figures pittoresques : des pirates, un cuistot chinois grand expert de kung fu, une horde de moines cannibales, des zombies bien nerveux parmi lesquels on décèle la présence de deux ninjas... Les situations mises en place sont à l'avenant : attaque d'un paisible rafiot, dérive sur un canot pneumatique, découverte d'une île, femmes captives, fuite en avion... Un film encyclopédique. Heureusement, Edward Murphy assaisonne ses ingrédients poussiéreux de quelques violences. De gore même. La tête d'un mort-vivant roule à terre tandis que le restant du corps continue à folâtrer, les moines se gavent de viande humaine sur le grill. Mieux, le vilain est châtié par des dizaines de piranhas en provenance directe du film de Joe Dante. Les affrontements sont, quant à eux, sortis d'un kung fu made in Hong Kong. Les coups font très mal et une séquence atteint même des sommets dans le sadisme gratuit. Fantastique, violences gratinées, ne manquait plus qu'une dose d'érotisme tout aussi gratuite et injustifiée que les crochets. Complaisamment, Edward Murphy déshabille deux nanas. Comme ça, pour la beauté du geste. Rien de bien sérieux dans ce **Special Force.** tTout y est rythme, clichés, humour. Et gros clins d'œil comme celui que le héros adresse finalement à la caméra avant qu'un « To be continued » vienne se substituer au « the end » traditionnel. « To be continued » est la formule qui venait mettre des points de suspension aux sérials des années trente-quarante, quelque chose comme « à suivre ». Un aveu de la part des auteurs. Si vous aimez les séries B un peu ringardes, les montages trépidants et les grosses ficelles, **Special Force** vous fera donc atteindre le septième ciel.

Marc TOULLEC



Raw Force. *USA-Philipphines. 1982. Réal. : Edward Murphy. Scén. : Edward Murphy. Dir. Phot. : Franck Johnson. Mus. : Walter Murphy. Maquillages : Cecile Baum. Prod. : American Panorama/Ansor Int'l. Int. : Cameron Mitchell, Geoff Binney, Jillian Kessner, Vic Diaz, Hope Holiday, Jennifer Holmes, Robert Dennis... Dur. : 1 h 26 mn. Dist. : Metropolitan Film Export. Sortie le 25 mars 1987.*

KING KONG II

Il revient et il n'est pas content... Le spectateur non plus, ça tombe bien ! Et lui ne reviendra pas, par contre. On se méfie toujours un peu de ces films que les distributeurs refusent de montrer à la presse avant leur sortie. On sent une inquiétude chez eux, et comme on les comprend ! Ce qui frappe au vu de **King Kong 2,** c'est d'abord sa longueur. Ah oui, ça, il est recommandé d'apporter son tricot tant certains passages vont vous paraître longs. Ensuite, on s'interroge très vite sur les motivations du tournage d'un tel film. Bon d'accord, gagner de l'argent, et après ?

Le **King Kong** de 1933 correspondait à une certaine vision de l'Amérique et prenait en compte le racisme, des préoccupations sociales, etc. Le remake de 1976 s'inscrivait, lui, dans un courant de chaos existentiel qu'il restituait à l'écran (syndrome : les films-catastrophe), d'écologie (**Jaws**, etc.), de liberté sexuelle ou de féminisme. Ce n'est pas tant que le public allait voir **King Kong** pour voir traiter ces sujets, mais, en substance, ils apportaient une profondeur au film, son caractère. Ici, rien ! De Laurentiis, tel un cacochyme bêtifiant, tombe dans l'anthromorphisme béat (cette bande de Kong se fait des sourires et puis surtout ne tue que des méchants. On peut déconner, mais seulement dans l'ordre). Oh, les gentils singes, on dirait des hommes dites-donc ! Et pour mieux nous le faire comprendre, le couple de héros va calquer sa conduite sur le couple simien. Hé, les gars, vous voulez vraiment faire passer vos singes pour des hommes, ou bien ne tenteriez vous pas plutôt de nous faire passer pour des singes ? Parce que voilà la solution idéale pour un producteur : des consommateurs aux réactions instinctuelles qui vont se conduire en troupeau.

Aucun caractère ne tient à peu près le coup. Les deux héros, les militaires, les chasseurs, les scientifiques, rien ne reste. Bien sûr que les militaires sont bornés et les chasseurs de vieux fafs, on le sait, alors pourquoi ici cette pseudo-caricature qui n'amuse ni ne convainc personne ?

Passons, sur les effets, assez spéciaux, en effet, qui vont de transparences pas très réussies en plans de Kong poussant d'un pied placide quelques maquettes.

Et quant au personnage du bébé Kong, dont Rambaldi parlait avec l'air d'en avoir deux, comme s'il avait recréé E.T., faites gaffe, parce que c'est l'arnaque complète.

Mais le plus stupéfiant me semble encore ce total manque d'humour. Comment, en 1987, peut-on conter une telle histoire avec un sérieux aussi papal ? Qu'on s'inspire au moins de la version 1976 puisque le scénariste manque d'idées.

Si l'art fait transparaître le reflet d'une époque, ou mieux encore, s'il reflète la transparence d'une époque (et ce n'est pas la même chose), on peut prétendre que la nôtre est bien triste. Heureusement qu'il vous reste *Mad Movies*, les copains !

Jean-Pierre PUTTERS

(King Kong Lives), *USA. 1986. Prod. : Martha Schumacher - Dino de Laurentiis. Réal. : John Guillermin. Scén. : Ronald Shusett et Steven Pressfield. Dir. Phot. : Alec Mills. Mus. : John Scott. SPFX mécaniques : Carlo Rambaldi. SPFX miniatures : David Jones et Dave Kelsey. Dir. Art. : Peter Murton. Maquillages : Giannetto de Rossi. Int. : Linda Hamilton (Amy Franklin), Brian Kerwin (Hank Mitchell), Peter Elliott (King Kong), George Yiasomi (Lady Kong), John Ashton (Colonel Nevitt). Dist. : A.M.L.F. Dur. : 1 h 45. Sortie le 8 avril 1987.*

BOX OFFICE

Il s'en passe de drôles dans le domaine réservé de la distribution. Prenez **Rien ne sert de mourir** par exemple. Un film à gros budget, potentiel commercial valable. Et il sort dans une seule salle à Paris après avoir battu des records d'abstentéisme en province. A peine 700 entrées. Comme le distributeur est le premier à s'en foutre totalement... Annoncé sur les écrans pour l'été 85, **Fantômes à louer** de Kevin Connor fait une apparition furtive au Brady sous le titre **La Maison des Spectres.** La nullité du film explique tout. Le cas de **From Beyond** se révèle beaucoup plus grave. La sortie prévue pour le 25 février ne put être menée à bien à cause de circuits encombrés. Et voilà que le film est exploité partout en Province, jusqu'en proche banlieue parisienne. Résultat : une campagne d'affichage pour rien et une prochaine exclusivité dans la capitale repoussée au 20 mai. Sortie reculée à la Saint Glinglin pour **La Colline a des Yeux II. La Mouche** se porte bien quant à elle : 440 000 guêpes et bourdons après 8 semaines de vol sur les écrans parisiens. Mais tous les bébés d'Avoriaz 87 n'ont pas rallié la grande foule. A peine 12 000 oiseaux dans la volière pour **Bloody Bird** et même pas 10 000 pékins pour **Démons 2** (qui marche d'ailleurs beaucoup mieux en province). **Biggles** rase les tranchées : 10 000 spectateurs se sont laissé convaincre par une affiche assez peu explicite il est vrai. Bilan très, très négatif également pour Ken Russell et les délires de **Gothic** (tout juste 45 000 adeptes d'une décadence coloriée). Pendant ce temps, **Blue Velvet** finit sa carrière en approchant les 180 000 spectateurs. Heureusement pour le très ennuyeux **Labyrinth,** il y eut les vacances scolaires : 104 000 têtes blondes s'y sont laissé perdre. Par contre, l'échec cuisant du **Big Bang** de Picha est incompréhensible. Le film ne fera même pas 30 000 péquenots sur la capitale. Moche. **Fievel** gravite gentiment autour des 250 000 souris, rats et mulots.

Bon départ pour **Golden Child.** Une première semaine à 115 000 tibétins. Parallèlement, **Allan Quatermain** fait 40 000 aventuriers fatigués dans un circuit important. Après le bide du film aux States, un bide bis en France. Pas de chance pour **Evil Dead 2** outre Atlantique. Exploité sans visa de censure, le nouveau Sam Raimi grapille quelques centaines de milliers de dollars. A peine plus que **From Beyond.** Une consolation : les nouvelles aventures de Freddy Krueger dans le troisième volet de **Nightmare on Elm Street** cassent la baraque. Bientôt 40 000 000 $ dans les coffres du producteur. Rendez-vous le 17 juin sur les écrans français.

*L'envol triomphal de **La Mouche** vient d'être couronné par l'Oscar du maquillage (on se demande comment il aurait pu lui échapper), et, jolie coïncidence, **Aliens** a reçu, comme son prédécesseur, celui des effets spéciaux, ainsi que celui du son. Cela donnera-t-il un nouvel élan à leur carrière commerciale ?*

FESTIVAL DU REX

C'est bientôt fête. Du 10 au 16 juin au Grand Rex, quinzième édition du Festival du film fantastique et de science-fiction de Paris. Et on nous annonce rien que des bons films, des films fébrilement attendus, des films bourrés de monstres, de mains coupées... **Evil Dead** aura connu la consécration au Grand Rex. Rien de plus normal que **Evil Dead II**, toujours de Sam Raimi, y figure. La soirée promet d'être folle. **Nightmare on Elm Street III** de Chuck Russell est du même tonneau. Et Freddy Krueger sera là, devant 3 000 gugusses au septième ciel. Freddy Krueger ou plutôt son interprète Robert Englund, sans maquillage, sans griffes. Du gâteau. Le déjà très coté **Street Trash** de Jim Muro déversera des hectolitres de barbaque réduite à l'état de liquide poisseux tandis que Grace Jones dans la **Vamp** du bon Richard Wenk effectuera un strip-tease dans un club de nuit tenu par quelques vampires. Encore du tout bon. L'inénarrable **Monster in the Closet** de Bob Dahlin et son monstre pédé seront aussi de la partie. Un film drôle, une mise en boîte de tout ce que la science-fiction a enfanté depuis trente ans. Du second degré encore avec une relique : **From a Whisper to a Scream** de Jeff Burr avec Vincent Price, Clu Gulager, Cameron Mitchell, Susan Tyrell, Martine Beswick, Rosaline Cash et le nain Angelo Rossito dispersés dans quelques sketches grinçants. Peu de gens ont pu voir **Retribution** de Gary Magar jusqu'à maintenant, mais ces mêmes personnes en disent le plus grand bien. Une ambiance de terreur permanente et quelques scènes gore terribles. Par contre le **Joey** de Roland Emmerich ne distille ni terreur ni gore mais de la bonne guimauve. Idéal pour les têtes blondes du mercredi après-midi.

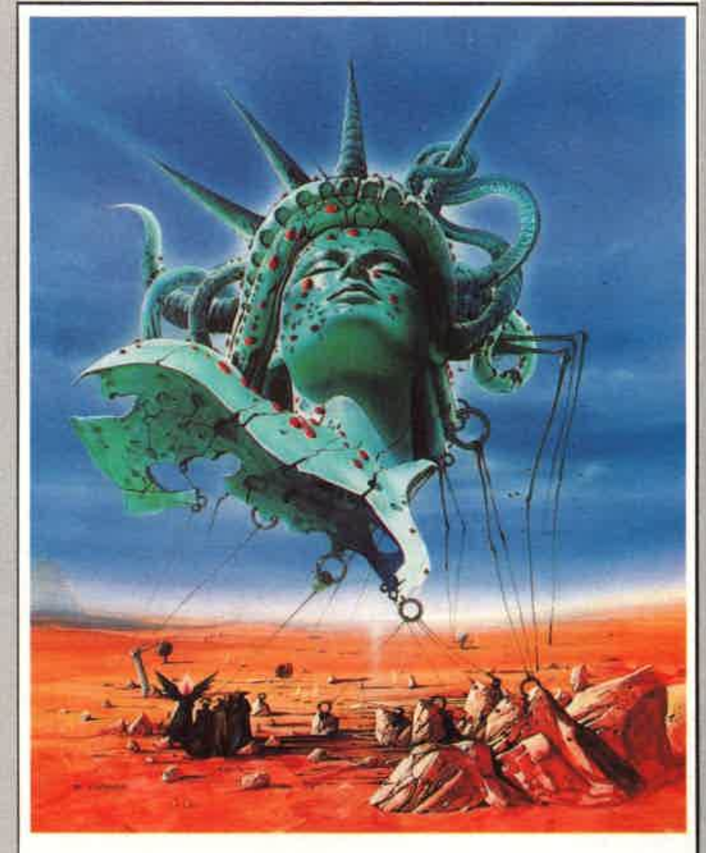
Encore au menu : **House II** de Ethan Wiley. Et **Creepshow II** de Michael Gornick d'après les très ensorcelantes histoires de Stephen King. **The Gate** de Tibors Katacs, avec des zombies (maquillés par Graig Reardon) et des créatures (animées par Dave Allen). La série B au mieux de sa forme.

Envisagés aux dernières nouvelles : **Journey to the Center of the Earth** de Rusty Lemorande d'après Jules Vernes, l'excellent **The Kindred** de Jeff Obrow et Stephen Carpenter, **Solarbabies** (une S.F. loufoque produite par Mel Brooks) et **Body Count,** un survival saignant de Ruggero Deodato...

AVIS CHIFFRÉS

0 : Nul/Worthless. **1** : Très mauvais/Very poor. **2** : Mauvais/Poor. **3** : Moyen/Fair. **4** : Bon/Good. **5** : Très bon/Very good. **6** : Chef-d'œuvre/Masterpiece. **B.A.** : Bernard Achour. **B.L.** : Bernard Lehoux. **J.L.** : Jean-Michel Longo. **M.M.** : Maitland McDonagh. **J.P.P.** : Jean-Pierre Putters. **M.T.** : Marc Toullec.

	BA	BL	JML	MM	JPP	MT
L'Abîme des Morts-Vivants					1/2	0
Allan Quatermain...	1	1	1	2		2
American Way		5			5	6
Angel Heart	3	1		6	4	5
Atomic College		0		2	3	3
Les Aventuriers de l'Arche Perdue *(reprise)*	6	4	4		5	5
Central Park Driver	2		1		3	5
Dolls	4	3	3		4	4
Froid comme la Mort	2	2	3	2	4	2
From Beyond	1	2		4	4	5
Golden Child	1			3	3	3
Histoires Fantastiques	5			3		5
King Kong 2	2		1	2	1	2
Opération Tonnerre *(reprise)*		5			4	5
Pee Wee	3	5		4		5
La Petite Boutique des Horreurs		3		5	4	
Le Sixième Sens	4	5	2	6		6
Street Trash		4		1	4	5
Vamp		2		5	3	4





LES AVENTURIERS de L'ARCHE PERDUE

(RAIDERS OF THE LOST ARK)

En attendant ses nouveaux exploits, Indiana Jones revit pour nous sa plus grande aventure.



Un assistant à la hauteur : George Lucas à la caméra.

L'ÉLABORATION D'UN PERSONNAGE

Si jamais vous êtes distraits ce jour-là au point de ne pas prêter attention à l'accroche publicitaire, « Le retour de la grande aventure », le titre lui-même, **Les Aventuriers de l'Arche perdue,** vous plongera immédiatement dans l'ambiance requise. Tout en jetant un clin d'œil complice aux bons vieux serials des années trente à quarante, il s'agit ici de redonner ses lettres de noblesse à un genre populaire qui connut ses plus grands succès au seuil des années cinquante et qui disparut plus ou moins à la fin de la décennie suivante.
Le film de Spielberg procède exactement de la fabrication d'un mythe, tout comme l'avait fait quelques années auparavant **La Guerre des Étoiles.** Et l'on verra très vite que la similtitude ne s'arrête pas là.
Première gageure, le caractère du personnage d'Indiana Jones qui a fait l'objet d'un travail peut-être encore plus important que l'élaboration scénaristique du film lui-même, et l'on est bien obligé de reconnaître à ce niveau la complète réussite de Lucas et Spielberg. Ils nous proposent un héros aux multiples facettes dont chacune sait se rendre attachante. Que ce soit la timidité du professeur face à ses élèves, la hardiesse du fougueux archéologue se lançant parfois presque sans réfléchir au-devant du danger, son abattement lorsqu'il pense avoir perdu sa compagne d'aventures, ou son aversion pour les serpents (et là il va être bientôt servi), ou encore son humour face aux situations les plus diverses, on sent la construction complète d'un personnage à laquelle Ford n'est sans doute pas étranger. Ne prétend-il pas lui-même que l'acteur est responsable du personnage qu'il incarne vis-à-vis du public et que c'est à lui de le faire évoluer, de lui conférer sa crédibilité ? La petite histoire raconte d'ailleurs qu'il alla parfois plus loin, jusqu'à trouver sur le plateau l'idée de quelques gags fort bien venus. L'uniforme trop étroit de l'Allemand ou la fin rapide de l'Arabe manieur de sabre, par exemple.

L'ENTRÉE EN SCÈNE EXPLOSIVE

Tout comme **Star Wars, Les Aventuriers de l'Arche perdue** s'inscrit dès le départ dans une continuité narrative qui place aussitôt le spectateur au plein cœur de l'action. Le guide local nous renseigne très vite, alors qu'In-



diana Jones va s'élancer vers la caverne du dieu indien : « N'y allez pas, personne n'est sorti d'ici vivant ! » Très fort, le suspense amené dès les premières images pour ce qui va s'avérer un véritable jeu de rôle cinématographique, jusqu'à la découverte de l'idole. Puis la mort du guide, la rencontre avec l'ennemi intime, le fourbe et pourtant attachant Belloq, et déjà le retour au bercail. Là, nous découvrons une autre face de l'aventurier-archéologue car, semblable à Superman, le héros revêt plusieurs personnalités. Le décor est planté, le vrai film peut démarrer.

L'ATTRAIT DE LA VRAISEMBLANCE HISTORIQUE

Autre atout non négligeable, le récit sonne juste et vous a un de ces accents de vérité qui ne trompent pas, mêlant fort habilement la spéculation légendaire et la réalité historique. De là naît cette fonction de rêve impossible qu'il véhicule et le mysticisme dont il s'entoure. **Indiana Jones et le Mystère des Pyramides,** ou **Les Aventuriers de l'Île de Paques,** n'auraient pas fait plus fort et le film fleure bon le secret enfoui auquel s'attaqueraient un Tintin reporter ou ces bons vieux Blake et Mortimer. En fait, l'histoire repose sur deux paramètres essentiels qui rejoignent magnifiquement notre vécu historique. D'une part la montée du nazisme : nous somme en 1936, date des Jeux Olympiques de Berlin, où Hitler rêve de démontrer à la face du monde la supériorité écrasante de ses athlètes aryens (on sait l'échec qu'il y subit, à sa grande fureur –heil Hitler – faut-il le préciser ?). Le nouveau dictateur, passablement mégalomane, faisait aussi dans la mythomanie en s'intéressant de très près aux sciences occultes, telles que l'astrologie, l'alchimie et autres variantes parapsychologiques.

D'autre part, nous trouvons le célèbre mythe de l'Arche d'alliance qui, nous dit la Bible, recèlerait les tables de la Loi brisées par un Moïse pas content et recueillies par les zèbres (ah non, on me signale que c'était les hébreux...). Les Égyptiens devaient s'en emparer en 890 avant notre ère et la conservèrent dans la ville de Tanis, une cité disparue, dont jusqu'à l'emplace-



ment reste mystérieux. L'Arche d'alliance symbolise bien évidemment le pouvoir divin, le feu du ciel, la puissance absolue et une ligne directe avec Dieu. Celui qui la possède passerait pour le nouveau Messie et une armée qui marcherait avec l'Arche à sa tête serait invincible. On voit ce que cela pouvait signifier pour le führer ! Les Nazis organisent des fouilles dans la région supposée de la cité de Tanis et les Américains vont s'en inquiéter en dépêchant Indiana Jones sur les lieux. Un simple aventurier contre l'armée nazie, de quoi rêver non ?
Là réside toute la force du film de Spielberg : titiller quelque part l'imaginaire enfoui dans notre monde adulte et exalter celui, encore tout neuf, du monde de l'enfance.
Bref, muni de son seul fouet et aidé de Marion, la fille de son maître, Abner Ravenhood, Indiana volera au secours de la démocratie menacée, sans doute plus par intérêt archéologique que par devoir patriotique ; d'autant qu'il apprend que le responsable des fouilles n'est autre que son vieil adversaire, le Français (!) André Belloq...

L'IMPACT VISUEL D'UNE BD CINÉMATOGRAPHIQUE

Nul doute que Lucas et Spielberg aient retrouvé là le souffle et le génie des grands films d'aventure populaires, mais ceci tout en leur appliquant l'impact visuel des productions modernes avec tous les moyens que cela suppose. Comme le fera un peu plus tard le **Conan** de John Milieus et comme **Star Wars,** encore une fois, l'avait si bien démontré trois ans plus tôt. A l'image de Luke Skywalker, Indiana Jones semble posséder La Force ! Comment admettre autrement cette scène impensable où il va se lancer à cheval à la poursuite du camion transportant l'Arche et sa lutte impossible avec l'escorte allemande ? (et l'affaire du sous-marin, alors, s'écrient en chœur les lecteurs fidèles ? Était-ce parce qu'il était trop mouillé du fait de sa traversée que les vêtements rétrécis de la sentinelle ne lui allaient pas ? Euh, silence les lecteurs, ne venez pas compliquer les choses !).
Ici, chaque scène possède sa vie propre et fonctionne à la fois dans la continuité narrative et en tant que chapitre indépendant. Il y a là un travail de montage complètement impressionnant qui donne son rythme à l'ensemble. Par ailleurs, la violence et l'humour s'y côtoient, destinant le film aussi bien à un public d'adultes que d'adolescents, voire d'enfants. Il est de fait que certaines scènes ont largement de quoi interloquer : la bataille dans le bar du Nepal, le serpent sortant de la bouche du squelette, l'hélice découpant la tête du malabar adversaire d'Indiana, la découverte des victimes des pièges mortels et surtout cette séquence démente et parfaitement réussie de la désintégration des Nazis lors de l'ouverture de l'Arche. Autant d'éléments forts qui donnent leur authenticité au film et qui nous l'expédie direct dans le jardin de notre genre Fantastique.
Sinon, tout va bien : les méchants sont tout à fait comme on les aime, sadiques et moches ; et le héros bénéficie toujours d'une chance incroyable (le coup de la datte, un exploit !). Chance qui n'a d'égale que celle de sa comparse : l'erreur un peu grosse qui la sauve du camion en flammes. Une bande dessinée cinématographique dans toute son ampleur, alliant les accents mystiques à la **Ben Hur** aux épopées chevaleresques de la **Star Wars** saga. **Les Aventuriers de l'Arche perdue** restera comme un modèle du genre populaire et sans doute comme l'exemple type de l'élaboration d'un mythe vivant qui ne devait pas en rester là. La preuve : la CIC nous promet pour cet été la ressortie d'**Indiana Jones et le Temple maudit.** Décidément, la grande aventure ne fait que recommencer !

Jean-Pierre PUTTERS

Raiders of the Lost Ark. *Réal. : Steven Spielberg. Scénario : Lawrence Kasdan, d'après une idée de Georges Lucas et Philip Kaufman. Photo : Douglas Slocombe. Musique : John Williams. Eff. Spéc. : Richard Edlund. Mont. : Michael Kahn. Int. : Harrison Ford (Indiana Jones), Karen Allen (Marion), Wolf Kahler (Dietrich), Paul Freeman (Belloq), Ronald Lacey (Toht), John Rhys-Davis (Sallah), Denholm Elliott (Marcus Brody). Prod. : Lucas Film. U.S.A. 1981. 116 minutes. Distribution : CIC. Ressortie nationale mai 1987.*



entretien avec
CHRISTOPHER TUCKER

De Dracula à Elephant Man...

Saviez-vous que les premiers hommes sont apparus dans la campagne anglaise, à une centaine de kilomètres de Londres ? C'est, du moins, la version de Christopher Tucker qui s'amuse encore des essais, dans les jardins de son superbe manoir du 16e siècle, des hommes préhistoriques de *La Guerre du Feu*. J'ai surpris Tucker entre deux voyages (surpris est le terme car j'avais près de deux heures de retard sur le rendez-vous ; mais je voudrais bien vous y voir dans la cambrousse britannique, parce que c'est pas pour dire mais...), (Oh Bubu ! t'en viens au fait, on a un numéro à boucler, nous ! NDLR) **et nous avons passé en revue sa carrière entre deux tasses de thé et quelques sandwiches.**
Pour un peu, on pourrait le comparer à S.A.S. car il veut donner l'impression que le maquillage n'est qu'une lucrative activité dont les fruits lui permettent de restaurer son manoir. En hôte parfait, il a fait semblant d'être surpris que l'on ait encore des questions à lui poser sur *Elephant Man*. Mais dès que le magnétophone est arrêté, il se laisse aller à raconter quelques anecdotes savoureuses sur la profession. Ainsi le contact téléphonique qu'il a eu avec Russell Mulcahy qui venait de voir *Company of Wolves* et lui demandait pour un simple clip de multiples transformations : femmes en papillons, hommes en lions, etc. A la question de Tucker de connaître la date du tournage, la réponse n'a pas tardé : « La semaine prochaine ! ». Lorsque je lui ai demandé le dernier job qu'il venait de finir, il m'a répondu : « Transformer Rambo en Marilyn Monroe ». J'ai innocemment pensé qu'il plaisantait ; mais non, il m'a montré la poitrine de Marilyn et là je l'ai cru, plutôt deux fois qu'une...



C. Tucker sur le tournage de la pub pour « Dr. Pepper », une boisson gazeuse (pas très bonne prétendent d'aucuns !).

M.M. : Qu'avez-vous fait récemment ?

C.T. : En fait, je reviens d'un tournage en extérieurs à travers l'Europe : Autriche, Allemagne, Yougoslavie, Hongrie... ; il s'agit d'une série pour la télévision américaine A.B.C. appelée **War and Rememberance** qui est une séquelle à **Winds of War**. C'est une méga-série de 30 heures avec un budget monumental d'environ 150 millions de dollars, réalisée et produite comme la précédente par Dan Curtis. Il a fallu près de trois ans et demi pour le tournage et il va falloir encore deux ou trois ans pour le montage. On ne le verra à la télévision en Europe que dans les années 1990 ; cela qualifie le film pour le livre Guinness des records (rires). J'espère que nous serons toujours là pour le voir. Pour ce film, j'ai fait des sosies de Hitler, Goering, Goebbels, Churchill, etc.

M.M. : Ce n'est pas la première fois que vous faites ce genre de travail ?

C.T. : Oh non, je l'ai beaucoup fait pour des productions télévisées : Jenny Churchill qui était la mère de Winston Churchill, Edward VII, différents rois, les Strauss, Truman pour la télé américaine ; j'en ai fait énormément. Pour cette série, je pense que c'est mon septième Hitler, le troisième ou quatrième Churchill, etc.
J'ai également travaillé sur une production télé australienne, **Melba**, pour laquelle il fallait faire ressembler quelqu'un à Melba et la rendre âgée progressivement : c'est très difficile. Ce genre de travail est autrement plus compliqué que de fabriquer des grands monstres.

*M.M. : Combien de temps avez-vous travaillé sur **Le Passage** ?*

C.T. : J'ai fait pas mal de travail de pré-production, de l'ordre de 8 semaines. 8 semaines de préparation et environ 10 jours de tournage ; mais pas en continu. Le film concerne un homme dont le fils est victime d'un accident, et l'homme essaye de contrecarrer la Mort afin de sauver la vie de son fils. Il propose de donner sa vie contre celle de son fils. Ma participation a consisté à créer le personnage de la Mort qui était joué par Daniel Emilfork, lequel est un personnage en lui-même. La Mort a un énorme costume et a des bras et des doigts très allongés. Les doigts sont animés mécaniquement par ses propres doigts, j'en ai donc pratiquement doublé la taille. Le costume est tout noir avec quelques taches brillantes de blanc ici et là afin que l'on voie quelque chose. Les mains sont presque comme des racines d'arbres.

M.M. : On le voit plusieurs fois dans le film ?

C.T. : Oui, assez souvent, car c'est un personnage important. La Mort apparaît plus d'une fois car elle découpe les mains de ses victimes ; il a fallu construire un certain nombre de mains, y compris celles de M. Delon.

M.M. : Quand vous travailllez sur un film, connaissez-vous toute l'histoire ou vous demande-t-on : « Voilà, on a besoin de ceci... » ?

C.T. : Non, j'avais le script, et le réalisateur René Manzor m'a expliqué beaucoup de choses.

M.M. : La dernière fois que nous avons parlé de vous dans Mad Movies, *vous alliez tourner un film nommé **Horror Movie**...*

C.T. : **Horror Movie** était un projet de la Goldcrest ; c'était avant que **Revolution** et **Absolute Beginners** ne soient sortis ; malheureusement ces films, surtout **Revolution**, ont dépassé leurs budgets (de l'ordre de 100 mil-



Un œil, deux yeux et... Cyclope ! Un essai pour le film KRULL.

lions de francs pour **Revolution**). Cela a mis Goldcrest dans une situation financière très critique et il leur a été impossible de produire autre chose, à l'exception de **The Mission** auquel ils étaient déjà associés. Je crois savoir qu'ils n'ont pas financé grand-chose depuis lors. Et **Horror Movie** dont on parlait depuis déjà pas mal de temps n'a jamais vraiment dépassé le stade du projet et a fini par être abandonné. En plus, on s'est aperçu qu'il y avait des choses semblables dans un film qui venait de sortir et qui avait le même thème. **Horror Movie** était basé sur des personnages de cinéma qui sortent de l'écran...

M.M. : Comme dans ***Demons*** *ou* ***Purple Rose of Cairo*** *?*

C.T. : Oui, c'est ce dernier. Les scénarios avaient tant de points communs : un homme s'occupe d'un cinéma dans lequel il y a des meurtres. Les victimes sont tuées dans la salle par des personnages qui surgissent de l'écran. L'idée originale était d'utiliser les vieux personnages comme la momie ou le Monstre de Frankeinstein, interprétés par Boris Karloff. Le problème était que les producteurs pensaient effrayer les spectateurs d'aujourd'hui avec les anciens films de Karloff.

M.M. : Vous avez déjà fait des des choses pour ce film ?

C.T. : Non pas vraiment ; on en était au tout début. J'ai eu l'occasion depuis de travailler sur quelques histoires qui n'ont pas dépassé l'état de projet. Récemment, j'ai failli faire **Ranxerox** en France, le film devait être réalisé par Mondino. Ils m'ont rappelé il y a deux mois pour me dire que le projet allait ressusciter, mais je n'ai rien entendu depuis.

M.M. : Vous connaissez la bande dessinée ***Ranxerox*** *?*

C.T. : Oui, j'ai lu la version européenne et la version américaine qui sont assez dures. Je devais créer le personnage lui-même plus quelques effets sanglants quand Ranxerox se déchaîne et se débarasse de quelques personnes.

M.M. : Vous deviez travailler sur ***Krull*** *il y a quelque temps, que s'est-il passé ?*

C.T. : Celui-là est passé par toute une série de problèmes. J'ai travaillé un an sur ***Krull*** au stade de la pré-production. Malheureusement la production n'arrêtait pas de changer d'avis sur ce qu'elle voulait.

M.M. : Votre travail n'apparaît pas dans le film ?

C.T. : Non, c'est une espèce de version modifiée de mon travail. Nick Maley qui m'a succédé a copié pas mal des choses que nous avions préparées au moment de la pré-production, mais ce projet était maudit dès le départ, et personne ne semblait s'en rendre compte.

M.M. : Assez parlé des films que vous n'avez pas faits ; vos débuts ont été inhabituels...

C.T. : Oui, j'étais chanteur d'opéra et j'avais besoin de me grimer. Je faisais des faux nez pour moi-même. Au début de la télévision, des maquilleurs ont vu ce que je pouvais faire et m'ont proposé de faire des choses pour eux, ce que j'ai bien sûr accepté. Et puis on m'a demandé de faire de plus en plus de choses et je me suis aperçu en fin de compte que je travaillais énormément et j'ai décidé d'en faire mon métier.

M.M. : Vous avez débuté au cinéma en 1970, avec ***Julius Caesar*** *?*

C.T. : C'est exact. On m'a surtout demandé du sang et du maquillage ordinaire. Mais il y avait des filles du Club Playboy qui étaient là pour des raisons publicitaires, et sur lesquelles on voyait les marques de bikinis, et elles devaient être pratiquement nues tout le long du film. Il a donc fallu que je fasse disparaître ces traces, ce qui était finalement assez agréable (rires).

M.M. : Les matériaux que vous utilisez actuellement ont beaucoup changé ?

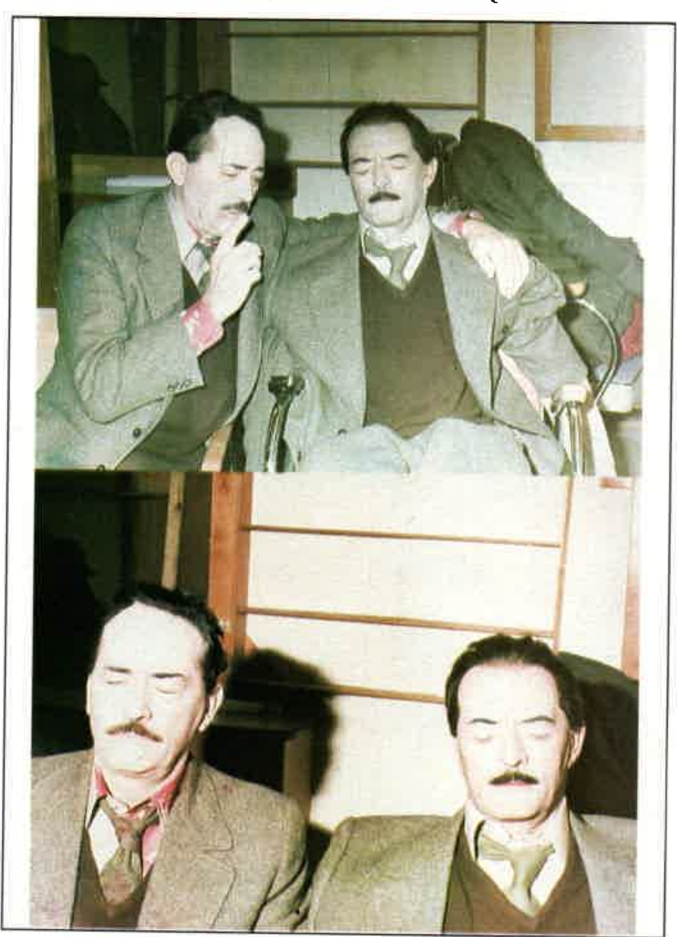
C.T. : Non, les matériaux sont virtuellement les mêmes. Ainsi le caoutchouc-mousse (foam latex) est utilisé depuis les années 30 ; **Le Bossu de Notre Dame** avec Charles Laughton était fabriqué en caoutchouc-mousse un peu moins sophistiqué que maintenant, mais c'était du caoutchouc-mousse. J'ai fait des recherches sur d'autres matériaux, car pendant une période je n'utilisais pas le caoutchouc-mousse ; je me servais d'un plastique spécial, un matériau acrylique qui était très doux et ressemblait beaucoup plus à la peau que ne le fera jamais le caoutchouc-mousse. En fait, il était possible de fixer une applique directement sur la peau de l'acteur ; la qualité était suffisamment bonne pour s'accorder avec la peau parfaitement. Ça donnait un résultat superbe sur l'écran, tellement réaliste. Malgré tous ces avantages, le produit que j'avais inventé posait pas mal de problèmes techniques et dégageait des vapeurs très désagréables ; il était également très collant. Je suis donc revenu progressivement au caoutchouc-mousse ; c'était au moment du tournage de **Star Wars** car c'est quand même plus léger que le plastique. Mon produit avait ses avantages et ses inconvénients.

M.M. : Vous n'avez jamais pensé créer une école comme Dick Smith l'a fait aux États-Unis ?

C.T. : Ce qu'il a fait n'est pas vraiment une école, il s'agit de cours par correspondance. Il utilise la vidéo accompagnée d'un commentaire écrit qui donne toutes les informations : où obtenir les matériaux, etc. C'est ad-



Deux Niro pour le prix d'un seul dans **IL ETAIT UNE FOIS EN AMERIQUE.**



Et quatre Gregory Peck (tout augmente !) pour **THE BOYS FROM BRAZIL.** ***Quels sont les faux ?***



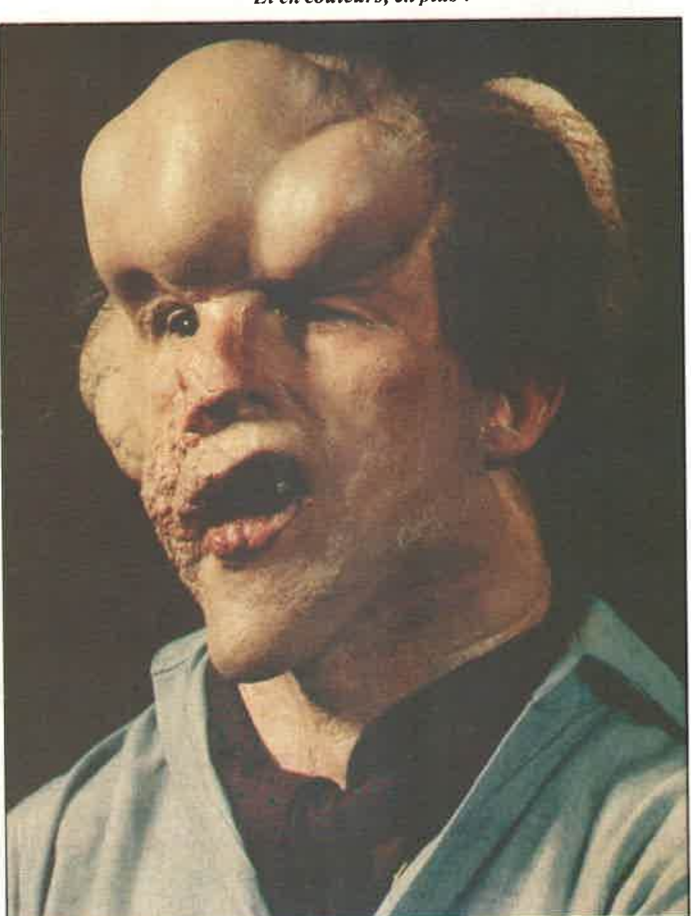
Buste pour **LA COMPAGNIE DES LOUPS.**







Elephant Man sous toutes les coutures et son résultat à l'écran. Et en couleurs, en plus !



Les grosses têtes ? Non, une pub pour Tefal !



mirable car ça lui demande énormément de temps et de travail. Mais je ne suis pas sûr d'avoir l'énergie nécessaire pour le faire. Je lui souhaite du succès. D'ailleurs je lui donne pas mal d'informations car il me téléphone régulièrement pour me demander ce que j'ai fait sur tel film, comment je l'ai fait, s'il y a des anecdotes amusantes sur telle ou telle production. Nous sommes très amis.

M.M. : Je crois savoir qu'il aurait voulu travailler sur ***Elephant Man...***

C.T. : Oui, c'était le film qu'il avait toujours souhaité faire. Je pense qu'il y a 15 ou 20 ans, le film a failli se faire mais ça n'a pas abouti, un scénario avait été écrit. En fait, c'est lui qui m'a parlé du projet. J'étais aux États-Unis pour quelques jours et il m'a montré un livre sur les « Freaks », les personnes déformées ; il y avait un dessin de l'homme-éléphant ; c'était la première fois que je le voyais. Bien des années plus tard, un producteur m'a téléphoné pour me demander où il pourrait obtenir de la mousse de polyuréthane flexible. Je lui ai donné les renseignements en le prévenant qu'il ne pourrait en obtenir qu'en grande quantité. Quand je lui ai demandé pour quel film il en avait besoin, il m'a dit qu'il préparait **Elephant Man.** Un peu surpris, je lui ai demandé qui faisait le maquillage. « C'est David Lynch, qui est aussi le réalisateur », m'a-t-il répondu. J'ai haussé les sourcils encore plus, j'étais très étonné et je me suis dit : « Pourquoi paye-t-on les maquilleurs, si les réalisateurs peuvent faire le boulot ? »
Trois semaines plus tard, nouveau coup de téléphone pour savoir où il pourrait trouver de la mousse de silicone. Je lui ai donné le renseignement en le prévenant que ce produit n'était pas très flexible, mais il me répondit que c'était pour faire les jambes ou le buste ; je me suis dit que ça allait être horriblement lourd. Et ça l'a été ; en fait non seulement ils l'ont fait en mousse solide d'une épaisseur de plus de 2 centimètres, mais en plus, ils avaient mis du velcro à l'intérieur, ce qui fait que n'importe qui y serait entré aurait été dans l'incapacité d'en sortir. Donc ça n'a jamais marché. Ils m'ont téléphoné pour venir me voir immédiatement. Je leur ai dit que j'étais très occupé car je travaillais sur le film de Warren Beatty, **Reds.**

M.M. : J'ai entendu dire que vous aviez refusé de travailler pour eux la première fois ?

C.T. : Oh, j'ai refusé plus d'une fois de travailler sur **Elephant Man.** Ils ont fini par me conduire au London Hospital Museum où il y a un plâtre de l'homme éléphant et un squelette... tout ce qu'il reste de lui est là-bas. Ils savaient parfaitement que s'ils parvenaient à m'intéresser au personnage, ça serait plus facile d'obtenir ma collaboration. Quand ils étaient venus me voir, c'était un jeudi et le tournage devait débuter le lundi suivant...

M.M. : Avez-vous eu l'occasion de voir ce qu'avait fait David Lynch ?

C.T. : Non, je n'ai vu qu'un ou deux petits trucs. Pour des raisons curieuses, je n'ai jamais été autorisé à le voir, je n'ai jamais réellement compris pourquoi. J'ai demandé à David plusieurs fois depuis, mais il ne répond pas ; il a dû oublier pourquoi. Ils ont dû finir par le jeter, je ne l'ai jamais vu. Ce que je savais, c'est qu'ils avaient un problème de dimension shakespearienne, je dirais même plus : de dimension cosmique, (rires).

M.M. : Votre Elephant Man, ressemble-t-il à l'original ?

C.T. : Il est très proche. L'intention n'était pas d'en faire un clô-

ne, une reproduction parfaite de l'original, car peu de gens savent à quoi il ressemblait. J'ai la seule photo existante, j'ai eu aussi le moulage effectué après sa mort et qui révèle énormément de choses, bien sûr. Je voulais en faire une copie, mais malheureusement, je n'ai même pas pu essayer tellement c'était une chose complexe. Il y avait beaucoup de plis sur lui et le moulage était en gypsum (plâtre) fragile ; il valait mieux le ménager. Le moulage original a dû être fait directement sur la tête de l'Elephant Man et quand ils l'ont enlevé, ils ont arraché les cheveux, car dans le moulage on retrouve les cheveux qui ont été coupés très courts, mais il en reste environ un centimètre. C'est très surprenant, j'avais du mal à en croire mes yeux quand je l'ai vu. Il a aussi fallu le laver, car il sentait très mauvais.

M.M. : Vous saviez dès le début que John Hurt allait jouer le rôle principal ?

C.T. : Oui, il est venu avec le producteur et le réalisateur quand ils ont demandé mon assistance.

M.M. : David Lynch vous a-t-il dirigé pour la création du maquillage ?.. Car il avait son idée sur la question, ayant songé à le faire lui-même...

C.T. : Ce qu'il voulait c'était simplement l'Elephant Man et il m'a laissé le faire. La difformité de l'homme était tellement extrême que c'était très compliqué d'imaginer comment il pouvait être fait. Il ne s'agissait pas simplement de faire des appliques et de les faire tenir ensemble. Au départ, il fallait, après avoir modifié le visage, altérer le cou, l'arrière du crâne et ainsi de suite. C'était impossible de ne modifier qu'une partie. La dimension d'une tête normale est de 57 centimètres de circonférence : le crâne de l'Elephant Man faisait 96 centimètres ! Et pour obtenir cet effet, il fallait construire une certaine masse ; ce qui a été fait était extrême. A certains endroits, la tête de l'Elephant Man était tellement déformée, que pour faire la même chose, il y aurait eu un problème de jointure pour les pièces. Pour venir à bout de ce problème, j'ai dû modifier la forme de la tête en premier, puis le cou. Ensuite j'ai fabriqué des éléments qui ont été posés en dessous des éléments massifs pour les faire tenir. En d'autres termes, j'ai commencé par modifier la forme de sa tête avant de construire les morceaux qui devaient servir à tenir le maquillage. Parce que les chevaux devaient être plantés sur toute la tête, elle était construite en deux parties : le devant et l'arrière. L'idée était qu'on pourrait les réutiliser le plus souvent possible, avant qu'elles ne s'accordent plus. Ainsi, il n'était pas nécessaire de replanter les cheveux chaque jour, ce qui aurait été coûteux. Ensuite, tout devait se raccrocher à cet élément supérieur. Puis nous avons fait l'ensemble qui arrive jusqu'à la clavicule, ce qui représente un gros morceau ; enfin nous avons terminé avec le torse. Avec tout cela, vous comprenez qu'il ne s'agissait plus d'un maquillage ordinaire comme de construire un faux nez, de le poser, et de dire : « Et voilà ». Le problème, en fin de compte, c'est qu'on s'est retrouvé avec un maquillage très compliqué qui comprenait quelque chose comme 15 différentes sections qu'il s'agissait de faire tenir ensemble. C'est vrai qu'on l'a un peu modifié, car le devant et l'arrière de la tête finissaient par ne former qu'un élément que l'on a utilisé pendant 2 ou 3 semaines. Les oreilles étaient attachées en permanence à la tête et avec ces trois sections déjà attachées ensemble : ça aidait à réduire le temps de pose du maquillage, ce qui n'était pas négligeable.



***Travail de sculpture pour* THE FLY.**

M.M. : Et ça prenait combien de temps ?

C.T. : On n'est jamais descendu en dessous de sept heures et demi ; ce qui est très long.

M.M. : John Hurt ne s'est jamais plaint de supporter un tel maquillage ?

C.T. : Non, pas à ma connaissance. C'est un très bon acteur, très professionnel. Quant il a vu le maquillage la première fois, il

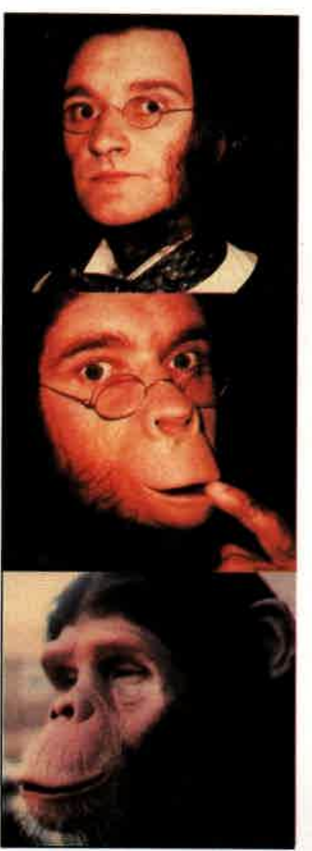
MAQUILLAGE

***Le plus récent travail à ce jour :* THE COMIC.**

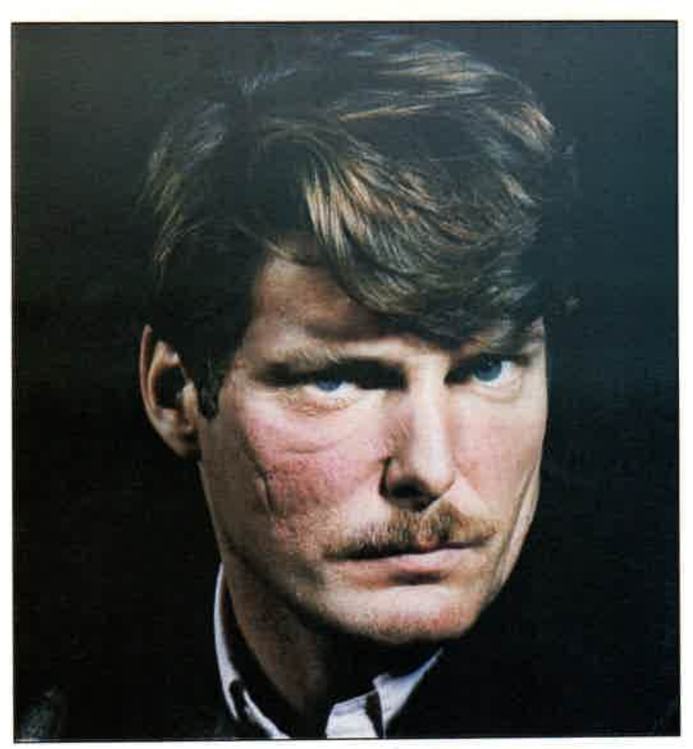




Etapes de transformation pour une pub de cacahuètes.







Christopher Reeve « arrangé » pour THE AVIATOR.

s'est mis à rire et m'a dit : « Tu sais, Christopher, j'ai l'impression qu'il va falloir que je renégocie mon contrat... »

M.M. : Il aurait pu penser que le maquillage gênerait son jeu ?

C.T. : Non, il aurait pu se mouvoir beaucoup plus qu'il ne l'a fait. Son visage était beaucoup plus flexible que l'on pense en le voyant sur l'écran. Par contre, le véritable Elephant Man ne pouvait pas ouvrir sa bouche, ni bouger sa mâchoire, il avait un morceau d'os qui poussait à l'arrière de l'os de la mâchoire ; qui pressait sur l'extrêmité du crâne, ce qui l'empêchait d'ouvrir la bouche et de la refermer, car les deux dents du fond se touchaient. Sa mâchoire était complètement immobile. Il ne pouvait manger que des choses liquides. A cause de tout cela, il n'avait pratiquement pas d'expression du visage. John Hurt utilisait sa bouche assez souvent, beaucoup plus que le véritable. D'autre part, la seule personne à comprendre ce que disait l'Elephant Man était le docteur ; Hurt, lui, faisait un film et le public devait le comprendre : c'est, disons, une licence dramatique.

M.M. : Vous a-t-on proposé d'autres films du même style à faire par la suite ?

C.T. : Non. Par contre j'ai oublié de vous mentionner dans mes travaux récents ce que j'ai fait pour la comédie musicale de Andrew Lloyd Weber **Phantom of the Opera** qui est le plus grand triomphe à Londres depuis **My Fair Lady.** La pièce va être présentée prochainement en France ; j'ai déjà été contacté pour le maquillage.

M.M. : Vous avez conçu de nombreux personnages classiques des films fantastiques ?

C.T. : Je crois que j'ai effectué 14 ou 15 Quasimodo, à peu près le même nombre de monstres de Frankenstein, surtout pour la publicité bien sûr. Il y a encore 4 ou 5 Dorian Gray... Les publicitaires sont toujours obsédés par les mêmes vieux personnages.

M.M. : On trouve votre nom au générique de ***Saturn 3.*** *Quel a été votre travail ?*

C.T. : J'ai conçu et réalisé les effets spéciaux de maquillage qui comprenaient un certain nombre de fausses têtes avec tous les détails : il y en avait plusieurs de Harvey Keitel qui devaient être détruites, alors il en a fallu pas mal.

M.M. : La filmographie que vous m'avez fournie mentionne également ***The Sender,*** *mais dans le press-book français votre nom n'est pas mentionné. Comment l'expliquez-vous et qu'avez-vous fait dans ce film ?*

C.T. : J'ai fabriqué des têtes articulées de Zljko Ivanek, Sean Hewitt et Paul Freeman, qui ont été utilisées pour divers effets. Comme vous le savez, les effets spéciaux et les effets spéciaux de maquillage sont deux divisions séparées, comme le sont le maquillage ordinaire et les effets spéciaux de maquillage. Parfois, la production crédite les effets spéciaux de maquillage, d'autres fois non ; pour ce film ça devait être « une autre fois » !

M.M. : Tant qu'on est à vos « petites collaborations », vous avez travaillé sur le film de Paul Verhoeven ***The Fourth Man*** *?*

C.T. : J'ai dessiné, fabriqué et réalisé les effets spéciaux de maquillage sur ce film. J'ai posé diverses appliques sur Tom Hoffman et on a fait des fausses têtes de lui, des faux yeux, car l'œil d'Offman devait être transpercé par un épieu. Le tournage a eu lieu en extérieurs, en Hollande.

M.M. : On vous retrouve aussi sur ***La Guerre du Feu.*** *On devine que le film a nécessité beaucoup de travail.*

C.T. : J'y ai travaillé ici avec une équipe pendant pratiquement une année avant le commencement du tournage. Le film a connu de nombreuses péripéties, car peu de temps avant le début du tournage, la 20 th Century Fox a décidé de laisser tomber à cause de la grève des acteurs qui frappait toute la profession. Alors ils ont cessé de nous payer et nous ont dit d'arrêter tout, bref... ils ont fini par trouver le financement au Canada. Mais les nouveaux producteurs n'ont pas repris tout le monde, ils ont conservé l'équipe anglaise pour la tribu des Ulams et nous leur avons fourni tout le matériel. Après avoir tourné en Écosse et au Kenya, ils sont retournés au Canada, mais seulement 3 ou 4 Anglais les ont accompagnés, les autres maquilleurs étaient canadiens. De toute façon, on n'avait pas besoin de moi : je n'ai rien à voir avec tout ce qui a été fait au Canada.

M.M. : Comment avez-vous conçu les maquillages des hommes préhistoriques ?

C.T. : Le problème était de concevoir quelque chose de pratique avant tout. Pour le maquillage d'un **Elephant Man** je peux préparer quelque chose d'extraordinairement compliqué, mais quand il faut en faire dix ou quinze, il faut rechercher la simplicité sans trop nuire à la qualité. Pour **La Guerre du Feu**, il ne fallait pas que les personnages ressemblent à des hommes modernes ; ils devaient avoir l'air primitif pour l'homme de la rue. Car il est impossible de faire un homme des cavernes à moins de faire disparaître tout le haut de la tête. Des sourcils au sommet du crâne, ça représente une certaine distance pour nous. Pour les hommes préhistoriques ça

Essai de modèles pour DUNE.



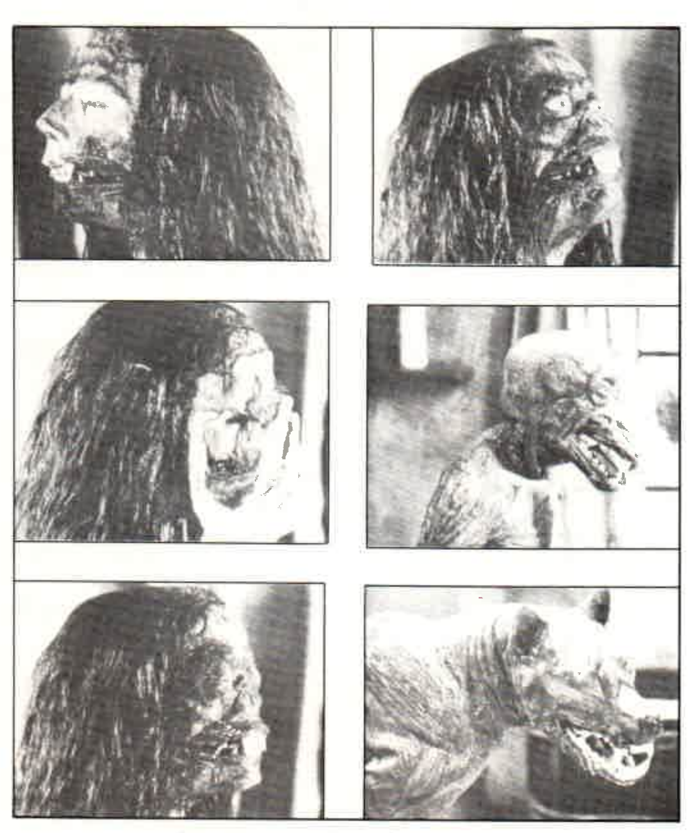
LA COMPAGNIE DES LOUPS.
Loup, y es-tu ?











LA COMPAGNIE DES LOUPS.

n'existait pas. Ils étaient comme des singes avec les sourcils sur le sommet du crâne ; il fallait donc suggérer cela, créer une illusion optique. J'ai utilisé un maquillage d'une pièce qui couvrait le front, et un dentier : c'était très simple.

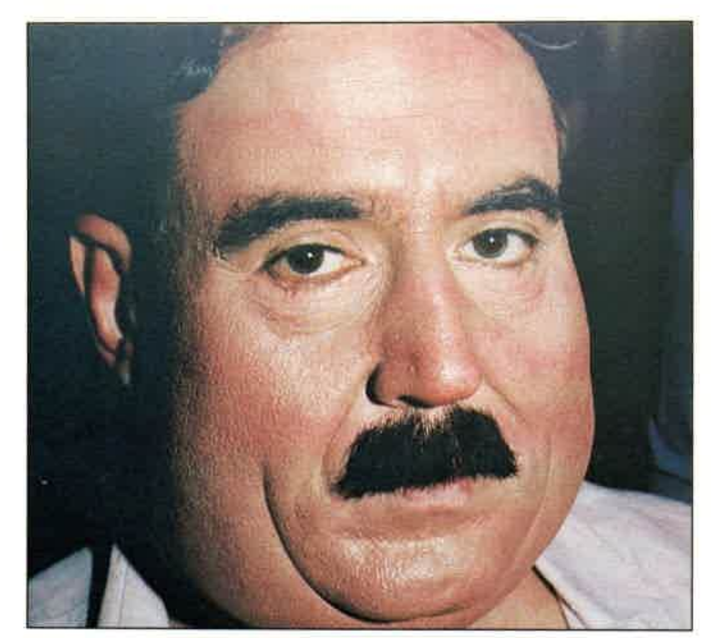
*M.M. : Comment avez-vous été amené à travailler sur **Star Wars**, car quand on voit le générique, on a l'impression que tous les maquilleurs disponibles à l'époque avaient été recrutés...*

C.T. : Avec Stuart Freeborn, nous avons travaillé sur la séquence de la cantine avec l'aide de nombreux autres, dont Nick Maley. Mais je n'ai travaillé sur aucune des deux suites. J'ai fabriqué un certain nombre des créatures du bar. Puis lorsqu'ils sont rentrés aux États-Unis pour faire le montage, ils ont décidé de rallonger cette séquence et d'y rajouter d'autres créatures. Lorsqu'ils ont eu besoin de séquences pour faire la liaison entre les scènes, ils ont pris Rick Baker qui habitait par là-bas. C'est la seule fois que Freeborn, Baker et moi-même avons travaillé sur un même film, mais pas exactement ensemble...



Le mécanisme pour l'effet ci-contre.





Le fabuleux travail sur Michael Palin. **LE SENS DE LA VIE.**

M.M. : Vous aviez des dessins préparatoires pour concevoir les créatures ?

C.T. : Non, en ce temps-là, il suffisait de s'asseoir à sa table de travail et d'inventer des tas de trucs. Vous savez, ce genre de créature n'est pas très difficile à créer ; il suffit de feuilleter des ouvrages sur les insectes ou les animaux et de prendre des éléments d'un animal, puis d'autres éléments d'un autre et de les ranger ensemble. De cette façon, les monstres et créatures de science-fiction sont simples, car ce n'est pas difficile de les imaginer ; il suffit de connaître ce qui a déjà été fait et de se dire : « Tiens, je vais essayer ça pour voir... » ; une créature avec un œil, puis deux yeux, puis trois..., on rajoute une deuxième bouche. On peut aussi jouer sur les couleurs, sur les matériaux pour faire des types de peaux différents. C'est simplement un problème de combiner tous les éléments, mais en fin de compte, lorsque l'on regarde des revues comme la vôtre, et si l'on voit ce qui a été fait les cinq dernières années, tout a l'air un peu semblable.

*M.M. : Dans un documentaire télévisé, **Les Magiciens du maquillage**, j'ai vu un moulage que vous aviez fait de Christopher Reeve...*

C.T. : Oui, c'était pour le film **The Aviator** tourné en Yougoslavie. Il jouait le rôle d'un aviateur qui avait un accident d'avion et restait défiguré avec une cicatrice sur le visage ; mais il fallait que ça soit assez subtil, pas trop monstrueux, juste une cicatrice. Ce n'est pas si facile que cela semble à faire, car il faut que ça soit très réaliste. C'est comme de transformer quelqu'un en quelqu'un d'autre. Je ne crois pas que le film soit sorti, à moins qu'en vidéo...

*M.M. : On ne sait toujours pas si votre travail sur **Dune** figure dans le film.*

C.T. : Le problème est que David Lynch avait toutes les petites séquences qu'on avait tournées et quand il a fallu faire le montage final, certaines ne collaient pas ; un an après, il tournait encore des morceaux afin de pouvoir relier certaines séquences entre elles. Dans la version que j'ai vue à Londres, ils n'ont pas inclus (« Il n'a pas été possible d'inclure », m'a dit Raffaela de Laurentiis) des tas de scènes tournées. Mais c'était des séquences qui n'étaient pas reliées au film et même n'avaient rien à voir avec lui.

*M.M. : Quel genre de travail avez-vous fait pour **Dune** ?*

C.T. : Nous avons fait, comment étaient-ils appelés déjà ?... les navigateurs de la Guilde, ils avaient un aspect très étrange.

M.M. : Vous les avez imaginés vous-même ?

C.T. : David me les avait décrits comme un compromis entre un éléphant et Elephant Man. J'ai essayé de faire quelque chose d'approchant et il a apprécié... J'ai fait de simples masques qui ne faisaient pas grand-chose, excepté de gonfler les joues ; on ne pouvait pas faire plus, car il y avait un appareillage important pour pouvoir respirer à l'intérieur des masques. On a également fait une version mécanique de ces choses contrôlée par radio ; ainsi la bouche pouvait bouger, ainsi que les yeux, les joues se gonflaient, etc.

*M.M. : Parlons un peu de **Company of Wolves**.*

C.T. : **Company of Wolves** était très compliqué à faire. Certaines des choses que l'on voit sur l'écran bénéficient d'une technique très avancée. Autant que je le sache, ça n'a pas été régularisé depuis.

M.M. : Je crois savoir que vous n'avez pas été très satisfait par le résultat final.

C.T. : On n'est **jamais** satisfait.

M.M. : D'accord, mais il y avait un problème de montage...

C.T. : Oui, en fait le réalisateur voulait faire un film de « fantasy » et pas un film d'horreur, et je crois qu'il a fini par trouver que les séquences imaginées par Chris Tucker étaient peut-être un peu trop du côté horreur. Il y avait un autre problème, car ils avaient décidé vers la fin du montage qu'ils devaient viser une audience plus importante. Alors, pour arriver à ce résultat, ils ont tout fait pour ne pas avoir une interdiction aux moins de 18 ans et pouvoir montrer le film aux plus jeunes au-dessus de 12 ans. C'est la raison principale pour laquelle ils ont réduit certaines séquences que j'avais faites. En définitive, en Angleterre, ils ont quand même subi une interdiction aux moins de 15 ans, je crois.

M.M. : Oui, certaines scènes étaient trop longues et on voyait clairement que c'était un effet. Avec un montage plus serré, le résultat aurait peut-être été plus satisfaisant ?

C.T. : Probablement. Certaines scènes duraient plusieurs minutes. Je suis d'accord avec vous. Il y avait des séquences mieux filmées et sous de meilleurs angles mais qui n'ont pas été inclues dans le film.

M.M. : Quand j'ai demandé à Neil Jordan pourquoi la séquence de transformation du milieu avait été filmée à travers un miroir brisé, il m'a dit que c'était un problème de budget...

C.T. : Moi j'aurais souhaité ne pas avoir à faire cette scène. Je préférais me concentrer sur les deux autres, faire l'impact dramatique avec elles. Neil aimait bien cette séquence alors que pour moi elle est hors du contexte ; elle n'est pas bien connectée avec le reste de l'histoire. Mais comme il voulait absolument faire cette scène, on s'est dit : « Que peut-on faire rapidement et pour pas cher ? ». Bref, cette séquence était la dernière dans la liste des priorités.

*M.M. : Les producteurs de **Company of Wolves** ont annoncé à Cannes un nouveau projet **Dream Demons.** Vous avez été contacté pour celui-là ?*

C.T. : Oui, j'en ai parlé avec le producteur Paul Webster et ils ont pratiquement trouvé le financement pour le faire.

M.M. : On vous demande quel style de maquillage pour ce film ?

C.T. : Un peu de tout : des monstres, des transformations... Ils veulent tout ce qui est possible, mais... on verra quand ils auront l'argent. Mais l'argent n'est pas tout, il faut parfois attendre un moment favorable ou que les acteurs soient disponibles.

*M.M. : Vous deviez travailler sur **The Fly,** que s'est-il passé ?*

C.T. : Le réalisateur Bob Bierman a eu un décès tragique dans sa famille, il a perdu accidentellement un de ses enfants juste au moment où la production allait démarrer aux studios Shepperton et, de ce fait, il n'a pas pu reprendre le film. La société de production a recherché un autre réalisateur pendant un long moment et ils ont fini par choisir David Cronenberg qui, bien sûr, a travaillé au Canada et avec des gens de là-bas. J'ai quand même fait un travail de pré-production important avant l'accident.

M.M. : Savez-vous quel sera votre prochain film ?

C.T. : J'ai en attente 8 ou 9 scénarios dont je crains que la plupart ne se fassent jamais pour des raisons financières, mais chacun d'entre eux contient des effets comme vous n'en avez jamais vu auparavant !

Propos recueillis en novembre 86 par **Marcel Burel** with a little help from **Rod Challis** pour la traduction.



Un monstre bizarre pour la promo d'un magazine.

FILMOGRAPHIE CHRISTOPHER TUCKER

1970 **Julius Caesar.** Réal. Stan Burge
Salt and Pepper. Réal. Richard Donner
The Go Between/Le Messager. Réal. Joseph Losey
1973 **The Neptune Factor/L'Odyssée sous la Mer.** Réal. D. Petrie
A Bequest to the Nation. Réal. James C. Jones
1974 **Vampira/Les Temps sont durs pour Dracula.** Réal. Clive Donner
Barry Mc Kenzie Holds His Own. Réal. Bruce Beresford
1975 **The Romantic Englishwoman/Une Anglaise Romantique.** Réal. J. Losey
1976 **Star Wars/La Guerre des Étoiles.** Réal. George Lucas
1978 **The Boys From Brazil/Ces Garçons qui venaient du Brésil.** Réal. Franklin Schaffner
1980 **Saturn 3/Saturn 3.** Réal. Stanley Donen
The Elephan Man/Elephant Man. Réal. David Lynch
Inchon. Réal. Terence Young
1981 **Reds/Reds.** Réal. Warren Beatty
Quest For Fire/La Guerre de Feu. Réal. Jean-Jacques Annaud
1982 **Five Days One Summer/Cinq Jours ce Printemps-là.** Réal. Fred Zinneman
The Sender/ex. Transmissions de Cauchemar/Rêves Sanglants (Vidéo). Réal. Roger Christian
1983 **The Fourth Man/Le Quatrième Homme.** Réal. Paul Verhoeven
Once Upon a Time in America/Il était une Fois en Amérique. Réal. Sergio Leone
Heat and Dust/Chaleur et Poussière. Réal. James Ivory
Champions/Champions (Vidéo). Réal. John Irvin
The Meaning of Life/Le Sens de la Vie. Réal. Monty Python
1984 **Dune/Dune.** Réal. David Lynch
The Company of Wolves/La Compagnie des Loups. Réal. Neil Jordan
1985 **The Aviator.** Réal. George Miller
1986 **Le Passage.** Réal. René Manzor
The Comic. Réal. Richard Driscoll

Projets abandonnés : **Krull, Horror Movie, The Fly.**

FILMOGRAPHIE TÉLÉVISÉE

(Entre parenthèses : Production)

Turner (Thames), **The Canterville Ghost** (Harlech), **The Love School** (BBC), **Father Brown Series** (ITV), **The Strauss Family** (ATV), **The Portrait of Dorian Gray** (BBC), **Truman at Potsdam** (NBC), **Florence Nightingale** (STV), **The Private Lives of Alice** (Granada), **Doctor Who** (BBC), **I Claudius** (BBC), **Nicholas Nickelby** (BBC), **Hunchback of Notre Dame** (BBC), **Jenny** (Thames), **Annie Besant** (BBC), **Edward VII** (ATV), **Raffles** (Yorkshire), **Philadelphia** (BBC), **Alice Through Looking Glass** (BBC), **Viktoria Supernatural** (BBC), **Life of Rubens** (Belgique), **Memories** (Anglia), **Holocaust** (Titus), **Voyage of Darwin** (BBC), **Oresteia** (BBC), **Buddenbrooks – Hessischer Rundfunk** (Allemagne), **Mountain Song** (Autriche), **Lillie Langty** (LWT), **Stanley Baxter Shows** (LWT), **Prince Regent** (BBC), **Renoir** (BBC), **Tales of the Unexpected : Skin** (Anglia), **F. Brown Shows** (LWT), **Haendel** (Allemagne), **Churchill and the Generals** (BBC), **Why Didn't They Ask Evans** (LWT), **Dr Jekyll and Mr Hyde** (BBC), **Nancy Astor** (BBC), **The Journal of Bridget Hitler** (BBC), **Love Story** (BBC), **Wetherby, Mary Blandey** (BBC), **Russ Abbott's Madhouse** (LWT), **Peter Cook Special** (LWT), **Nelson** (ATV), **Lassa Fever** (BBC), **Jamaica Inn** (Harlech), **Stanley Baxter Hour** (LWT), **Sapphire and Steel** (ATV), **Arthur the King** (BS), **Einstein** (Telcip), **Colette** (Telehachette), **Canterville Ghost** (HTV), **Akhnaten** (Eno), **Phantom of the Opera** (Théâtre)...



Petites bêtes marrantes, toujours pour la pub Dr. Pepper.

EVIL DEAD 2

Les morts sont toujours vivants !

L'EAU À LA BOUCHE

Ils ont faim. Ils ont soif. Ils n'en peuvent plus d'attendre. Que sont donc devenus les zombies qui hantaient ce que Stephen King en personne avait appelé « le film d'horreur le plus férocement original des années quatre-vingts » ? C'est bien sûr une question de pure forme ; il suffit de se reporter au titre de cet article pour connaître la réponse.

Au milieu d'un véritable pullulement de cadavres réanimés, **Evil Dead** était parvenu à s'imposer. Peut-être pas aux yeux des cinéphiles purs et durs, mais du moins à ceux des amateurs de gore, les seuls qui comptent vraiment puisque le film leur était destiné. Pour être plus précis, la sanguinolente incongruité de Sam Raimi ne s'est pas imposée auprès de *tous* les amateurs de gore. Distribué par New Line sans avoir été visé par la Commission de contrôle, **Evil Dead** n'a jamais connu les honneurs d'une grande diffusion. A la fois réalisateur et scénariste, Sam Raimi (que la notoriété a conduit à abandonner son ancien prénom : Samuel M.) estime que « seules cent vingt copies du film ont circulé aux Etats-Unis », au lieu des mille cinq cents qui



Henrietta, jouée par Ted Raimi. Et l'application du maquillage par Mark Shostrom.





constituent la moyenne d'une distribution nationale. Même si l'on considère que New Line souhaitait limiter l'exploitation du film à la seule province, c'était malgré tout un peu faible pour attirer les foules. Ceci dit, ceux qui ont eu la chance de débusquer **Evil Dead** ne regrettent certainement pas le déplacement. Afin de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'ont perdue et d'informer les autres, opérons un petit retour en arrière. Ash (Bruce Campbell, également coproducteur), Cheryl, Linda, Scott et Shelly décident de passer un week-end entre amis dans une cabane isolée, louée pour l'occasion. En explorant la cave, ils découvrent un livre poussiéreux – le Livre des Morts – ainsi qu'une cassette où le propriétaire de la cabane a enregistré des incantations rituelles destinées à réveiller les démons, entreprise malveillante s'il en est. Et au grand effroi de nos jeunes héros, ça marche ! La nuit tombe, et les esprits en profitent pour se manifester de la façon la plus horrible qui se puisse imaginer : ils s'emparent des infortunés jeunes gens et les transforment un par un en immondes créatures dont on ne peut venir à bout qu'en les démembrant. Au petit matin, Ash demeure le seul survivant du carnage. Mais, alors qu'il médite devant la cabane sur la nuit d'horreur qu'il vient de vivre, une force invisible balaie tout sur son passage lors d'une séquence mémorable et se précipite sur lui au moment-même où il pousse un dernier cri...

Scénario limité, mais viable, **Evil Dead** ne tire cependant pas son originalité de son histoire, mais de la manière dont elle est racontée. Malgré un budget famélique (cinq cent mille tout petits dollars péniblement réunis après avoir titillé la fibre productrice de quelques dentistes fortunés grâce à une amorce tournée en super 8, intitulée **Within the Woods**), la mise en scène de Raimi s'est révélée audacieuse, maniérée, et irrésistiblement imaginative. La caméra court, glisse, grimpe, s'affole (un grand merci à la « shakicam », ingénieux croisement entre une caméra et une planche que les accessoiristes tiennent à bout de bras en courant comme des fous ; idée dont se serviront les fréres Joël et Ethan Cohen dans **Sang pour Sang**), les plans se succèdent à un rythme effréné, l'éclairagiste prend des initiatives que le Manuel du Parfait Directeur de la Photo ne recommande sans doute pas, et le résultat explose de santé. Quand aux effets spéciaux, bricolés avec deux bouts de ficelle par Tom Sullivan, ils se sont avérés d'une *obscénité* totalement extravagante.

Pour ce qui est de l'invention, **Evil Dead 2** ne manque pas d'à-propos. Possédé par les esprits, Ash voit une de ses mains échapper à son contrôle : il flanque une gifle diabolique à son amie Linda, cette dernière se lance alors dans une espèce de danse macabre jusqu'au moment où un de ses yeux lui sort de la tête pour se précipiter droit dans la bouche d'une jeune fille qui en ravale aussi sec ses hurlements de terreur. Après la mort de Linda, Annie, la propre fille du propriétaire de la cabane, fait son apparition, et les démons remplissent leur mission avec une imperturbable conscience professionnelle : décapitations, cannibalisme, métamorphoses, et en prime un petit paradoxe temporel pour faire bonne mesure. Est-ce suffi-

samment inventif pour vous ?

HORS-LA-LOI

Épaulé par le De Laurentiis Entertainment Group, le tournage d'**Evil Dead 2** a commencé en mai mille neuf cent quatre-vingt-six en Caroline du Nord, dans les extérieurs où Steven Spielberg a filmé la plus grande partie de **La Couleur Pourpre** : cette coïncidence a d'ailleurs hautement réjoui l'équipe du film, acteurs et techniciens confondus. Responsable des effets spéciaux : Mark Shostrom, à peine débarrassé des hectolitres de bave déversés par **From Beyond/Les Portes de l'Au-delà.**
Shostrom fut l'un des fins limiers qui parvinrent à dédénicher **Evil Dead** à sa sortie (on le projetait en double programme avec... **Brainstorm !**), et il se trouve qu'il adora le film. Quelques années plus tard, en lisant dans un journal professionnel qu'une suite était en préparation, il traqua Sam Raimi et Robert Tappert jusque dans leur bureau du Michigan, et proposa de leur montrer quelques échantillons de son talent. « A ma grande surprise, ils ont accepté de me recevoir, et ils se sont montrés très intéressés par mon travail. Nous étions encore très loin de la concrétisation du projet, mais nous sommes restés en contact jusqu'au jour du feu vert ».
Et ce feu vert fut donné par D.E.G. Shostrom et Raimi se sont alors penchés sur les effets spéciaux à concevoir. Ils étaient guidés par la consigne formelle de De Laurentiis : éviter que le film soit classé X. « Pour nous arrêter à la simple interdiction aux moins de dix-huit ans », dit Shostrom, « nous devions mettre la pédale douce sur la couleur rouge. Si nous faisions couler du sang , il devait être bleu, noir ou vert, mais pas écarlate. **Evil Dead** était rouge de la première à la dernière image, et c'est ce que nous aurions voulu pour sa suite. Mais à cause des lois imposées par la Commission de contrôle, nous avons coloré certains liquides qui auraient dû être du plus éclatant vermillon. Je trouve que c'est dommage. »
C'est en effet d'autant plus dommage que, malgré toutes ces précautions, le film est sorti sans avoir été ap-


Sam Raimi et Bruce Campbell sur le tournage.

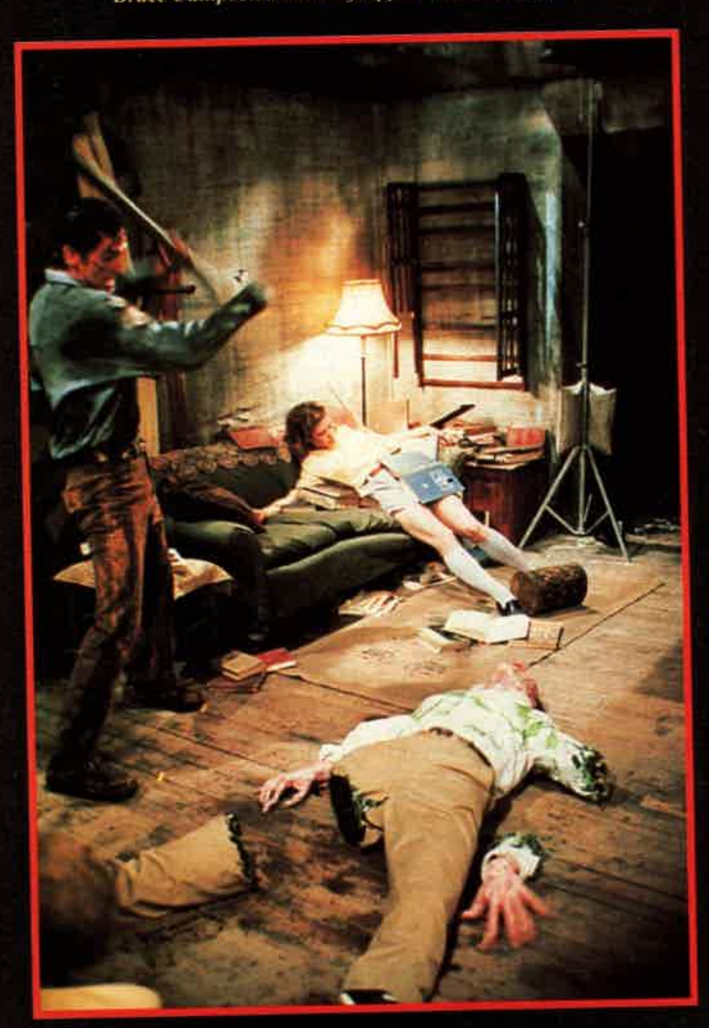
SAM RAIMI PARLE

« J'ai écrit le scénario d'**Evil Dead 2** avec Sam Spiegel, et nous l'avons transmis à Embassy, car c'était cette même compagnie qui avait produit **Mort sur le Gril.** Il a été accepté, mais Embassy étant sur le point de se retirer des affaires, il a finalement atterri chez Embassy Home Entertainment, département vidéo de la maison mère qui s'est engagé à le financer. Manque de chance, Embassy Home Entertainment s'apprêtait à se faire racheter par Coca-Cola, ce qui nous a obligés à attendre plus de cinq mois avant de recevoir le moindre dollar. Et c'est pendant ce laps de temps que Dino de Laurentiis nous a appelés. Il m'a dit : « Sam... Sam... je veux que tu fasses un fil doré pour moi. » Je lui ai demandé du tac au tac si c'était pour couper son roquefort les soirs de cocktail, mais il a répondu d'une voix ferme : « J'ai dit que j'aimerais que tu fasses un fil doré pour moi ! » C'est alors que j'ai compris. Vous savez, M. De Laurentiis a un accent épouvantable, et ce que j'avais traduit par « fil doré » correspondait dans son esprit à *film d'horreur* ! « Oh... un *film d'horreur* pour vous ? Mais avec joie ! Qu'avez-vous à me proposer ? ». Il me dit alors qu'il avait un scénario tout prêt. Mais comme j'étais en pourparlers avec Embassy, je ne pouvais pas me libérer tout de suite. « Très bien », a-t-il répliqué, « rappelle-moi quand tu en auras fini ». Les cinq mois dont je vous ai parlé se sont écoulés, et c'est *lui* qui m'a finalement recontacté. « Alors Sam, ça y est ? ». Je lui ai expliqué que, vu les problèmes de financement, j'en étais toujours au même point, et j'ai entendu une véritable explosion à l'autre bout de la ligne : « QUOI !!! Viens demain à mon bureau et je te donnerai l'argent qu'il te faut. » Bien ou mal prononcé, il n'a pas eu besoin de me le dire deux fois. Je suis donc allé le voir, je lui ai raconté l'histoire d'**Evil Dead 2**, il a lu un exemplaire du scénario, et le jour suivant je me mettais au travail. C'est peut-être après tout le meilleur moyen de réussir : vous montrez votre scénario à quelqu'un qui l'aime, et le tour est joué ! J'ai ensuite téléphoné à Embassy Home Entertainment pour leur dire que j'avais assez attendu comme ça, et que je faisais le film avec Dino, lequel me donnait mon argent dès le lendemain. « Mais *nous* allions vous appeler demain pour vous annoncer que tout était réglé ! » ont-ils eu le toupet de déclarer. « Bien sûr, les gars », ai-je ironisé, « si je vous avais appelé dans trois ans vous m'auriez servi la même soupe. Voilà des *mois* que vous vous payez ma tête, alors maintenant, ça suffit. » Je crois qi'ils n'ont pas tellement apprécié. J'ai peut-être été dur avec eux, mais je devais avant tout penser à ceux qui avaient cru en moi pour le premier **Evil Dead**, à savoir les dentistes et les amis que j'ai persuadés d'investir dans la fabrication d'un opéra pour hémoglobine et décomposition. Je dois beaucoup d'argent à ces gens-là : pour les convaincre de produire ce film indépendant, j'avais dû leur jurer qu'ils *doubleraient* leur mise. Mais comme le film n'a pas été convenablement distribué, je n'ai pas pu tenir ma promesse. Et pour ne pas trahir la confiance qu'ils avaient mise en moi, je me suis décidé il y a deux ans à entreprendre une suite en espérant tirer des bénéfices que je pourrais leur remettre ensuite. Grâce à Dino, je dispose d'un budget de près de quatre millions de dollars. Avec cette somme, j'aurais pu faire trente-six films comme **Evil Dead**, mais nous avons essayé de ne rien dépenser en vain, et je pense que le plus petit dollar se retrouvera à l'écran.
Pour ce qui est du scénario, je fais débuter **Evil Dead 2** au moment précis où le premier s'achevait. **Evil Dead** a été vu par si peu de gens que j'ai voulu en refilmer l'histoire et la présenter comme un prologue. Ce n'est malheureusement pas avec les mêmes personnages ', et j'ai dû modifier quelques petites choses : nous *prétendons* que les événements se sont déroulés ainsi, et j'espère que les fans d'**Evil Dead** ne m'en voudront pas trop. Donc Ash (toujours Bruce Capbell) et sa copine Linda (autrefois Betsy Baker, à présent Denise Blixer) arrivent dans la cabane maudite, et la jeune fille se retrouve en un clin d'œil possédée par les démons. Ash la décapite avant de la réduire en chair à saucisse, et **Evil Dead 2** peut alors commencer pour de bon. Ash, cette fois complètement seul, doit passer une autre nuit dans la cabane. Bien que d'autres personnages interviennent, le film est avant tout l'histoire d'un homme confronté à des puissances surnaturelles. Et ce qui lui arrive est é-pou-van-table. Je crois que le film marque une étape dans le domaine de l'horreur cinématographique : nous avons pris les ingrédients d'**Evil Dead** qui avaient ravi le public (excepté la scène de « viol végétal » que beaucoup avaient trouvée choquante) et les avons combinés à des éléments nouveaux ; il y aura aussi dans **Evil Dead 2** ' beaucoup plus de monstres et de scènes délirantes. J'espère que le public français appréciera. »

Propos recueillis par
Maitland MC DONAGH
(traduction B. Achour)



Bruce Campbell a l'air de frapper encore très fort !





prouvé par la Commission de contrôle. « J'ai tout fait pour qu'il ne soit interdit qu'aux moins de dix-huit ans », affirme Raimi, « j'ai vraiment essayé, mais j'ai échoué ». D.E.G., refusant de distribuer un film non ratifié par la Commission, l'a confié à Rosebud Releasing, succursale de Renaissance Pictures.
Auréolé de son statut de film hors-la-loi, **Evil Dead 2** le bleu-noir-vert est assez décevant, voire terne. Mais qui aurait pu prévoir ce qui allait arriver ? « Sur **From Beyond** », observe Shostrom, « nous pouvions mettre autant de glaires verdâtres que l'on voulait. Mais un **Evil Dead** privé de sang, c'est comme un jour sans soleil ».

LE DÉCHAÎNEMENT DU SURNATUREL

Peu de sang, donc. Tom Sullivan, qui, entre les deux **Evil Dead**, a surtout travaillé comme illustrateur, considère qu'**Evil Dead 2** est plus « lovecraftien » que son prédécesseur, car on y sent la présence de « l'invisible, du sentiment qu'il existe une puissance au-delà de notre imagination ». Après réflexion, il ajoute : « Attention, nous montrons tout de même pas mal de choses ! ».
Contrairement à ces metteurs en scène qui considèrent la réalisation d'un film d'horreur comme un premier pas vers la déchéance, Sam Raimi fait preuve d'un enthousiasme revigorant. Pour lui, la réussite des effets spéciaux ne dépend pas forcément du budget qui leur est consacré. « Il semblait faire une fixation sur les câbles », dit Shostrom en grimaçant, « et vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point il est facile de rater un effet à cause d'une simple erreur d'éclairage. Pour les scènes dangereuses, nous avons construit des mannequins de la plupart des acteurs. Sam *adorait* ces mannequins, au point que nous étions parfois obligés de lui faire remarquer que de *véritables* acteurs joueraient mieux certaines scènes que leurs répliques en latex. Enfin, ce ne sont que des marionnettes, et vous ne pouvez pas leur demander de se comporter face à la caméra comme des êtres vivants ! »
Arrêtons-nous un instant. Que se passe-t-il *exactement* pendant cette nuit d'hystérie cauchemardesque ? Il y a d'abord Henrietta. Reportez-vous à **Evil Dead.** Vous rappelez-vous le propriétaire de la cabane, celui qui avait enregistré des incantations sur une cassette ? Eh bien il avait une femme, et elle s'appelait Henrietta. Telle qu'elle apparaît ici, elle est tout sauf une adorable vieille dame. « Au départ », raconte Shostrom, « nous voulions lui donner l'allure d'un squelette à la E.C. Comics. Pour ce faire, j'avais suggéré d'engager une personne très mince – et pourquoi pas une femme – et d'élaborer un costume autour de son corps. Parce qu'avec du maquillage, on ne peut qu'*ajouter* des éléments, pas en retirer, c'est évident. Sam a tout de suite pensé à son frère Ted pour le rôle ; mais comme par hasard, Ted était un adolescent superbement athlétique, et il était impossible de le transformer en créature rachitique. Nous avons donc renoncé à l'idée d'une Henrietta décharnée. Je me souvenais qu'il y avait un personnage similaire dans **Shining ;** quelques prothè-

ses sur le corps d'une vraie dame, et le résultat était parfait. Assez répugnant, même. L'ennui c'est qu'on a dû remplacer l'actrice retenue pour interpréter Henrietta par quelqu'un de plus gros, en l'occurrence Ted. La couche intérieure du costume était tapissée de sacs de lentilles, afin de donner au mouvement de la poitrine et des autres parties charnues un aspect ondulant. Par dessus cette panoplie se trouve un second costume allant des chevilles à la clavicule. Mais avant que Ted puisse l'enfiler, il nous a fallu le compléter avec une tête et des bras spéciaux, ce qui nous a demandé trois heures de pose. Par la suite, nous avons dû modifier ce costume : il ne pesait pas lourd, tout juste cinq kilos, mais sa structure en caoutchouc-mousse le rendait particulièrement inconfortable ; au bout d'une minute, Ted ruisselait de transpiration. Nous avons finalement élaboré un maquillage spécial dont l'application exige neuf heures de travail ; vers la fin du tournage, nous étions descendus à six. Nous en étions très fiers. »

Dans un tout autre domaine, l'équipe de Doug Beswick s'est occupée des séquences animées en « stop-motion ». L'effet le plus spectaculaire mis au point par Beswick est peut-être « la danse de la morte » exécutée par le cadavre décapité et tressautant de Linda. « Nous avons d'abord engagé un chorégraphe et un danseur pour nous servir de modèles vivants », explique Beswick. « Nous devions mettre au point une séquence qui, à l'écran, devait durer quarante secondes. L'idée de la tête décapitée roulant le long du bras comme un chapeau-claque est venue du chorégraphe, Tam Warner. Mais une marionnette ne peut pas reproduire avec la même minutie les mouvements du corps humain. En revanche, une armature métallique le peut ; malheureusement, le caoutchouc-mousse s'est craquelé à divers endroits, et il nous a fallu modifier certains mouvements accomplis par le danseur Snowy Winters. La scène a été tournée sur un plateau miniature construit par Jim Belohovek, où l'on trouve également des répliques des arbres, du cimetière, et même de la cabane. Quand vous voyez la séquence, la réduction de l'échelle est in-



Des effets spéciaux à en perdre la tête. Ici, Bruce Campbell discute en tête à tête avec Evil Ed (Rick Frances).







Bobby Joe (Kassie Wesley) pour une scène où du vin doit pénétrer sous sa peau. Bas : Evil Ed en pleine lévitation.



discernable. Pour le plan de la main sortant du sol, nous avons utilisé une main grandeur-nature avec en arrière-fond la maquette de la cabane. La seule chose que nous avons ajoutée par la suite est une sorte de brume créée par ordinateur qui donne l'illusion que même le brouillard a été animé pendant le tournage en direct ; cet effet a été réalisé par les productions David Stipes. » Les talents de Beswick dans le domaine de la « stop-motion » – récemment récompensés par l'Oscar des effets spéciaux décerné à **Aliens** – ne se limitent pas aux travaux sur maquettes. En plus de la main grandeur nature – une promenade de santé –, Beswick a élaboré un arbre animé ainsi que la tête en forme de pomme pourrie qui menace de dévorer Ash vers la fin du film. Tous deux ont été construits à l'échelle réelle et filmés en direct, en extérieurs, et avec les acteurs. La tête-pomme pourrie – manipulée par Tony Gardner, Teresa Burkett, Michael Burnett et Brian Penikas – avait quatre-vingt-dix centimètres de large et près de deux mètres de haut. « Un illustrateur appelé Larry Nikolaï avec lequel j'ai déjà travaillé sur **Nightmare on Elm Street 3** », dit Beswick, « a conçu l'arbre et la tête, bien que leur apparence finale soit due à Sam Raimi et Tony Gardner. Pour la tête-pomme pourrie, nous avons construit une armature en aluminium ainsi qu'un mécanisme comprenant les mâchoirs, les yeux et les paupières. Ensuite, Teresa a fabriqué le caoutchouc-mousse qui enrobe le tout, et les dernières touches de peinture ont été effectuées par Margaret Besera. La branche vivante a été élaborée de la même façon : un câble servant d'armature recouvert de mousse. Quant aux feuilles, nous les avons rajoutées par la suite. L'arbre terminé mesurait environ dix mètres et fonctionnait comme une gigantesque balançoire avec tout un système de contrepoids ; un levier contrôlait la branche principale, et trois autres articulaient le reste du feuillage ».

Comme si la métamorphose des arbres et de ses amis en monstres assoiffés de sang ne suffisait pas, Ash est lui-même victime des forces sataniques qui ravagent **Evil Dead 2.** Grâce aux bons soins d'Howard Berger, un collaborateur de Shostrom, Bruce Campbell (qui, entre parenthèses, s'est bonifié avec le temps) subit un certain nombre de transformations, depuis un simple reflet déformé dans un miroir jusqu'à une espèce de créature emplumée dont Ash ne peut se débarrasser que par un puissant effort de volonté. Greg Nikotero s'est chargé de la création de la main qui échappe au contrôle de son propriétaire, lequel se voit obligé de s'amputer pour échapper à son emprise.

Entre autres prouesses, la main rampe sur le sol, s'envole comme un papillon et profite de l'occasion pour pincer les fesses d'une demoiselle qui glousse à son petit ami : « Arrête, veux-tu ? », alors que celui-ci ne la frôle même pas. Coucou, surprise ! Mike Trcic, Shannon Shea, Aaron Simms, Bryant Tausek et Larry Odean, autres collaborateurs de Shostrom, se sont occupés des verres de contact spéciaux, sans lesquels les morts-vivants ne seraient pas ce qu'ils sont. Quant à Sullivan, il s'est chargé des brouillards méphitiques d'où jaillissent les démons et autres fantômes de passage qui hantent le film.

Les fans d'**Evil Dead** n'ont sans doute pas oublié la jeune fille qui se faisait violer par des lianes dans la forêt. Bien que Raimi affirme avoir renoncé à une scène de viol dans **Evil Dead 2** (voir l'encadré), la forêt ne se contente pas de rester plantée là pendant que le surnaturel se déchaîne. « Après être entré en contact avec la fameuse main diabolique, la pauvre Bobby Joe, complètement traumatisée, se rue dans les bois », raconte Shostrom, « et nous avons conçu l'attaque des branches meurtrières. Pour les gros plans où les racines pénètrent sous la peau de la jeune fille avant de ressortir par sa tête, nous avons appliqué des prothèses de couleur chair sur le visage de l'actrice ».

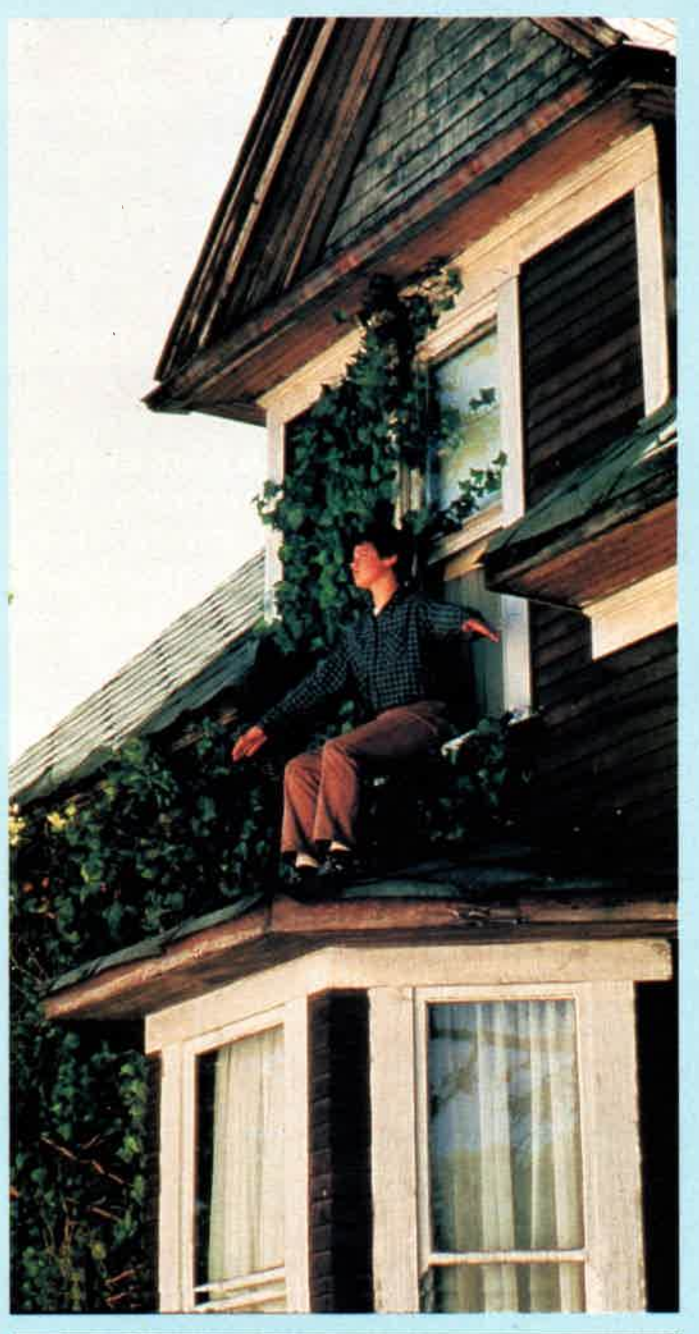
Depuis la « maman » monstrueuse cachée dans la cave (on subodore des réminiscences de **Psychose,** pas vrai ?) jusqu'à la main baladeuse au comportement parfois burlesque, **Evil Dead 2** a vraiment tout du train-fantôme. Pour ce qui est de l'avenir, Sam Raimi aimerait bien réaliser un film tiré de son scénario **The Dark Man,** avec la collaboration des frères Cohen. Dès que ces derniers auront fini de se dorer au soleil des critiques louangeuses que leur a valu leur comédie **Raising Arizona,** le projet sera sans doute mis en chantier. Mais Raimi ne veut pas dépendre des autres, aussi talentueux soient-ils. Il aspire à une indépendance absolue. Son vœu le plus fou, le plus sincère, celui vers lequel il tend de toute son âme, est de mettre en scène un film « inouï » qui récompenserait le public auquel il doit tout, le public qui a su l'aimer et l'encourager depuis ses débuts. Une ambition pleine de noblesse, assurément.

Maitland MC DONAGH
(traduction
Bernard Achour)

Des remerciements tout plein à Howard Berger et Mark Shostrom pour leur collaboration.

The Boy Who Could Fly

La tête dans les nuages



The Boy Who Could Fly n'étale pas dès les premiers instants les séquences de vol, a priori son atout commercial numéro 1. Il conte une histoire sans mièvrerie, un peu tragique, un tantinet amusante. Eric est un gosse autistique vivant avec un vieil oncle alcoolique. Ses parents sont morts. Mais Eric a le désir de voler : il passe des heures entières assis devant sa fenêtre à attendre, à agiter les bras. Sa nouvelle voisine, la toute jeune Milly, se lie d'amitié avec lui, à la demande d'un de ses professeurs. Quelque chose se passe : dans ses rêves, la gamine constate le don d'Eric, enfin libéré de l'attraction terrestre. Eric peut voler et Milly le sait. La grande force du film réside dans ce doute, suspense levé au terme de plus d'une heure de projection.

Les séquences aériennes du film sont dues à Bob Harman et John Thomas, deux vétérans qui ont travaillé sur les effets spéciaux de **Superman.** Notons, au passage, que Thomas fut contacté par Steven Spielberg pour s'occuper des voltiges de **Peter Pan,** projet abandonné comme chacun sait. Le secret des travaux de Harman et Cie. fut jalousement gardé pendant tout le tournage. Toutefois, ce dernier dément toute utilisation d'un harnais tenu au bout d'une grue... le truc classique.

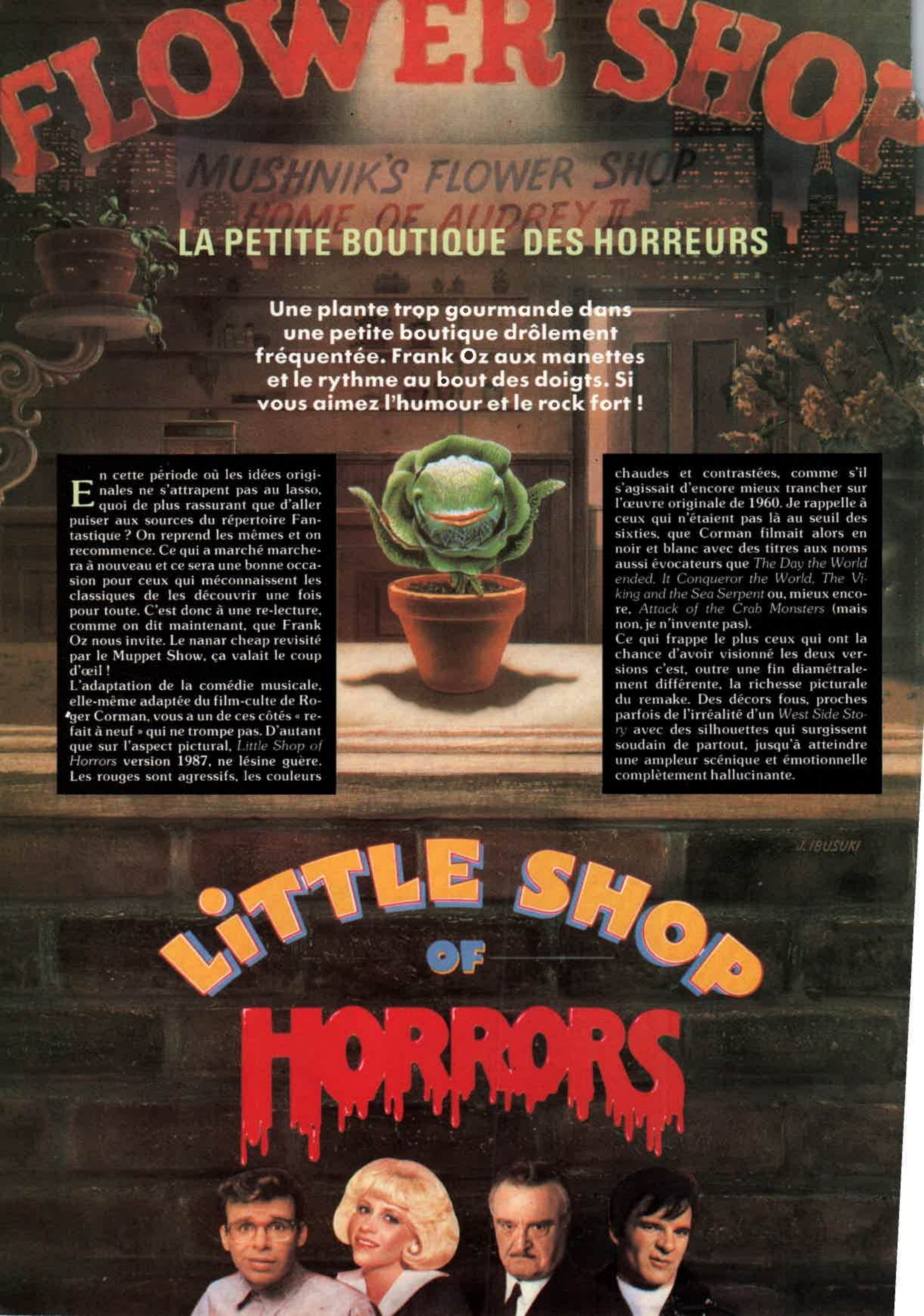
Nick Castle, metteur en scène de **The Boy Who Could Fly,** n'est évidemment pas un inconnu. Son avant-dernier rejeton, **Starfighter,** disparaissait sous une surabondance d'effets par ordinateurs. Rien de tel pour dévitaliser totalement une œuvre cinématographique. La carrière de Castle remonte à 1955, à **Artistes et Modèles,** un Jerry Lewis. Il avait neuf ans. C'est la rencontre de John Carpenter qui allait orienter sa carrière, d'abord par la collaboration au court-métrage **The Resurrection of Bronco Billy,** jusqu'au bricolage de **Dark Star.** C'est toujours Nick Castle qui personnifie le tueur d'**Halloween,** tout ça parce que John Carpenter trouvait sa démarche intéressante. Étape suivante, le scénario de **New York 1997,** film qui lui donne le goût de la mise en scène. Voilà, puis c'est **T.A.G. le Jeu de l'Assassinat,** et une superproduction de science-fiction produite par Lorimar, **Starfighter,** bide colossal au box-office. Mais cela n'empêche pas la même maison de production d'investir 15 millions de dollars dans **The Boy Who Could Fly** qui fit un flop tout aussi monumental. Pourquoi ? Ce n'était sans doute pas la pimpante bande à gros trucages attendue. A l'instar de **Brewster McCloud** de Robert Altman et de **Birdy** d'Alan Parker (deux cas similaires à celui du héros de **The Boy**...), Nick Castle travaille dans la dentelle. Une œuvre personnelle et intimiste. Sans complaisances. Pas de teenagers débiles, pas d'humour de potache. Rien de plus qu'un conte sur l'incompréhension, la difficulté de communiquer, sur l'amitié. Joli.
Actuellement, Nick Castle entame un projet, **Elves,** orienté lui aussi vers le monde de l'enfance. Les mystérieuses activités d'une école pour gosses surdoués...

Michel VOLETTI



Nick Castle filme en Panavision.

The Boy Who Could Fly. *USA. 1986. Réal. : Nick Castle. Scén. : Nick Castle. Dir. Phot. : Steven B. Poster. SPFX : John Thomas, Bob Harman, Reg Smith, Bill Orr. Prod. : Gary Adelson-Lorimar. Int. : Jay Underwood, Lucy Deakins, Bonnie Bedelia, Fred Savage, Fred Gwynne, Mindy Cohn, Chris Arnold... Dist. : C.D.A. Sortie prévue pour juin 1987.*



LA PETITE BOUTIQUE DES HORREURS

Une plante trop gourmande dans une petite boutique drôlement fréquentée. Frank Oz aux manettes et le rythme au bout des doigts. Si vous aimez l'humour et le rock fort !

En cette période où les idées originales ne s'attrapent pas au lasso, quoi de plus rassurant que d'aller puiser aux sources du répertoire Fantastique ? On reprend les mêmes et on recommence. Ce qui a marché marchera à nouveau et ce sera une bonne occasion pour ceux qui méconnaissent les classiques de les découvrir une fois pour toute. C'est donc à une re-lecture, comme on dit maintenant, que Frank Oz nous invite. Le nanar cheap revisité par le Muppet Show, ça valait le coup d'œil !

L'adaptation de la comédie musicale, elle-même adaptée du film-culte de Roger Corman, vous a un de ces côtés « refait à neuf » qui ne trompe pas. D'autant que sur l'aspect pictural, *Little Shop of Horrors* version 1987, ne lésine guère. Les rouges sont agressifs, les couleurs chaudes et contrastées, comme s'il s'agissait d'encore mieux trancher sur l'œuvre originale de 1960. Je rappelle à ceux qui n'étaient pas là au seuil des sixties, que Corman filmait alors en noir et blanc avec des titres aux noms aussi évocateurs que *The Day the World ended*, *It Conqueror the World*, *The Viking and the Sea Serpent* ou, mieux encore, *Attack of the Crab Monsters* (mais non, je n'invente pas).

Ce qui frappe le plus ceux qui ont la chance d'avoir visionné les deux versions c'est, outre une fin diamétralement différente, la richesse picturale du remake. Des décors fous, proches parfois de l'irréalité d'un *West Side Story* avec des silhouettes qui surgissent soudain de partout, jusqu'à atteindre une ampleur scénique et émotionnelle complètement hallucinante.

C'est que là où Corman filmait en quarante-huit heures et avec quatre bouts de ficelles, Frank Oz, lui, avoue huit mois de tournage et tient à étaler tout son budget à l'écran. De la comédie musicale à laquelle il se réfère, il a gardé la théâtralité, qu'il pousse presque à son paroxisme : les acteurs entrent en scène comme s'ils jouaient « Au théâtre ce soir » et tout le film baigne dans cette ambiance de pièce filmée qui tourne très facilement au clip lors des passages chantés. Pour les lyrics, on a opté pour une musique très années soixante, assez roccoco (le rock, coco, y'a que ca de vrai !) où les refrains bien appuyés aux accents parfois typiquement « Godspell », vous ramènent presque à la contine tant il s'agissait de faire très vite entrer la mélodie dans la tête du spectateur. C'est distrayant, plein de rythme et on se laisse vite prendre au jeu, surtout ceux que le passage difficile du parlé au chanté ne rebute pas.

Mais la grande attraction reste bien sûr la plante elle-même. Où Roger Corman se faisait plus que discret : trois frémissements de feuilles, une tête qui s'ouvrait pour manger, telle une ogive et des fleurs gigantesques, genre tournesol, qui naissaient à chaque nouvelle victime, Oz nous la montre ici sous toutes les coutures et parvient à nous la faire accepter comme créature vivante à part entière. Elle bouge de tous ses tentacules, ouvre une bouche gigantesque, parle, rit, engloutit et se laisse même aller à quelques incongruités où passerait le souffle génial d'un Mel Brooks dans *Le Sheriff est en prison* (admirez ce vent de lyrisme, les gars...).

Trouvé dans une échoppe chinoise *(Gremlins)*, le petit être végétal va grandir, grandir sous nos yeux, passant d'une taille de quelques centimètres à plus de quatre mètres dans un temps record, mettant son possesseur, le brave et timide Seymour, dans une situation de plus en plus dramatique. Le caractère de Seymour, tout comme dans le premier film, reste le principal sujet d'intérêt. A la fois timide et inféodé à la plante qu'il couve au début d'une passion quasiment amoureuse, jusqu'à lui donner le nom de sa fiancée, il constitue avant tout le héros-victime par excellence, que seule une situation aussi extraordinaire pousse au devant de la scène. Mal à sa place, trop innocent dans ce monde hostile et calculateur, il va falloir des circonstances aussi dramatiques pour qu'il puisse prendre conscience de son courage et de son héroïsme.

Les autres personnages sont à l'avenant, cocasses et attachants, où l'on retrouve presque tous les caractères fous qui marquèrent le film de Corman. Le dentiste et son client, le despotique Mushnik (l'acteur Vincent Gardenia prétendant carrément que Frank Oz l'a choisi pour le rôle tout simplement parce qu'il aimait son nom !) et surtout la douce Audrey I (la seconde étant la plante, bien entendu), dont Ellen Greene fut la titulaire du même rôle dans la pièce jouée à New York, Los Angeles et Londres (voir entretien dans le précédent numéro). Il n'y manque, hélas, que le cocasse mangeur de fleurs.

Une comédie musicale enlevée et caustique qui rappelle par endroits, et pour cause, les meilleurs moments du Muppet Show et qui place son Fantastique à la lisière du tout public et du cinéphile. Intelligent et drôle en plus. Tout pour plaire.

Jean-Pierre PUTTERS



Réal. : Frank Oz. Scénario : Howard Ashman. Photo : Robert Paynter, B.S.C. Mont. : John Jympson. Effets Spéciaux : Brian Ferren, Audrey 2 conçue et créée par Lyle Conway. Dir. Art. : Stephen Spence. Musique : Alan Menken. Lyrique : Howard Ashman. Prod. : David Geffen. Warner Bros. Int. : Rick Moranis (Seymour), Ellen Greene (Audrey), Vincent Gardenia (Mushnik), Steve Martin (Orin Scrivello), Tichina Arnold (Crystal), Tisha Campbell (Chiffon), Michelle Weeks (Ronette), James Belushi (Patrick Martin). U.S.A. Dolby Stereo. 1986. Sortie le 3 juin.

Dans les coulisses de ROBOCOP

Le Futur selon Verhoeven

On se croirait sur le plateau d'**Elephant Man** : murs de briques et cheminées en ruines, coursives rongées par l'humidité, réseaux compliqués de tuyaux écaillés... Un peu plus loin, des conduits d'écoulement, un bassin rectangulaire rempli d'eau mousseuse, de vastes espaces où gisent des machines muettes et des outils brisés... Un territoire fantôme que recouvre un suaire de rouille, un paysage industriel comme on pouvait en rencontrer à la fin du siècle dernier. Mais ce n'est pas un décor de cinéma. Fermée il y a deux ans, l'aciérie de Monessen ressemble au squelette d'un dinosaure urbain. Temporairement ressuscitée par le tournage de **Robocop**, elle retournera au néant dès que l'équipe technique aura quitté les lieux.

Produit par Jon Davison (**Piranhas, Y a-t-il un Pilote dans l'Avion ?**), **Robocop** ne présente d'emblée guère de points communs avec la sensibilité très particulière de Paul Verhoeven. Le lieu : Detroit, autrefois Motor City, le berceau de l'industrie automobile américaine à présent transformé en antre du crime. L'époque : un proche avenir. L'histoire : un flic nommé Murphy tué en mission revient à la vie sous l'apparence d'un androïde. Robocop : la loi de demain. Il y a aussi une bande de tueurs psychopathes et un ancien coéquipier qui parvient à reconnaître Murphy sous son armure informatisée. Action non-stop, décors imposants : on a du mal à reconnaître dans ce schéma quelque peu élémentaire l'auteur du brillant et tourmenté **Quatrième Homme**, brassage maléfique de sexualité et de repentir mystique, et du vigoureux **La Chair et le Sang**, sarabande historique barbare et ambiguë. Serait-ce le début d'une déchéance artistique ? Que voulez-vous ! La vie étant ce qu'elle est, et après la désastreuse *non-distribution* américaine de **La Chair et le Sang** (Orion, producteur de **Robocop**, a mutilé le film avant de l'achever par une distribution en province plus que négligée), un projet aussi anonyme que celui-ci est sans doute le meilleur moyen pour un réalisateur hollandais de se faire une place au soleil yankee.

« Je pense que le film est un mélange de bande dessinée et de réalisme sanglant », dit le décorateur Bob Mandell (**Réincarnations, St Elmo's Fire**). « Bien que ce ne soit indiqué nulle part, l'histoire se passe en 1999... Et encore, on n'a pratiquement jamais cessé de modifier le scénario. Nous avons même failli tout arrêter au milieu du tournage. Au départ, l'action devait se situer en 2020. Mais Paul Verhoeven n'était pas d'accord, à la fois pour des raisons techniques et artistiques. A cause de notre budget restreint, il craignait de ne pas pouvoir représenter visuellement un futur aussi lointain. D'un autre côté, la mauvaise conception des premiers turbocroiseurs a également précipité les choses : personne ne les trouvait réussis. Alors on leur a donné une esthétique plus contemporaine, et nous avons tous poussé un grand soupir de soulagement. » Pour représenter ce futur proche – après tout, beaucoup d'entre nous vivront au moins jusqu'en 1999 –, Mandell a élaboré un paysage à partir d'architectures actuelles. **Robocop** a surtout été tourné en extérieurs à Dallas (Texas) et à Monessen. « Nous avons choisi Dallas », dit un certain Davison en riant à tout bout de champ, « parce qu'il y avait un bâtiment entouré de néons que Paul aimait bien. Le système électrique est malheureusement tombé en panne et n'a été réparé que le lendemain de notre départ. Pour ce qui est d'ici (il embrasse le paysage d'un geste empreint de lyrisme), il vous suffit de regarder pour comprendre



Un fondu déchaîné. Maquillage par Rob Bottin.

les raisons de notre choix. » Et, en effet, ce qui fait de l'aciérie de Monessen un formidable lieu de tournage, c'est qu'elle n'a rien de réel.
La ville de Detroit telle qu'elle est montrée dans **Robocop** est une vision stylisée du présent à travers une plongée dans l'avenir. Mandell a conçu cette ville à partir de structures existantes ; et, contrairement à Davison, il ne rit pas. « Nous avons en quelque sorte recomposé l'architecture – nous en avons filmé séparément chaque élément, et tout sera combiné au montage. **Robocop** est un film charbonneux, âpre... Je crois que Paul aime le côté calciné, étouffant, industrialisé des décors. Ce n'est pas d'une originalité folle, mais l'ensemble est très cohérent. »

Un tournage mouvementé

Défiguré par un impressionnant maquillage de chairs fondues concocté par Rob Bottin (également créateur du costume du robot), l'acteur Paul McCracken arrive sur le plateau pour la mise en place d'une cascade particulièrement spectaculaire. Emil, le personnage qu'il interprète, doit tomber dans une cuve d'acide après une poursuite effrénée, et en ressortir sous la forme d'un monstre dégoulinant. Avec ses quelques touffes de cheveux collés au crâne, son œil tuméfié, sa bouche déformée et ses doigts dont les os se sont dissous, il est parfaitement répugnant. Tout est prêt pour la cascade. Emil conduit une voiture blanche. On aperçoit un bassin où est placardé l'avertissement suivant : « Déchets toxiques ». On frémit. La chute qui précèdera l'apparition de la créature au visage rongé est confiée à la doublure de Paul McCracken. Assis sur le rebord du bassin fatal (rempli en fait d'eau de pluie), le directeur de la photographie Jost Vacano (**Le Bateau**), l'équipe des effets spéciaux et Paul Verhoeven lui-même semblent très concentrés.
C'est parti. Une explosion. Treize mille litres de liquide vert se déversent dans le véhicule, éjectant la doublure de McCracken et la projetant sur le sol. Mais Verhoeven n'a pas l'air content. Tandis qu'on canalise l'eau répandue, le service médical s'occupe du cascadeur. Verhoeven hurle dans toutes les directions. Il parle américain avec son accent légèrement nasal, et retrouve son hollandais natal lorsqu'il s'adresse à Vacano. Au tour de McCraken, maintenant. Il hurle et se débat avec une belle conviction. Entre les prises, il s'emmitoufle dans une couverture chauffante pour éviter que la conjonction de ses vêtements mouillés et de l'air glacé ne lui provoque une pneumonie. Pendant ce temps, les collaborateurs de Rob Bottin le tartinent à qui mieux-mieux de bave visqueuse. Leon, partenaire de McCraken, répète son texte : « Ahhhhhh ! ! ! ! ! Ne t'approche pas de moi ! ! ! ! », réplique immortelle qu'il prononcera quand le suintant Emil se dirigera vers lui en tendant ses mains désossées. Verhoeven prépare le parcours que suivra Leon lorsqu'il cherchera à fuir Emil ; Vacano le suit, tandis qu'un assistant tient la caméra spécialement conçue pour **Robocop** – mise au point par Vacano lui-même, elle est stabilisée par un gyroscope et permet d'effectuer des mouvements d'une très grande souplesse sans le très coûteux harnais Steadycam. « N'est-ce pas la chose la plus stupide que vous ayez jamais vu ? », demande Davison, hilare comme à son habitude. « Les gens naissent-ils pour en arriver là ? » Il semble bien que oui.

Maitland McDONAGH
(Traduction : *Bernard ACHOUR*)

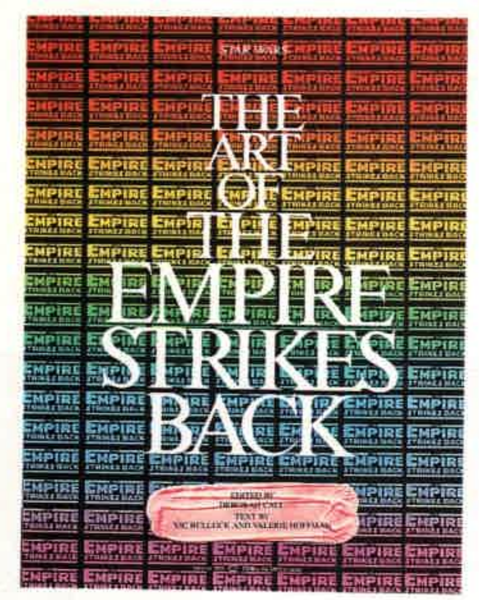
Le méchant du film : Robot pour être vrai !



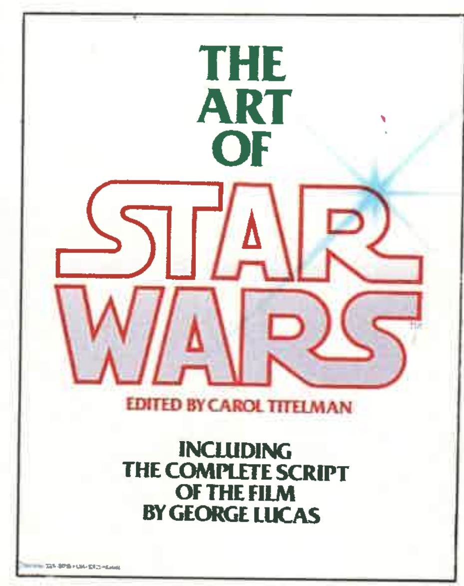


THE ART OF STAR WARS

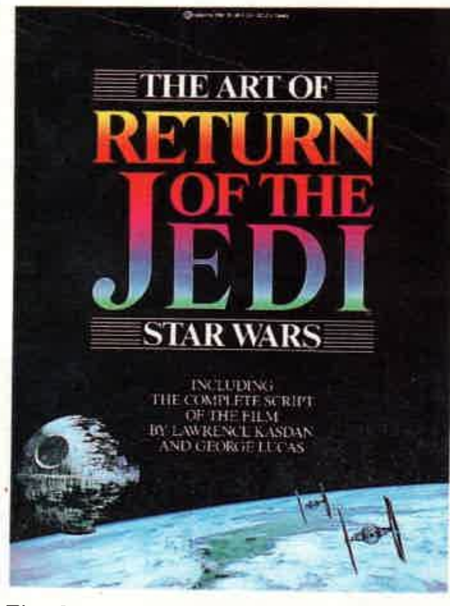




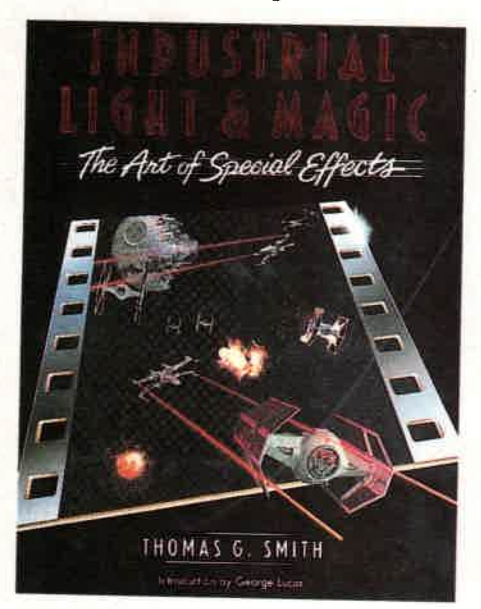
La Saga complète de La Guerre des Étoiles dans ces trois volumes magnifiques. The Art of the Empire Strikes back., tout couleur, 176 p.. Broché. En anglais : 240 F.



Chaque album de la série contient le script intégral du film, planches du story-board. The Art of Star Wars, format 21,5 × 30, langue anglaise : 240 F.

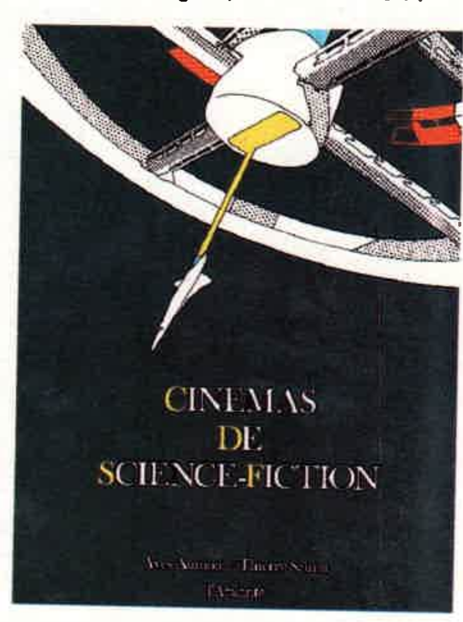


The Art of return of the Jedi, comprend les explications des effets spéciaux de Richard Edlund, costumes, etc., 176 p., broché, en anglais, couleur : 240 F.



Industrial Light and Magic. ILM livre ses secrets définitifs, 250 p., couleur, relié, 26,5 × 30,5. En anglais : 560 F.

OFFRE LIMITÉE : LA SÉRIE DES TROIS STAR WARS A 650 F AU LIEU DE 720 F



Cinémas de science-fiction. Le seul livre français de référence sur les films de S.F. Photos N.B., 21,5 × 30, relié, 250 F.

BON DE COMMANDE à retourner à I.MEDIA, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 PARIS.

Veuillez m'expédier :

- ☐ The Art of Star Wars .... 240 F
- ☐ The Art of the Empire ... 240 F
- ☐ The Art of The Jedi ..... 240 F
- ☐ Série de 3 Star Wars .... 650 F
- ☐ Industrial Light magic ... 560 F
- ☐ Cinémas de S.F......... 250 F

NOM .... Prénom ....

RUE ....

CODE POSTAL .... VILLE ....

TOTAL ☐ + Port et emballage 25 F par livre ☐ Total ☐

Que je règle par chèque à l'ordre d'I.MEDIA. Etranger : mandat postal uniquement.

LE SIXIÈME SENS

Un tueur dort en chacun de nous et certains ont le sommeil léger.

Entretien avec MICHAEL MANN

Depuis le bide de La Forteresse Noire, **Michael Mann avait disparu des grands écrans pour se lancer dans la production télé.** Miami Vice **et maintenant** Crime Story. **Rien de gratifiant. Son apport au très beau, très étrange** Le Mal par le Mal/Band of the Hand **dépasse sans nul doute le simple emploi de producteur exécutif. Une personnalité. Prix de la Critique au dernier festival de Cognac,** Le Sixième Sens **navigue entre fantastique et polar. Tout y est décalé, déphasé, spatial, hors du temps, excessivement blême...**



Il y a dans vos films une interaction réalité/cauchemars. Pouvez-vous nous apporter des précisions sur ce va-et-vient incessant ?

Tout à fait. Certains de mes personnages vivent un cauchemar bien réel. C'est le cas de Peter Strauss dans **Comme un Homme Libre** et du cambrioleur du **Solitaire.** L'un comme l'autre essaient de s'en sortir en rêvant à des choses impossibles. Mes autres personnages sont plongés dans un cauchemar relevant du fantastique. Pour eux, la solution consiste à revenir sur terre. Comme Scott Glenn dans **La Forteresse Noire.** Will Graham, le flic du **Sixième Sens,** se trouve toujours à deux doigts de la folie, du cauchemar.

Traiter des événements de manière réaliste m'ennuie. J'essaie plutôt de les conceptualiser. Y compris les tourments de l'esprit humain. Je pense extérioriser les phantasmes de manière expressionniste, ce qui amène toujours au fantastique.

…ous auriez pu, à partir du livre …Red Dragon », réaliser un sim- …polar...

…, mais je me serais emmerdé ! …e suis attiré par tout ce qui constitue l'essence même du mal, par les processus de déshumanisation qui font d'un simple mortel sans histoire un tueur capable des pires atrocités. Et lorsque ces gens cessent d'être humains, ils deviennent des morceaux... de matière. Je cherche à connaître la nature de cet état, de l'état de psychopathe dangereux, et aussi les influences du contexte social sur le comportement de l'individu, le fascisme, les génocides. C'est ce que je montrais dans **La Forteresse Noire** dont l'action se situait pendant la seconde guerre mondiale...

C'est pour cette même raison que vous dévoilez au public la personnalité du tueur. Nous sommes placés des deux côtés de la barrière, celui du flic et celui du maniaque. Ils sont quasiment ex-aequo...

Oui. Et, de plus, cela renforce l'intensité dramatique. D'ailleurs le roman de Thomas Harris tire toute sa force de ce point de vue. Will Graham doit, pour coincer le psychopathe, devenir mentalement celui qu'il traque. Il se met à son niveau, prévient ses réactions, pense comme lui.

Toutefois, je n'ai pas cherché à jouer sur l'ambiguïté des actes de Graham. Il ne peut pas être le tueur ; ce qui est expliqué dans la séquence du supermarché où il parle à son fils. Il doit se mettre au niveau de l'horreur, du meurtrier, mais seulement par l'esprit. Ça le perturbe énormément.

Disons que s'il ne peut être le tueur, il peut néanmoins devenir psychopathe à force de côtoyer le mal...

Non, je ne pense pas. Même descendre Francis Dollarhyde, le tueur, lui est douloureux. Tuer lui fait horreur en règle générale. Graham est un adulte. Il a parfaitement compris que des monstres comme Dollarhyde n'ont pas atterri de la planète Mars : ils ont été « fabriqués » par nous, par la société. Battre un bébé ou un tout jeune enfant suffit à créer un monstre, un tueur psychopathe. Les études qui ont été effectuées sur les assassins sociopathes prouvent qu'une grande partie d'entre eux ont été violentés par leurs parents durant leur enfance. Quand vous analysez ceci, vous éprouvez d'une part de la sympathie ou de la pitié (comme c'est le cas de Graham envers Dollarhyde) et, en même temps, vous réagissez en éliminant le monstre de façon radicale. C'est pourquoi Graham ajoute que lorsqu'il sera nez-à-nez avec le tueur, il l'expédiera ad patrès sans réfléchir. La plupart des gens voient cette situation beaucoup plus simplement : il y a un tueur à abattre, quelqu'un de réellement affreux, le héros doit le haïr et finalement l'exécuter. L'un représente le mal, l'autre les forces du bien. Mais Graham est un adulte intelligent en prise avec un monde réel. Il plaint l'être qu'est devenu Dollarhyde et il est prêt, aussi, à se jeter par la fenêtre pour le dégommer une fois pour toutes.

*Le premier titre du film était **Red Dragon.** Pourquoi l'avoir changé en **Manhunter** qui est, somme toute, banal ?*

Red Dragon est d'abord le titre du livre de Thomas Harris. Mais on l'a surtout changé pour que le spectateur potentiel ne le prenne pas pour un film de kung fu.

Parlez-nous des différences entre le film et le livre...



J'ai été fasciné par le roman de Thomas Harris, qui est sans contexte le récit policier le plus original et le plus captivant que j'ai jamais lu. J'adore le bouquin. La plupart des journalistes voient dans **Red Dragon** des références à l'Orient. Faux. **Red Dragon** renvoie à une peinture, une gouache de William Blake datant de 1813. Et il ne s'agit pas d'un dragon oriental comme celui des tatouages mais d'un dragon irlandais !

*Avez-vous coupé des scènes du **Sixième Sens** ? On a pu voir des photographies représentant Dollarhyde le torse recouvert d'un tatouage. Rien de tel dans le film.*

Rien n'a été coupé. Ces photos que vous avez viennent des États-Unis et n'auraient jamais dû vous être envoyées. C'est une erreur du distributeur américain. Ce ne sont que des scènes qui nous ont semblé peu fructueuses. Une autre montre Stephen Lang complètement calciné sur le fauteuil roulant. Quelques idiots de Los Angeles vous ont expédié des planches de diapositives sans même les regarder !

La bande-sonore est d'une grande richesse, à tel point que certains morceaux semblent avoir été enregistrés avant le tournage.

Moitié-moitié. La musique des Reds a été composée après le tournage.

Où avez-vous déniché l'acteur qui joue le Dr Lektor. Il est réellement impressionnant.

Il est phénoménal. Brian Cox est un comédien écossais. Il jouait à New-York dans une pièce irlandaise intitulée « Un Rat dans le Crâne » quand je l'ai découvert.

*Comment avez-vous réussi à convaincre une chaîne TV de monter **Deux Flics à Miami** alors que la **Forteresse Noire** s'avérait être un échec commercial retentissant ?*

Un metteur en scène américain peut réaliser un succès puis un film qui marche moins bien, puis un autre qui fonctionne encore moins. Il n'existe pas de règles et

LA CRITIQUE

Une descente aux enfers. Un tueur dort en chacun de nous et certains ont le sommeil léger. Alors ce pauvre mal aimé de Dollarhyde extermine, une nuit de pleine lune, une famille entière selon un rituel sanglant parfaitement atroce. Un flic d'élite, Will Graham, utilise une méthode d'investigation qui lui est propre. Dépister le psychopathe en se substituant à lui, en réfléchissant comme lui. Et cela ne laisse pas notre flic indemne. Quelque chose s'est brisé en lui et le Dr Lektor, le plus retors des psychopathes qu'il a mis sous les verrous, le sait. Même emprisonné, celui-ci agit en intelligence avec Dollarhyde, son admirateur dévolu.

Ne cherchez pas le thriller classique, il n'a pas cours dans **Le Sixième Sens** (pour une fois le titre français a été judicieusement choisi). Dans un environnement glacé (décors vides, high tech), un flic talonne le malfrat. L'enquête vire au trip, à une espèce d'introspection qui se permet de dire clairement que les fous homicides ne sont pas à cent pour cent des ordures à exterminer. Dollarhyde souffre, nourrit un amour fou envers une jeune aveugle. **Le Sixième Sens** lui doit ses meilleurs moments, instants musicalisés magistralement. Le massacre final aussi paraît chorégraphié avec une minutie rare dans l'étalage de la violence. Les éclats de chair précédent un épilogue plein d'amertume, sentiment qui succède à la compassion, à la peur, à la haine. Reprocher au **Sixième Sens** son parti pris esthétique ne tient pas. Beau, le film de Michael Mann vaut mieux qu'un livre d'images sophistiquées. Toute sa force tourne autour des émotions partagées entre le flic et sa proie. D'où cette sensation de vertige, ce vide sidéral qui imbibe deux heures de cinéma planant.

Michel VOLETTI



ce n'est pas parce que **La Forteresse Noire** a perdu de l'argent qu'on allait me fermer les portes au nez. Ça ne se déroule pas de cette manière. La semaine où **La Forteresse Noire** sortait, j'étais déjà en train d'écrire le script du **Sixième Sens.** Les producteurs sont venus me chercher.

***La Forteresse Noire** a souffert de la disparition d'un responsable des effets-spéciaux durant le tournage.*

Oui, celui qui s'occupait des effets-optiques. Alors, j'ai tout fait moi-même, les 260 plans qui comportaient des effets de ce type. **La Forteresse Noire** a été particulièrement mal accueilli aux États-Unis. Les gens n'ont pas compris ce que je voulais dire...

Propos recueillis par Alain CHARLOT et Marc TOULLEC

***Manhunter.** U.S.A. 1986. Réal. : Michael Mann. Scén. : Michael Mann d'après le roman de Thomas Harris. Dir. Phot. : Dante Spinotti. Mus. : Reds. SPFX : John Caglione et Doug Drexler. Prod. : Richard Roth - Dino de Laurentiis. Int. : William Petersen, Kim Greist, Joan Allen, Brian Cox, Dennis Farina, Stephen Lang, Tom Noonan... Dur. : 1 h 58. Dist. : A.M.L.F. Sortie Paris le 22 avril 1987.*

CARNAGE +

Ce subtil jeu de mots (oui enfin, on a fait ce qu'on a pu...) pour vous signaler les prochains films qui seront diffusés sur *Canal Plus*, et dignes d'être cités dans *Mad*. En gros, tous les trucs pas trop nets !

Pour faciliter la compréhension de cette phrase, sachez qu'elle peut être lue sans décodeur.

Il reste encore deux diffusions du sublime film de Roy Rowland, **Les Cinq Mille Doigts du Docteur T.**

Les incultes et les retardataires, dépêchez-vous !! Admirez le délire génial de cette production tournée en 1953, et vous comprendrez vite que ces 5 000 doigts peuvent se permettre, 34 ans plus tard, suffisamment de pieds de nez au talent de certaines stars de la publicité beaucoup trop sublimé.

Un chef-d'œuvre comme ce film est un énorme « Plus » à Canal, qui d'ailleurs n'en manque pas.

A noter sur cette même chaîne quelques maillons intéressants à accrocher.

Rambo (Ted Kotcheff) le 5 mai.
Phase 4 (Saul Bass) le 9 mai.
Phenomena (Dario Argento) le 8 mai en verson intégrale !
Abattoir 5 (George Roy Hill) le 14 mai.
Frayeurs (Lucio Fulci) le 16 mai en version intégrale ! Sans le décodeur, c'est encore plus dégoûtant !
Dracula (John Badham) le 27 mai.
Murder Rock (Lucio Fulci) le 30 mai.
L'Aventure du Poséidon (Ronald Neame) le 3 juin.
Brazil (Terry Gilliam) le 7 mai avec une diffusion V.O.
Cocaïne (Paul Morrissey) le 13 juin.
James Bond contre Dr No (Terence Young) le 16 juin.
L'Inévitable Catastrophe (Irwin Allen) le 20 juin avec de la V.O.
L'obsédé (William Wyler) le 27 juin.
Jaws 3 (Joe Alves) le 30 juin. Sans le décodeur, on peut percevoir du relief !

Jimmy FRACHON

DOLLS

LES POUPÉES

Après Re-Animator *et juste avant* From Beyond, *la seconde œuvre de Stuart Gordon : un conte de fées cinglant et une fable morale... sanglante !*



Un couple et une petite fille trouvent refuge dans une étrange demeure habitée par un vieux couple affable et mystérieux. Les y rejoignent deux filles délurées et un garçon particulièrement lourdaud. Partout dans la maison, des poupées, qui semblent déjà surveiller les visiteurs involontaires. La nuit promet d'être longue et au petit matin, chacun connaîtra le sort que sa conduite aura mérité.

On ne pourra pas contester à Stuart Gordon une évidente faculté de composer dans tous les genres. Avec *Dolls,* tourné entre ses deux adaptations de Lovecraft, il remonte aux sources du Fantastique traditionnel. On pense par endroits à quelques classiques des années trente. Ici, des visiteurs égarés dans un lieu inconnu, vieux cliché, y vivent l'expérience unique de cette confrontation symbolique du bien et du mal où ils finissent par se révéler à eux-mêmes. Ce manichéisme atteint là de tels sommets qu'il nous renvoie inévitablement aux contes de fées et au monde de l'enfance. « Hansel et Gretel », particulièrement, pourrait servir de référence. Ce sont avant tout les yeux de l'enfant qui nous révèlent le déroulement de l'action, avec cette imprécision latente du rêve et de la réalité, où l'imagination du sujet se confronte aux rigueurs de la vie matérielle. « Je n'ai pas peur du noir, j'ai peur de ce qui est dans le noir », dira la petite fille. Le jouet devient personnage doué de raison, la vieille bâtisse un itinéraire initiatique, le jeune homme balourd et encore proche de l'enfance, un père de substitution, les terreurs enfantines une réalité palpable, et la réalité elle-même, une forme de rêve (ou bien serait-ce le contraire ?). En effet, à l'aube de cette « nuit la plus longue », l'enfant aura tout oublié. Tout s'est déroulé presque à son insu. Ce manoir étrangeet perdu dans une forêt touffue, qu'on ne peut aborder qu'accidentellement, nous indique que nous pénétrons ici dans un



BANDE-ANNONCE

Les projets de STUART GORDON

Non seulement Stuart Gordon s'impose comme la révélation du moment dans notre petit monde du Fantastique, mais il faut bien considérer que nous ne pouvons juger encore que la partie visible de l'iceberg. Parce que la face cachée de ce boulimique réalisateur de 39 ans a de quoi nous stupéfier bien davantage.
Pour commencer, Stuart compte prendre un peu de recul vis à vis des studios Empire en tournant **Gri-Gri,** une histoire de vaudou à la fois érotique et terrifiante. C'est encore co-écrit par Dennis Paoli (**Re-Animator** et **From Beyond**), ce qui augure quelque chose de sérieux.
Le même Dennis Paoli lui concocte **Berserker** pour Empire. Cette fois, nous entrons dans le monde de la lutte avec deux « méchants » professionnels dont le métier consiste à perdre sous les coups de héros du ring (voir nos combats de catch). Ils auront le tort d'expérimenter une drogue bizarre destinée à les doper mais qui, en fait, les transformera en de superbes athlètes incapables de contrôler leur force et leur violence, taillant littéralement en pièces leurs adversaires. Et ils ne peuvent plus abandonner leur drogue sous peine de voir alors leurs corps se décomposer !
Un autre titre attendu, puisqu'il renoue avec la série « Lovecraft » sera **The Lurking Fear.** Nous y retrouverons Barbara Crampton et Jeffrey Combs. Stuart Gordon prétendant finement que Combs représente son Vincent Price à lui, faisant bien sûr référence à Roger Corman et à ses neuf adaptations d'Edgar Poë (dont une fausse, d'ailleurs, justement inspirée de Lovecraft). Encore une histoire tragique de démon (The Lurking Fear... ça tombe bien) qui sort de terre pour enlever et déchiqueter les habitants d'un petit village de montagne. Gothisme et monstre lovecraftien au menu. A signaler que le scénario met en scène le célèbre écrivain en personne.
Avec **Robojox,** dont nous avons déjà dévoilé quelques photos de tournage dans notre précédent numéro, nous entrons dans un monde futur où les guerres ont disparu au profit de simples combats entre des robots gigantesques dotés de pouvoirs illimités. Le film s'adressant en priorité aux moins de 16 ans.
La transition s'effectuera aisément avec **The Teenie Weenies,** une production des studios Disney, carrément, que lui écrira Ed Naha (l'auteur de **Dolls**.) Comme son titre l'indique, il s'agit de nanisme (l'oncle Mad vient de comprendre qu'il s'agit d'onanisme ! Expliquez-lui, moi, je ne peux plus...). Bref, ça raconte l'aventure d'enfants réduits à une taille de quelques millimètres et qui vont devoir traverser le jardin pour rejoindre leur maison. Une tâche impossible dans cet environnement familier soudain devenu une véritable jungle.
On prête encore à Stuart Gordon un **Bloody Bess** narrant les exploits de femmes pirates et qui serait une réadaptation d'une pièce dont il s'occupa lors de sa carrière théâtrale. Personne n'ignore que Gordon a démarré au théâtre (si, vous, là-bas ? Bon, alors sortez !). On parle aussi d'un projet de série TV avec Brian Yuzna autour d'histoires de Lovecraft. Et puis encore, mais là c'est vraiment un bruit qui court, on reparle d'un **Bride of Re-Animator** qui reprendrait l'histoire au point où nous l'avons laissée : Meg va revivre sous l'effet du sérum, que va-t-il lui arriver ?
Voilà, mon petit Stuart, nous ne vous retenons pas, car vous avez de quoi vous occuper. A bientôt car nous nous reverrons sûrement dans ces pages !

J.P.P.

autre monde, où la réalité que nous connaissons ne s'appliquera pas. En fait, un monde analogue à notre inconscient, aussi touffu et aussi inaccessible.
La simplicité narrative de *Dolls* fait qu'on entre de plain-pied dans son histoire, sentant immédiatement que le caractère des divers personnages les conduira directement vers leur destin.
Fable morale, donc, mais avec ce regard pertinent et aiguisé que Stuart Gordon sait porter sur les choses, avec aussi cette distanciation caustique et méchante qu'il peut si bien véhiculer et qui tourne ici au parfait humour noir. A ce niveau, les personnages des deux vieux sont parfaitement cernés, qui nous inquiètent autant par leur amabilité ostentatoire que par la puissance dont on les sent capables. Quant aux vraies vedettes du film, les poupées, elles se parent d'une présence indicible, à la fois surannée et terrifiante, du fait de la disproportion entre la gentillesse de l'objet et la terreur qu'il peut véhiculer. Le réalisateur ne dit-il pas qu'il a autrefois été impressionné par un musée de poupées à l'époque de ses études ?
Une œuvre incisive et percutante, qui nous montre les infinies possibilités de Stuart Gordon, déjà un véritable auteur du Cinéma Fantastique.

Jean-Pierre PUTTERS



A Nightmare ON ELM STREET 3
DREAM WARRIORS



CAUCHEMARS

Un, Deux, J'entends Freddy l'affreux.
Trois, Quatre, Je ferme la porte en hâte.
Cinq, Six, Je prends mon crucifix.
Sept, Huit, Que le sommeil me quitte.
Neuf, Dix, Pour ne pas que je périsse.

Le mystère Freddy

Qui est Freddy Krueger ? Que veut-il ? Croquemitaine hideusement défiguré, assassin, monstre protéiforme doté d'un solide sens de l'humour et d'un gant métallique terminé par cinq lames de rasoir grinçantes, sa véritable particularité est qu'*il n'existe pas.* Freddy Krueger est mort. On lui a récemment consacré un roman, « The Nightmares on Elm Street », inspiré des scénarios des trois films de la série, et on a même édité un guide, «The Nightmare on Elm Street Companion », où la célèbre trilogie est décryptée avec une précision maniaque. Pour couronner le tout, son visage sournois orne les murs de nombreuses chambres d'adolescents. Des groupes rock chantent sa gloire. Sur la chaîne musicale MTV, le vidéo-clip de la chanson « Dream Warrior » fait un malheur. Bref, cette créature issue de nos rêves, ce « rejeton de nos terreurs », est une véritable mine d'or.

Comparés à lui, le Jason de **Vendredi 13** et le Michael Myers d'**Halloween** ne sont que des automates tout juste capables de marcher droit devant eux et de respirer lourdement à la faveur d'un plan en caméra subjective. Freddy, création de Wes Craven (voir *Mad Movies* n° 37), est d'une tout autre trempe. « Il s'est forgé sa propre personnalité », souligne Bob Shaye, président de New Line et producteur des trois films. Craven approuve : « Je pense que Freddy fait désormais partie de l'imaginaire horrifique de la culture américaine ». Déclaration ambitieuse, certes, mais les faits tendent à prouver qu'elle n'est pas si exagérée que cela. Réalisé par Jack Sholder (voir entretien dans *Mad Movies* n° 39), **La Revanche de Freddy** avait pulvérisé les recettes des **Griffes de la Nuit.** Quant à **Nightmare on Elm Street Part 3 : Dream Warriors** – écrit et produit par Craven –, il semble bien parti pour remporter « le plus grand succès jamais connu par un film New Line », comme le prédit Bob Shaye. Il a rapporté neuf millions de dollars le week-end de sa sortie, et sa bonne tenue au box-office ne cesse de s'affirmer. Comme on se plait à le dire chez New Line, la trilogie **Nightmare** est devenue « le fer de lance du cinéma d'horreur », et on peut dire que, au même titre que Dracula ou Frankenstein, Freddy s'impose comme une incontestable valeur marchande et artistique. Selon Shaye, « les films **Nightmare** font des envieux dans le show-business, mais l'idée du scénario est jalousement protégée par les droits d'auteur ». Alors prenez garde, l'homme de vos rêves est de retour, et il veut se venger...

Question : Qu'est-ce qui rend donc Freddy aussi populaire ? Certainement pas ses bonnes manières : il ne frappe jamais avant d'entrer car il préfère carrément traverser les murs, s'attaque aux jolies demoiselles et transforme chacune de ses visites en de sanglants carnages. Regardez ce qui arrive quand il interrompt une fête près d'une piscine : l'eau se met à bouillir et les corps valsent un peu partout – « Vous savez, Freddy adore massacrer les adolescents, alors dès qu'il passe à proximité d'une quelconque boum, il s'ébroue comme un cochon dans la vase », nous précise Sholder. Ce n'est pas non plus sa façon de s'habiller, et on peut parier que son chapeau froissé et son pull graisseux, rouge et vert, ne sont pas prêts de faire fureur dans les soirées mondaines. Ne parlons pas de son gant –Michael Jackson peut dormir tranquille. Alors quoi ? « Je sèche complètement », admet Shaye. « Si nous posions la question à cinq psychiatres, chacun d'eux aurait sa propre théorie. Freddy est un croquemitaine avec un cœur. Méchant, je vous l'accorde, mais un cœur tout de même ». Moui... A la rigueur... Demandons à Chuck Russell, le réalisateur de **Nightmare 3**, ce qu'il en pense. « Freddy est davantage qu'une silhouette maniant le couteau ou qu'un gars dissimulé derrière un masque de hockey », assure-t-il. « C'est un personnage com-



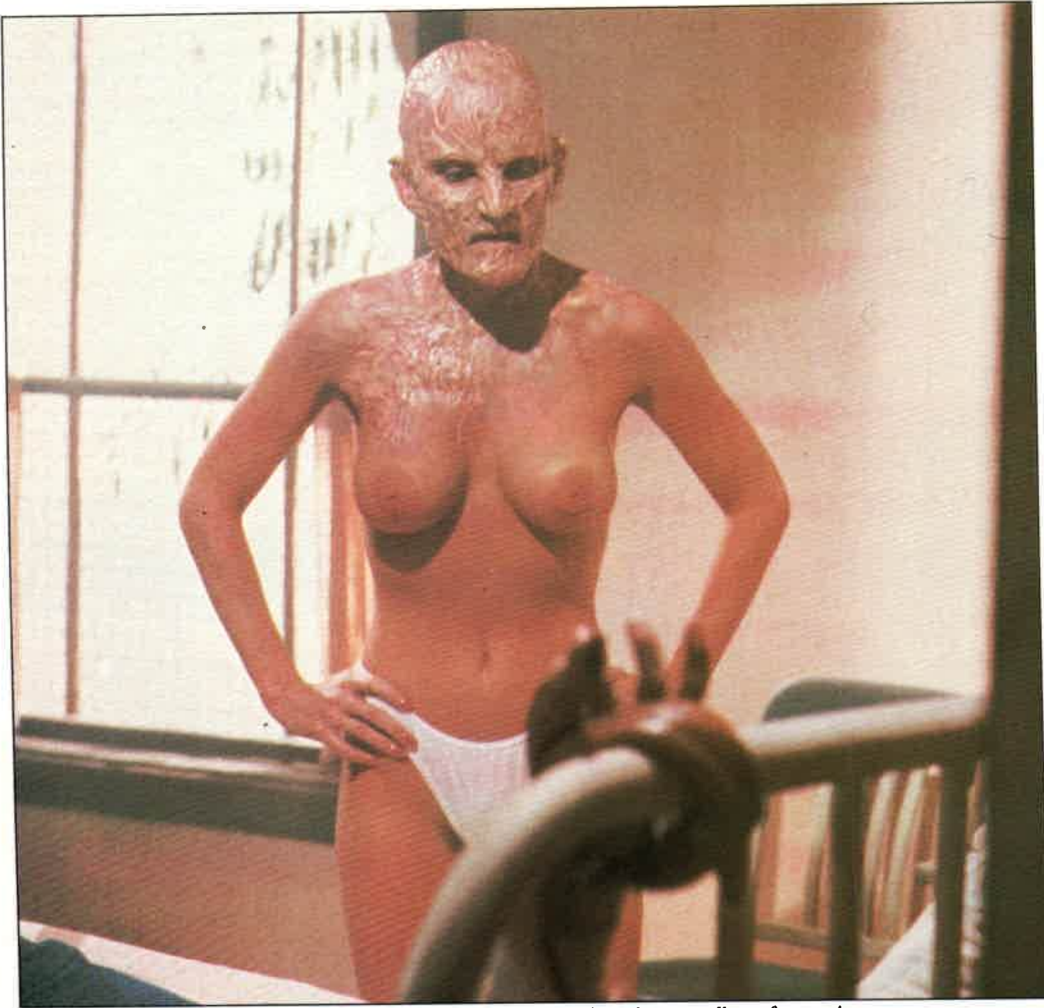
plexe ; il est foncièrement mauvais, aucun doute là-dessus, mais il accomplit ses forfaits avec une telle délectation qu'il en devient fascinant. Il a un sens de l'humoir noir particulièrement aiguisé ». Voilà qui est incontestable. Tournons-nous à présent vers l'intéressé lui-même, à savoir Bob Englund, l'interprète de Freddy. « Il met une forme de sensibilité vicieuse dans ce qu'il fait. Il est là pour souiller la classe-moyenne américaine, et une certaine jeunesse est totalement folle de lui. Les fans de heavy metal vénèrent sa main gantée. En Yougoslavie, des gosses on inventé des histoires drôles dont il est le héros, et il passe auprès des Indiens pour la réincarnation de l'esprit Malin des traditions. Et il paraît qu'on se déguise en Freddy lors de certaines projections tardives des **Griffes de la Nuit.** C'est incroyable ». En effet. « Je considère », dit Craven, « que chaque *méchant* est digne d'intérêt. Freddy joue le rôle de la chute dans une bonne blague, sauf qu'ici, la plaisanterie débouche sur la mort. Nous aimons les farces et les canulars parce qu'ils surgissent d'on ne sait où, et l'apparition d'un *méchant* doit surprendre pour être valable ; elle doit même nous soulager, nous délivrer de la tension qui la précède ».

Les aventuriers du rêve perdu

Dans **Nightmare on Elm Street 3 : Dream Warriors,** Freddy reprend donc du service, tout comme d'ailleurs Nancy Thompson (Heather Langenkamp), maintenant brillante scientifique vouée à des recherches sur les troubles du sommeil. Vu ce qu'elle a enduré pendant **Les Griffes de la Nuit,** elle doit en connaître un sacré rayon. Affectée à l'hôpital psychiatrique de Westin Hill, elle s'occupe de sept adolescents suicidaires. De tempéraments différents (on passe de l'ancien toxicomane au passionné de donjons et dragons), ils souffrent néanmoins de la même obsession : des cauchemars. Ou plutôt *un* cauchemar dont le héros est un maniaque balafré aux doigts prolongés par des lames de rasoir. L'équipe soignante pense que la clé de ces visions se trouve quelque part chez ce bon vieux docteur Freud, mais Nancy, elle, sait que la psychanalyse ne peut rien contre Freddy. Elle constitue donc une sorte d'armée psychique – « un peu comme dans **Platoon** », dit Craven en riant, « sauf qu'on ne va pas au Vietnam mais dans les rêves » –, et les adolescents affrontent Freddy sur son propre terrain, l'enfer des songes. Quant à ce qu'ils y trouvent, cela dépasse de dix longueurs tout ce qu'ils auraient pu imaginer...

Écarté de la mise en scène au profit de Chuck Russell, vétéran de la production qui signe là sa première œuvre, Wes Craven a écrit le scénario de **Nightmare 3,**





Un strip-tease hallucinant : Freddy dans la peau d'une femme !
Overdose de terreur : Freddy transforme ses griffes en seringues...



et c'est donc à lui que l'on doit l'idée de lier les suicides des adolescents au passé de Freddy. « Les rêves », dit-il, « ont toujours beaucoup compté pour moi, au point que je les ai notés sur un carnet pendant de nombreuses années ». Russell ajoute : « Les rêves me fascinent depuis ma plus tendre enfance. Ils renferment quelque chose de si... originel. Tout le monde, chaque nuit, vit d'incroyables expériences cérébrales, oubliées dès les premières lueures du jour. Je crois que **Les Griffes de la Nuit** est un des meilleurs films d'horreur contemporains, et il m'effraie encore aujourd'hui. Les deux premiers volets de la série insistent surtout sur les cauchemars des enfants. Ici, en revanche, nous entrons de plain-pied dans le monde de Freddy. Si vous entreprenez une suite, vous devez développer le concept d'origine, et je me sens véritablement responsable de l'héritage que m'a légué Freddy. Vous savez, rien ne m'horripile davantage que d'entendre les gens parler des films **Nightmare** comme de n'importe quel **Vendredi 13** ou autre ressucèe d'**Hallowen.** Ce sont des films négatifs, alors que les aventures de Freddy ont pour commun dénominateur un thème aussi fondamental que les rêves et leurs conséquences ».

Attention, toutes ces belles paroles ne doivent pas nous faire oublier que, dans **Nightmare 3**, le diabolique Freddy se montre plus en forme que jamais. « Amusons-nous un peu », suggère-t-il à une jeune droguée, tandis que ses doigts tranchants se métamorphosent en seringues. Plus tard, lors d'une séquence hallucinante dont il serait dommage de révéler tous les détails, il prend la place d'une femme et... admirez le résultat dans la délirante photo ci-contre. Ne seraitce que pour ces atroces minutes d'humour noir, **Nightmare 3** mérite le coup d'œil.

Mais que les aficionados se rassurent : les effets spéciaux sont aussi de la partie. Aux commandes, Kevin Yagher (à nouveau responsable du maquillage de Freddy), Greg Cannom (**Vamp**) et Mark Shostrom. La palme revient toutefois à Doug Beswick qui, entre autres délices, nous a concocté une splendide séquence à la Ray Harryhanson où le squelette de Freddy s'extirpe du cimetière de voitures où il pourrissait depuis des années. Ce jaillissement de trucages coupe court à toute baisse de tension, et il est pratiquement impossible de s'ennuyer. Par les temps qui courent, ce n'est pas si fréquent.

Incroyable mais vrai !

Un regret cependant : que la plus incroyable des histoires ne figure pas dans le scénario de **Nightmare 3.** Écoutons Mark Shostrom nous raconter cette anecdote qu'aucun scénariste n'aurait osé inventer : « Bryant Tauseck, qui

s'est occupé des effets spéciaux d'une scène de décapitation, devait rester quelques jours en Californie pour régler des affaires personnelles. Après le tournage de cette très sanglante séquence, nous sommes rentrés chez moi. Dans la voiture, Bryant s'amusait à jongler avec la tête coupée, et il se trouve qu'un piéton, sans doute alarmé par ce spectacle, n'a rien trouvé de mieux à faire que de noter mon numéro d'immatriculation et de le communiquer à la police. Quelques heures plus tard, en pleine nuit, j'entends frapper à la porte. Encore tout engourdi de sommeil, je descends ouvrir... et je découvre une véritable horde de flics. Six ou sept voitures de police, tous phares allumés, entouraient la maison comme si j'étais l'enemi public à abattre sans sommations ! Le commissariat avait reçu un coup de fil anonyme évoquant une femme coupée en morceaux, et le correspondant leur avait donné le numéro de mon véhicule. J'étais mort de frousse. Ils ont fouillé mon appartement de fond en comble pour s'assurer que je ne dissimulais pas de tronçons de cadavres dans mes placards. Ils étaient d'autant plus zélés dans leur perquisition que des débris humains salement amochés que j'avais frabriqués pour **Evil Dead** traînaient un peu partout. Les choses se sont finalement réglées à l'amiable, mais je comprends très bien l'attitude de ces policiers : ce n'est pas le genre de charnier qu'ils s'attendent à découvrir dans les pavillons d'un État aussi conservateur que la Californie ».

Regardez les journaux locaux sortis aux alentours du vingt-huit mars, et vous trouverez l'histoire d'un brave prêtre intégriste qui enchaînait des femmes dans sa cave et les nourrissait avec des aliments pour chien avant de les débiter en rondelles qu'il mettait en suite au frais dans son congélateur. Les provinces américaines regorgent de paisibles autochtones dont le passe-temps favori consiste à réduire leurs petites amies en copeaux ; on comprend donc que la police prenne au sérieux la moindre alerte. Et cela contribue peut-être à l'attrait qu'exerce Freddy : il commet des crimes que nous rêvons peut-être d'accomplir nous-mêmes.

Que réserve l'avenir au sieur Krueger ? La conclusion ambiguë de **Nightmare 3** promet un chapitre quatre, et on dit que ce grand sentimental de Freddy est particulièrement sensible à la musique des pièces tombant dans le tiroir-caisse. Quitte à décevoir beaucoup d'admirateurs, nous sommes obligés de démentir la rumeur selon laquelle Freddy affronterait prochainement Jason, le tueur des **Vendredi 13.** Il en avait bien été question, mais Bob Shaye a récemment mis un terme à tous nos fantasmes : « Je crois que cela ridiculiserait les sentiments du public envers Freddy ». Inutile d'attendre ce face à face, donc. Alors ? Faut-il guetter son apparition dans l'inévitable **Rocky V** ? Sera-t-il abattu par Clint Eastwood dans les nouvelles aventures de l'inspecteur Harry ? Tiendra-t-il le rôle du vilain dans un futur James Bond ? Tout est possible... Mais quoi qu'il arrive, Freddy sera fidèle au poste. « Il est indestructible, comme le Mal », prophétise Wes Craven ; « Il représente la face cachée de notre conscience ».

Réveillez-vous, c'est l'heure de mourir.

Maitland MC DONAGH
(Traduction Bernard Achour)



A Nightmare on Elm Street Part 3 : Dream Warriors. *Réal. : Chuck Russell. Prod. : Robert Shaye. Co-prod. : Sara Risher. Prod. Exec. : Wes Craven et Steven Diener. Scén. : Wes Craven et Bruce Wagner. Pho. : Roy Wagner. Mont. : Terry Stokes. Dist. : New Line. Avec Heather Langenkamp (Nancy Thompson), Patricia Arquette (Kristen), Robert Englund (Freddy), Larry Firhburne (Max), Priscilla Pointer (Dr Simms), Craig Wasson (Dr Goldman), Brooke Bundy (Elaine Parker), Rodney Eastman (Joey), Bradley Gregg (Phillip), Ira Heiden (Will), Ken Sagoes (Kincaid), Penelope Sudrow (Jennifer).*

SEAN S. CUNNINGHAM'S

HOUSE II THE SECOND STORY

LA MAISON À REMONTER LE TEMPS

*Des pistoleros en provenance directe de l'au-delà, un monde préhistorique derrière la porte, une vierge sur l'autel d'un Aztèque, un Conan en vadrouille... **House II** cherche l'inédit dans la démence. Difficile après **House** dont le scénariste, Ethan Wiley, passe ici à la mise en scène... sur un scénario de Ethan Wiley !*

Classique. Tout débute de la manière la plus connue, la plus traditionnelle. Un couple arrive dans la fameuse « Old dark house » croulant sous les ectoplasmes, les monstres issus d'une autre dimension. Jesse Mc Laughlin (Arye Gross) et sa girl-friend Kate (Lar Park Lincoln) héritent donc de cette vieille bicoque. Nos deux tourtereaux commencent par explorer les lieux. Jesse ne tarde pas à découvrir que son arrière grand-père, un célèbre hors-la-loi du Far West, est le voleur d'un crâne de cristal qui, outre sa très grande valeur, possèderait des pouvoirs magiques. Le crâne est enterré aux côtés du défunt bandit. Mais voilà que Charlie (Jonathan Stark) réussit à convaincre Jesse de déterrer le cercueil et d'extraire son contenu. A leur grande surprise, nos lascars trouvent l'objet convoité ainsi que le hors-la-loi (Royal Dano) encore vivant malgré ses 170 printemps. Le crâne de cristal l'aura tout simplement préservé de la mort.

Le scénariste nous révèle ensuite que la maison a été construite à l'image d'un temple. Une fois réintroduit entre ses quatre murs, le crâne déclenche toutes sortes de curieux phénomènes. Des portes sur des mondes étranges s'ouvrent et libèrent de singuliers personnages.

Durant une soirée d'Halloween pour le moins agitée, un barbare géant répondant au nom d'Arnold apparaît et dérobe le trésor de cristal. Jesse et Charlie le coursent et déboulent dans une contrée préhistorique peuplée de ptérodactyles et de dinosaures. Evidemment, nos héros doivent entamer quelques bagarres homériques contre les animaux monstrueux. De la folie douce. Atterrit dans cet univers un prêtre aztèque désireux de sacrifier quelques vierges folâtrant dans un véritable paradis terrestre. Jesse et Charlie finissent par se perdre dans les tunnels et les caves sous la maison, mais, grâce à un électricien excentrique, réussissent à s'échapper. Intervient encore Slim Reeser (Dean Cleverdon), un vieux copain de Gramps, l'arrière-grand-père de Jesse. Celui-ci braque le crâne et s'enfuit dans une espèce de Old-West pas sans rapports avec les vallées magiques de « Alice au pays des merveilles ». Pendant ce temps, Gramps se meurt et seul le crâne peut encore le sauver...

House II remonte beaucoup plus loin que le premier chapitre dans l'histoire des States, à la fin du siècle dernier. Ce sont des cow-boys qui surgissent du tombeau. Et devinez qui s'est chargé du faciès ravagé de ces deux fantômes maniant le six-coups ? Chris Walas himself, récent lauréat d'un oscar pour les prodiges de **La Mouche.** Le maquillage du vieux Slim (visage squelettique et cheveux longs) est ce qu'il y a de mieux réussi dans **House II.** Pour Royal Dano, personnifiant Gramps, les prothèses et le latex durent être superflus, l'acteur hantant depuis des lustres tous les grands westerns américains.

Dans **House II** une porte de la maison s'ouvre sur une jungle préhistorique, l'autre sur l'Eden... Pratique pour ménager les séquences d'effets spéciaux les plus folles. Phil Tippet (tout récemment la boîte de Pepsi dansante de **Golden Child**) anime image par image les diverses bestioles de cette quatrième dimension, et les effets-visuels ont été confiés à Dreamquest, firme bossant habituellement avec Spielberg et George Lucas. Les producteurs ont mis tous les as dans leur jeu. A la photo, Mac Alhberg, ex-réalisateur de porno suédois passé chef-opérateur chez Stuart Gordon (**Re-Animator**) et tous les autres. A la musique, le spécialiste Harry Manfredini (**House** et les coups de violons fous des **Vendredi 13**).

Scénariste de **House** passé derrière la caméra, Ethan Wiley tient à signaler la parfaite indépendance de son film. **House 2** pourrait être **House 1.** D'ailleurs la maison n'est pas la même, les personnages ont changé... La séquelle en toute liberté. Mais l'esprit reste. Ce non-sens qui veut que tout soit possible entre les quatre murs de la bâtisse, que chaque porte puisse déboucher sur une époque autre. Que le Far-West soit à la portée du locataire, que Conan le Barbare dévale le cours du temps pour dérober un crâne de cristal capable d'immortaliser son heureux propriétaire...

Marc TOULLEC



AMAZING STORIES

HISTOIRES FANTASTIQUES

L'équipage d'un bombardier B-17 sauvé par un dessin gribouillé à la va-vite (*The Mission* de Steven Spielberg), deux momies poursuivies par des ploucs hystériques (*Mummy Daddy* de William Dear), un professeur de littérature victime de la magie noire et revenant tourmenter ses assassins la tête sous le bras (*Go to the Head of the Class* de Robert Zemeckis)... Trois films pour le prix d'un, trois monuments de frayeur et d'humour allant crescendo dans le frisson...

Produite par Steven Spielberg, la série **Amazing Stories-/Histoires Fantastiques** a été diffusée à la télévision américaine. Mais le petit format passe aisément le cap des écrans de cinéma pour l'exploitation en Europe. D'une grande richesse visuelle, bénéficiant de budgets importants et de l'expérience de techniciens confirmés, les trois épisodes rassemblés pour les besoins d'un long métrage ne paraissent à aucun moment avoir été conçus pour un média que la pauvreté d'inspiration caractérise très souvent. Un budget de 33 millions de dollars pour 44 épisodes répartis sur plusieurs saisons, et qu'importe le taux d'écoute ! La télé américaine n'aura jamais connu pareil projet, pareille ambition. Spielberg contrôle tout, absolument tout, du choix des scénarios à celui des acteurs. Rien que du haut de gamme. Clint Eastwood réalise **Vanessa in the Garden** sur un script de Spielberg lui-même (une histoire d'amour au-delà de la mort), Martin Scorsese **Mirror, Mirror** (un romancier se voit persécuté par un psychopathe qui se reflète, par l'intérieur, dans les miroirs), Joe Dante **Boo** ! (des fantômes dans un grenier)... Des touristes en provenance de 1985 photographient les combattants d'Alamo en pleine action (**Alamo Jobe** de Mickey Moore). Et il y a encore les épisodes de Paul Bartel (**Secret Cinema**), Peter Hyams (**The Amazing Falsworth**), Burt Reynolds (**Guilt Trip**), Irwin Kershner (**Hell Toupee**), Bob Clarke (**Remote Controle Man**), un dernier Spielberg (**Ghost Train**)... De quoi assurer plusieurs anthologies destinées au cinéma. Peut-être une revanche, une seconde chance pour ces **Amazing Stories** très fraîchement reçues outre-Atlantique...

THE MISSION : Départ en douceur

Le premier et le plus long des trois épisodes de **Histoires Fantastiques** dure quasiment une heure. Spielberg derrière le manche pour cette mission d'une Forteresse Volante au-dessus de la Manche en pleine Seconde Guerre Mondiale. Excepté la séquence d'exposition, tout **The Mission** se déroule à l'intérieur du B-17. Spielberg et Rick Carter, son chef décorateur, avouent s'être largement inspirés du **Bateau** de Wolfgang Petersen pour donner une esthétique à leur film. Le prototype d'avion construit pour les besoins du tournage s'élevait sur un des plus grands plateaux des studios Universal à trois mètres du sol. Il était maintenu par un treuil immense. Ainsi, l'appareil pouvait tanguer de façon à simuler de manière réaliste le vol. Pour certaines séquences aériennes, Spielberg utilisa une caméra spéciale accrochée à une grue et commandée à distance. Cet équipement permit au metteur en scène de filmer en continuité durant quatre minutes la scène d'ouverture sur la piste brumeuse de l'aéroport de Londres. A l'intérieur du B-17, la caméra se ballade avec une virtuosité époustouflante. Larges travellings, angles de prises de vues variés sans être tarabiscotés... Le mouvement ne décroît jamais. Comme la tension. Jamais elle ne baisse, ne se relâche. Captivant. L'attaque de l'avion allemand est un morceau d'anthologie. Techniquement bien sûr (travail sur maquettes porté à la perfection) mais surtout au niveau émotionnel.


Un effet saisissant : Le corps se lève mais la tête reste.



Le fantastique dans **The Mission** n'intervient réellement que durant les dernières minutes, mais sa mise en place progressive est irréprochable. Le capitaine refuse, par superstition, que la mascotte de l'équipage effectue son vingt-quatrième raid. A l'opposé, ses hommes pensent que la présence de Jonathan est bénéfique ; il suffit de lui passer la main dans les cheveux et tout ira bien. De plus, les dessins gribouillés par Jonathan rallient tous les suffrages. Ces mêmes dessins finissent par lui sauver la vie alors qu'il se trouve coincé à son poste de mitrailleur dans une petite tourelle sphérique dépassant sous la carlingue. Or, le B-17 doit atterrir sur le ventre.. Si **The Mission** ne





THE MISSION : ***Spielberg sur le tournage.***



portait pas au générique la signature de Spielberg, celle-ci serait décelable dès les premiers instants. Par la souplesse de la mise en scène, la magie des éclairages, la fluidité de l'objectif. Et la présence d'une musique signée John Williams, partition qui insiste sur le côté miraculeux des événements. D'ailleurs, un prêtre récite quelques versets de la Bible, priant pour le salut de l'équipage.

MUMMY DADDY : Momies en vadrouille

La rencontre de deux momies, une vraie, une fausse. Tout débute dans des marécages où se déroule le tournage d'un film d'horreur. Des villageois traquent le spectre en bandelettes. Pause. L'acteur sous les rubans est anxieux, et dès qu'on lui apprend que sa femme est sur le point d'accoucher, il saute dans une voiture. En costume de travail. La panne automobile est le premier des pépins qui surviennent. Harold terrorise bien malgré lui un pompiste puis provoque la colère d'un ancien du Vietnam qui le prend en chasse en souvenir du bon vieux temps. Tout ceci ne serait évidemment pas drôle sans l'intervention d'une momie véritable, fantôme d'un diabolique pharaon. **Mummy Daddy** est une parodie folle de ces vieux films d'épouvante qui ne font peur qu'à ceux qui ne les ont pas vus. Sur un rythme frénétique, William Dear (**Time Rider**) accumule avec fougue les lieux communs, les clins d'œil. Un véritable tourbillon. La momie prend le volant, monte à cheval, échappe de peu à un lynchage, conduit un side-car. Et pratique un kung fu prudent contre le spectre importé d'Égypte depuis des millénaires. Le metteur en scène s'applique à retrouver l'environnement magique qui faisait tout le charme des pièces de musées que sont les productions Universal des années

trente. Les marais sont perpétuellement noyés dans le brouillard, ainsi qu'un cimetière gothique mal entretenu. Evidemment, deux fossoyeurs s'amènent, pelles et pioches sur l'épaule. La populace est à l'avenant, hystérique et poussée par cette grande gueule de Brion James, répliquant dans **Blade Runner,** esclavagiste dans **Enemy** et chasseur de rats dans **Mort sur le Gril.**
Vingt-trois minutes de bonheur intense, tout en rythme. Un régal porté à son paroxysme lors de la rencontre avec l'aveugle, personnage tout droit sorti du **Frankenstein** de James Whale. Encore à l'actif de **Mummy Daddy,** la superbe création de Greg Cannom. Ses momies, l'imposteur comme l'authentique, sont pourries à souhait, véreuses. Et les momies, quelle galère ! « Il nous a fallu changer nos habitudes. Nous ne pouvions que boire, et avec des pailles. Notre seule nourriture est devenue le milk-shake. J'ai pourtant perdu cinq kilos, tant ce costume me tenait chaud. La température dépassait parfois les 40° celsius », soupire Tom Harrison compressé entre les bandelettes. Plus drôle, lors du tournage d'une scène, en extérieurs et de nuit, dans le park Griffith de Los Angeles, les deux momies, profitant d'une pause, s'aventurèrent dans une allée dans laquelle les couples en voiture ont l'habitude de s'envoyer en l'air. Panique à la vue des deux monstres ! « Personne ne savait que nous filmions dans les environs. En deux minutes, l'allée fut déserte. Tout le monde avait démarré en trombe nous laissant dans un nuage de poussière », plaisante Harrison plus que jamais dans la peau parcheminée de son personnage. Autre problème avec un élément fondamental au look de **Mummy Daddy.** « Nous avons utilisé tant de brouillard artificiel – mélange de neige carbonique et d'huile bouillante – sur le plateau, que nos yeux étaient irrités en permanence. Les techniciens se relayaient régulièrement pour aller respirer un peu d'air frais au dehors », avoue Rick Carter, le chef décorateur du film. Voilà pour les anecdotes.

GO TO THE HEAD OF THE CLASS : Re-Animator bis

Le meilleur des trois sketches. De quoi donner une foule de complexes à Stuart Gordon et son **Ré-Animator.** Le théâtre des événements part d'une salle de classe où le professeur Beanes fait régner la terreur en déclamant Shakespeare. Tous les prétextes lui sont bons pour brimer son auditoire. Un élève mâche un chewing-gum et Beanes décolle du bout d'une baguette une autre friandise fixée au pupitre pour la lui faire ingurgiter. Peter et Cynthia n'acceptent plus ces humiliations et décident d'employer la méthode forte contre Beanes. La magie noire paraît particulièrement indiquée. Nos deux adolescents mettent à exécution une formule alchimique : mélanger dans un récipient une poignée de terre d'une tombe et une phalange d'un parent mort de la victime. Tout se déroule à merveille. Beanes passe l'arme à gauche, mais Peter et Cynthia sont pris de remords. Ils tentent de ramener le professeur à la vie. Durant l'opération, la photo du défunt dont ils se servent se déchire au niveau du cou. Beanes se relève, la tête sous le bras, et se lance sur les talons des tourtereaux terrorisés...
Comment la télévision américaine a-t-elle pu enfanter pareil monstre ? On n'est vraiment pas très éloigné d'un **Ré-Animator** sans éclats de barbaque. **Go to the Head** décolle littéralement à partir du moment où la tête de Beanes se sépare du restant de son corps. A partir de cet instant, le cauchemar prend des dimensions délirantes. Il faut avoir vu Beanes prenant sa tête à pleines mains pour l'envoyer dinguer dans le décor, la jeter pour qu'elle lui serve d'espion à quelques mètres des épaules vacantes. Et quelques gammes d'expressions, de ricanements pour le membre tranché.
Responsable des effets spéciaux : Stan Winston enfin sorti de la confection d'extraterrestres en série (**L'Invasion vient de Mars, Aliens, Predator**). Pour **Go to the Head,** Winston a fait des miracles. Même tenue à bout de bras, par les cheveux, la tête de Beanes semble bouger, s'agiter, vivre. Il faut dire aussi que le cabotinage génial de Christopher Lloyd (interprète du savant fou de **Retour vers le Futur** de Robert Zemeckis justement) apporte beaucoup à la folie ambiante. Irrésistiblement drôle dans ses débordements (Beanes crachant les morceaux de bois qu'il avait avalés en défonçant une palissade) ; **Go to the Head** abat la carte du grand-guignol. Beanes coursant Peter et Cynthia dans les rues désertes en proférant de sulfureuses menaces, Beanes balançant sa tête comme une boule dans un jeu de quilles, Beanes décapité mordant Peter à la jambe... Autant de grands moments d'horreur qui sont aussi des tranches d'un humour très noir. Et la fin, cette surprenante pirouette. « J'ai précisément un peu mal à la gorge » dixit Beanes. Et la caméra s'approche, s'approche, tandis que le professeur part d'un rire démoniaque.
Une clôture de toute beauté.

Marc TOULLEC

Amazing Stories. USA. 1985. Prod. : Steven Spielberg – Amblin Entertainment – NBC. Dist. : U.I.P. Dur. : 1 h 50 mn. Sortie : le 3 juin.
The Mission. Réal. : Steven Spielberg. Scén. : Menno Meyjes d'après une histoire de Steven Spielberg. Dir. Phot. : John McPherson. Mus. : John Williams. Int. : Kevin Costner, Casey Siemasko, Kiefer Sutherland, Jeffrey Jay Cohen, John Philbin, Gary Mauro...
Mummy Daddy. Réal. : William Dear. Scén. : Earl Pomerantz d'après une histoire de Steven Spielberg. Dir. Phot. : Robert Stevens. Mus. : Danny Elfman et Steve Bartex. SPFX : Greg Cannom. Int. : Tom Harrison, Bronson Pinchot, Brion James, Tracey Walter, Larry Hankin, Lucy Lee Flippen...
Go to the Head of the Class. Réal. : Robert Zemeckis. Scén. : Mick Garris, Tom McLaughlin, Bob Gale, d'après une histoire de Mick Garris. Dir. Pho. : John McPherson. Mus. : John Williams et Alan Silvestri. SPFX : Stan Winston. Int. : Christopher Lloyd, Scott Goffey, Mary Stuart Masterson, Tom Breznahan, Billy Beck...



RENVOYEZ LA CENSURE !

Suite à l'entretien avec M. Théry, président de la commission de censure, dans notre rubrique, *Autopsie du septième art,* René Château tient à nous préciser que :
« Contrairement aux propos de J.F. Théry, Président de la commission de censure, dans votre numéro 46 de « Mad Movies », je vous confirme que la copie diffusée au cinéma, en vidéo et sur « Canal Plus » par ma société est la version *intégrale* établie par Tobe Hooper, et présentée en 1976 au festival d'Avoriaz par Michel Caen. Jack Lang, rendons lui hommage (pour une fois), a autorisé après 5 ans d'interdiction, l'exploitation des films « **Massacre à la Tronçonneuse** et **Zombie** » *sans aucune coupure.* »
Fin de citation.

Le THE THiNG

Un huis clos cauchemardesque et au bout du chemin, l'horreur. Un des remakes les mieux réussis d'un film de science-fiction des années cinquante américaines.



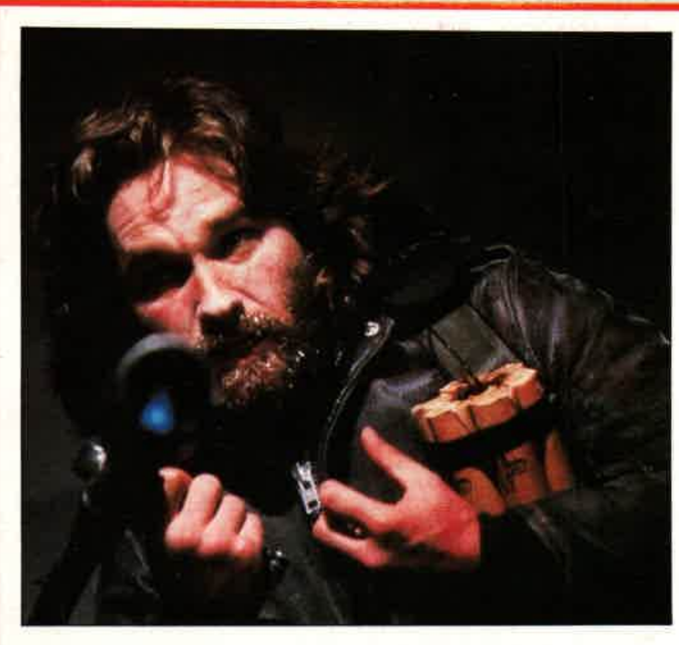
Avant

Deux choses (c'est le cas de le dire) à signaler comme sources d'inspiration de ce film : d'abord, complètement à la base, il y a une nouvelle, parue en 1938 aux États-Unis dans le magazine Astounding Science-Fiction, peu après que son auteur, John W. Campbell Jr, en fut devenu le rédacteur en chef. Intitulée « Who goes there ? », cette nouvelle suscita l'intérêt, plus d'une douzaine d'années plus tard, des gens de cinéma. Plus particulièrement du producteur-metteur en scène Howard Hawks (le géniteur de quelques-uns des plus beaux films de l'histoire du cinéma, la liste serait très longue). Réalisé en 1951 par Christian Nyby, monteur attitré de Hawks, on sent planer sur cette première version cinématographique l'ombre de ce dernier. Le film n'a, par contre, que peu de rapports avec le texte de Campbell. Tourné en pleine période de guerre froide, **La Chose d'un autre monde** (titre français) présente, comme bien des films de science-fiction de l'époque, des sous-entendus politiques plutôt évidents. Quoi de plus amusant que de parler de guerre froide à travers une action située en plein Pôle Nord !... En tout cas, il s'est taillé au fil des années une bonne place parmi les classiques du cinéma fantastique, à la croisée de l'épouvante et de la science-fiction. Et c'est quand même un des rares films du genre à avoir été fréquemment diffusé à la télévision française, si je me souviens bien.

Pendant

Qui connaît un peu la personnalité et l'œuvre de John Carpenter sait l'admiration et le respect que celui-ci avoue vouer à... et oui, à Howard Hawks. Ce n'est pas pour rien que Carpenter a filmé, dans **Halloween**, l'un des personnages devant son poste de télévision en train de regarder **La Chose d'un autre monde**. Le symbole d'une filiation cinématographique d'ordre certainement plus sérieux que ce simple hommage. L'influence de Hawks sur son propre style, Carpenter la voit





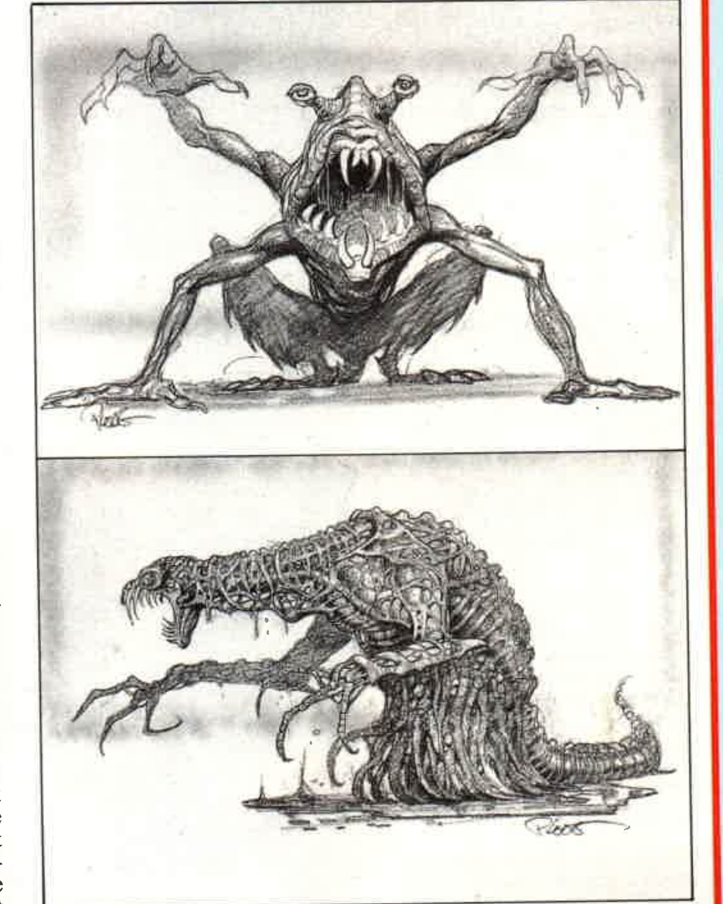
entre autres dans un sens commun de l'enfermement, une façon, dit-il, de ramener la scène à une zone délimitée :« J'ai aussi ça dans la tête, l'idée que nous sommes toujours enfermés et coincés dans des espaces clos ». Avec **The Thing**, il va vraiment donner un exemple percutant de ce point de vue. Mais n'allons pas plus vite que la façon dont se monte un projet cinématographique, en particulier aux États-Unis.
Tout commence par la rencontre d'un producteur de cinéma, David Foster, et d'un producteur de télévision, Stuart Cohen, à qui le petit écran ne suffisait plus. Cohen proposant à Foster de revenir aux sources de la nouvelle, et d'en faire une adaptation fidèle, les deux compères s'en vont voir le dirigeant de l'Universal, Ned Tannen. Universal achète les droits. Un premier travail d'écriture commence avec Tobe Hooper. Mais le synopsis qui en résulte n'est pas satisfaisant aux yeux des producteurs. Exit Hooper. De nombreux scénaristes se succèdent et se cassent les dents (en même temps que leur mine de crayon) sur ce qui semble être une tâche particulièrement abrupte : rendre crédible et passionnante à l'écran l'histoire d'un groupe d'hommes confrontés à une entité extra-terrestre qui peut prendre n'importe quelle forme. C'est alors que Stuart Cohen se souvient qu'il a autrefois été camarade de classe, à l'USC, d'un certain John Carpenter. Qui vient juste de toucher le gros lot avec un petit film d'horreur à bon marché, **Halloween**. Première entrevue, en 1978 ou 1979 ; mais Carpenter n'intéresse pas ces messieurs de l'Universal. Deuxième entrevue, un peu plus tard : cette fois, c'est Carpenter, devant la perspective d'un autre projet mieux payé, qui refuse de faire **The Thing** nouvelle mouture. Et puis, juste après avoir réalisé **The Fog**, on le sollicite. Cette fois-ci, il accepte, d'autant plus qu'on ne l'oblige pas à écrire lui-même le scénario. Et sachant qu'il n'a justement pas envie de l'écrire seul. On lui assure les services du scénariste Bill Lancaster (le fils du célèbre acteur), pourtant novice dans le genre du film d'horreur. Celui-ci met le film sur de bons rails, en rédigeant plus du tiers du script en à peine un mois. Et même si la totalité de la rédaction lui prend plus d'un an, en collaboration avec Carpenter, le film peut enfin être mis en chantier. Avec comme première étape des réunions de travail avec le responsable des effets spéciaux de maquillage, Rob Bottin (un jeunot de 23 ans, ex-assistant de Rick Baker), afin de déterminer les nombreuses formes de la Chose, de voir ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Car, contrairement au film de 1951, que d'ailleurs, par respect pour son maître Hawks, Carpenter ne veut surtout pas plagier, ici, il s'agit de montrer, montrer, et encore montrer. Un budget de quelque 15 millions de dollars. Mais surtout, pour John Carpenter, l'occasion de réaliser, pour la première fois dans sa carrière, un film pour le compte d'un grand studio. Un examen de passage qui se soldera par un échec commercial.

Après

Ce film, qui a fini par voir le jour, qu'en dire, sinon que le talent et l'intelligence de John Carpenter y sont plus éclatants que jamais. **The Thing**, outre un très bref prologue, commence par une très belle séquence, une séquence purement visuelle : un chien de traîneau, perdu dans l'immensité neigeuse, court, court encore. Il fuit, poursuivi par un hélicoptère ; triste retournement de situation, car la vraie menace, c'est lui. On le saura plus tard, et ils le sauront trop tard. « Ils », ce sont les douze membres d'une expédition américaine qui, au cœur de la désolation antarctique, voient arriver en trombe ce chien et cet hélicoptère synonymes de mort. Petit à petit, le mystère s'éclaircit : les arrivants viennent d'une base norvégienne proche, dont les membres ont découvert une espèce d'étrange engin. Avant d'être exterminés, un à un. Et puis, les Américains réalisent qu'ils ont laissé entrer le danger. Et que ce danger, c'est une créature aux mille visages. Qui peut prendre la forme de n'importe quoi. Et de n'importe qui...
The Thing, c'est une espèce de huis clos cauchemardesque voué tout entier à l'art cinématographique de l'émotion. Pas de sentiments, pas de réflexions, on vibre, du début jusqu'à la fin. Sans que ce soit pour autant un exercice de style vain et gratuit, loin de là. **The Thing**, c'est, non l'évocation, non le thème, non l'idée de la paranoïa, mais la sensation, tangible, de cette paranoïa. Où, comment ; cette Chose, c'est ni plus ni moins que l'angoisse à fleur de peau de cette douzaine d'hommes qui se côtoient sans se connaître vraiment. Qui est qui ? Qui ment ? Qui dit la vérité ?... Cache-cache de l'âme plus que chasse à l'extra-terrestre, le film de Carpenter nous conduit dans un labyrinthe sans issue, à travers des couloirs suintants et des extérieurs noyés de brouillard ; là où le mot identité ne veut plus rien dire. Où ce que l'on voit dans le champ, sur l'écran, devant nos yeux, est aussi caché, masqué, que ce qui est hors-champ. Où nos onze camarades de travail ne sont peut-être pas ce qu'on croit qu'ils sont. Lorsqu'on finit par voir la Chose, dans toute son horreur, mais aussi dans toute son évidence, finalement elle ne nous fait plus peur. Elle nous dégoûte, elle nous fait frissonner, mais au fond on est libérés. Par contre, lorsqu'on ne voit (ni n'entend) rien, c'est-à-dire pendant les trois-quarts du film, rien si ce n'est une poignée d'humains qui s'entredéchirent parce qu'ils ont peur d'eux-mêmes, et bien c'est là qu'on meurt de terreur. De la paranoïa à l'hystérie, de l'hystérie à la folie furieuse. Et de la folie furieuse à la mort. Une voie toute tracée... Comme les pas d'un chien de traîneau dans la neige...
Et John Carpenter de filmer la tragédie humaine sans se voiler la face, dans la saine simplicité d'une mise en scène à l'arraché. Et de continuer, à travers ses films, et celui-là en particulier, son cinéma de l'épure, d'imprimer sur ces interminables rubans de photogrammes l'expression de la vie.

Jean-Michel LONGO

The Thing. USA. 1982. Réal. John Carpenter. Prod. : Lawrence Turman et David Foster. Prod. ass. : Stuart Cohen. Scén. : Bill Lancaster d'après la nouvelle de John W. Campbell Jr. « Who goes there ? ». Ph. : Dean Cundey. Déc. : John Duyer. Mont. Todd Ramsay. Mus. : Ennio Morricone. Son : Thomas Causey. SFX maqu. : Rob Bottin. Avec : Kurt Russell (McReady), A. Wilford, Brimley (Blair), T.K. Carter (Nauls), David Clennon (Palmer), Keith David (Childs). Durée : 1h48.



Projets de créatures dûs à Michael Ploog.

ATTENTION PRODUCTEURS FOUS !

TROMA STORY

Il y eut d'abord** Toxic **et maintenant nous arrive, dans le genre horreur burlesque irradiée,** Atomic Collège. **Le papa de ces deux monstres : Lloyd Kaufman, tout fier de cette paternité. Le sang, il aime, pourvu qu'il soit rigolard. Et, comme** Toxic, Atomic Collège **ne lésine pas trop sur les gros bouillons d'hémoglobine, les victimes consentantes de l'atome... Gore et humour, deux ingrédients qui font toute la saveur de l'étiquette** Troma, **une maison de fous tout à fait satisfaite de ses excentricités... Nous aussi.

Les faits remontent à 1970. C'est durant cette année que Lloyd Kaufman travailla en tant qu'assistant à la production sur **Joe, c'est aussi l'Amérique** de John G. Avildsen, un polar auto-défensif. La même année, Avildsen met en scène **Cry Uncle,** un petit porno-soft contant les déboires sexuels d'un détective obèse. Toujours un poste au niveau de la production. Et c'est tout naturellement qu'on retrouve le nom de Lloyd Kaufman associé au **Rocky** d'Avildsen ! Pour rester dans le domaine du produit hollywoodien, notre homme bossa sur **Nimitz, Retour vers l'Enfer !**

Mais c'est un tout petit film qui marqua réellement sa vocation, **The Battle of Love's Return** (1971). Réalisé, écrit, interprété, par Lloyd Kaufman, également auteur de la musique, **The Battle** conte les tentatives infructueuses d'un jeune homme pour s'insérer dans la société. Aider une vieille femme à traverser lui vaut d'être accusé de tentative d'agression. Salué par la critique comme une tentative de « Cinéma vérité », **The Battle** est inédit en France. Poursuivant sa carrière, Lloyd Kaufman fonde par la suite Melody Pictures qui se charge de distribuer plusieurs films cochons mis en scène par un certain Louis Su (en fait Kaufman lui-même). Des titres : **My Sex-Rated Wife, The Divine Obsession** et **Les Nymphoteens** (1974), une des toutes premières productions Troma. Plus tard, Kaufman assura la co-paternité de **Toxic** (avec Michael Herz) et de **Atomic College** (avec Richard W. Haines, un collaborateur régulier) sous le pseudonyme de Samuel Weil. Dès 1974, il offre l'occasion à son frère Charles de se lancer à son tour dans la mise en scène avec **The Secret Dreams of Mona Q.,** encore un porno. Les premiers films Troma sont



TOXIC, une nouvelle race de super-héros.

des comédies : **Squeeze Play** de Samuel Weil (baseball comedy), **Waitress !** de Weil/Herz (un trio de serveuses de choc), **Welcome Home** (le troisième âge se rebelle). **Carpool** (au sujet de la passion des voitures), **The First Turn-on !** de Michael Herz et Samuel Weil (le camp de vacances en folie), **Stuck on you !** de, toujours, Michael Herz et Samuel Weil (les relations entre femmes et hommes étalées sur 6 000 ans)... Suivent un tout petit **Autant en emporte le Vent (Rebel Love** de Milton Bagby Jr.), une délirante mise en boite de l'American Way of Life **(When Nature calls),** deux psycho-killers **(Splatters University** de Richard W. Haines et **Girl School Screamers** de John P. Finegan), des touristes égarés chez de faux zombies **(Zombie Island Massacre** de John M. Carter), un remake de **Blood Feast (Bloodsucking Freaks** de Joel M. Reed également réalisateur pour Troma de **The G.I. Executioner),** plusieurs autres comédies destinées aux teenagers **(Fat Guy Goes Nuzoid, Feelin'Up, Hollywood Zap, Rockin'Road Trip...)** des fous homicides en cavale **(Igor and the Lunatics** de Billy Parolini), un polar féministe **(Lust For Freedom** de Eric Louzil)... Les nouveautés maison : **Demented Deadth Farm Massacre** de Fred Olen Ray (fermiers contre voleurs de diamants), **I Was a T.V. Terrorist** de Stanford Singer et produit par Susan Kaufman, **Student Confidential** de Richard Horian avec Marlon Jackson, **Adventure of the Action Hunters** de Lee Bonner (aventures post – **A la Poursuite du Diamant vert)...**

A l'occasion de certains marchés du film, Troma édite une gazette, *« The Troma Times »*. Dans la dernière, Lloyd Kaufman dément les accords Troma/Iran, « nous ne vendons que des succès, pas des bombes ! ».

Entretien avec LLOYD KAUFMAN

M.M. : Comment avez-vous rencontré Michael Herz, fondateur avec vous de Troma ?

L.K. : Michael Herz et mon frère Charles Kaufman, l'auteur de **Mother's Day** et **When Nature calls,** allaient faire du camping ensemble lorsqu'ils étaient gosses. Ils se sont rencontrés ainsi un été. Je ne sais pas ce qu'ils faisaient sous la tente ! C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de M. Herz. Plus tard, j'ai étudié dans une université où M. Herz se trouvait aussi. Malheureusement nous nous sommes retrouvés et avons décidé de faire des films. Cela remonte à 1969, année où j'ai terminé mes études. Michael Herz est sorti de l'université en 1971 puis est devenu avocat. Mais son désir de toucher au cinéma en association avec moi était bien plus fort. Nous avons alors essayé de fonder une petite société de production à New York...

M.M. : Parlez-nous des débuts de Troma.

L.K. : Des débuts très durs. Nous avions seulement un bureau sans fenêtre, un seul pupitre, un seul téléphone... Nous étions installés dans une espèce d'armoire ! Il fallait trouver l'argent pour faire les films mais aussi pour payer la piaule et le téléphone. Peu à peu, ça a marché ! Et maintenant nous avons un petit immeuble à New York, « The Troma Building », et une trentaine de « tromistes ». Ce sont les gens qui travaillent pour nous, la « Troma Team »...

*M.M. : Il existe aussi Troma Ville dans **Toxic** et **Atomic College.***

L.K. : Oui, les tromistes habitent Troma Ville ! Nous possédons un autre petit bâtiment à New Jersey, équipé pour les effets spéciaux, les monstres, la confection des costumes. Tout ce qui se trouve à New York concerne davantage les questions administratives, de production, de montage. D'ailleurs, les salles de montage se situent au dernier étage du Troma Building...

M.M. : Le coût d'un film Troma ?

L.K. : Maintenant un film coûte à peu près un million de dollars. Mais il y a dix ans, nous réalisions des films pour des sommes comprises entre cent mille et cinq cents mille dollars. Tout est beaucoup plus cher actuellement, y compris la vie.

M.M. : Les films Troma ont cette particularité de mélanger l'horreur et le comique.

L.K. : Tout à fait. Au début, nous ne tournions que des comédies. C'est peu à peu que nous en sommes venus à des productions comme **Toxic.** Nos films touchent à l'horreur, à l'action, à la science-fiction mais sont toujours drôles. Nous ne commençons pas un film en nous disant « cela sera une comédie ». Le film est une comédie seulement une fois achevé et produit. C'est une évolution mais on ne le fait pas exprès ! Voilà l'âme de Troma : le rire. Cela ne nous empêche pas de traiter de quelques faits bien sérieux. A l'origine, **Atomic College** devait être ainsi, sérieux. Les plantes irradiées, les déchets atomiques, Tchernobyl, tout ça ne relève pas vraiment de la comédie.

Un film Troma est toujours sérieux au départ. Un autre exemple : **Squeeze Play,** en France, **L'École des Dragueuses,** traite de la libération de la femme aux États-Unis. Aux États-Unis, cela demeure toujours très grave, très sérieux. Des gens se tuaient pour obtenir cette liberté... Nous aimons les films amusants qui partent d'un fait d'actualité, de la une des journeaux, traduit ensuite à la mode, dans la langue Troma. Tous nos films partent ainsi de thèmes assez controversés...



Les délires d'un scénariste imaginatif, SCREAMPLAY.

*M.M. : La drogue, la violence au lycée dans **Atomic College** ?*

L.K. : Exactement. Troma Ville dans **Atomic College,** c'est l'Amérique ! J'ai 41 ans et **Atomic College** est ma vision, mon regard sur la jeunesse. Dans ce film, il y a une scène dans laquelle les lycéens chantent l'hymne national avant un cours. C'est la réalité, la vérité. cette séquence est très importante. Cela me fait horreur.

*M.M. : Vous aimez particulièrement le gore d'après **Toxic** et **Atomic College** qui sont très sanglants.*

L.K. : Oui, nous l'aimons, mais nous le préférons quand il est comique. Cela ne suffit pas d'avoir à sa disposition une bouteille de ketchup : il faut être original. Nous ne nous contentons pas de répandre de la sauce rouge sur le corps. Nous faisons appel à de jeunes metteurs en scène qui vont chercher un peu plus loin.

*M.M. : Celui de **Blood Hook** ?*

L.K. : Tout à fait. James Mallon est quelqu'un de très doué. Encore un cas de comique-gore. C'est un film original et très joli. Il montre une autre façon de pêcher à la ligne. Les teenagers na-

Une décomposition spectaculaire, ATOMIC COLLEGE.





Les effets secondaires d'un joint irradié, ATOMIC COLLEGE.

gent paisiblement et un inconnu les capture comme du poisson. **Blood Hook** est à la pêche à la ligne ce que **Alien** est aux voyages spatiaux. Un film intéressant, joli et gore !

M.M. : Par contre, ***Combat Schock/American Nightmares*** *est un film sans la moindre pointe d'humour, complètement désespéré, pessimiste. Un film entre* ***Platoon*** *et* ***Eraserhead.***

L.K. : J'aime beaucoup **Combat Schock.** Le metteur en scène, Buddy Giovanazzi, l'a tourné avec très peu d'argent. De plus, il est difficile à vendre au cinéma parce que disant des choses très dures à accepter. **Combat Schock** participe du même discours que **Platoon.** Un film incroyable. Sa vision a été pour moi éprouvante, mais Buddy Giovanazzi ne développe que des qualités, des vérités. Il y a vraiment aux États-Unis des gens, des anciens du Vietnam, qui vivent ainsi, dans le désespoir et la misère la plus profonde. Il réfléchit une certaine image de l'Amérique. Je n'ai jamais vu un film aussi pessimiste. Il faut aider Buddy Giovanazzi. **Combat Schock** est son unique œuvre pour l'instant et il voudrait poursuivre sa carrière. Dans **Combat Schock,** il a tout fait, lui et son frère Ricky, faute d'argent. Avec plus de moyens, un scénario plus professionnel, il pourrait faire de grandes choses !

M.M. : Un de vos films, ***Nightmare Week End,*** *a été réalisé par un Français venu aux États-Unis, Henri Sala...*

L.K. : Oui, il ne parlait d'ailleurs pas l'anglais ! Mais nous ne faisons que le vendre et le distribuer à travers le monde, nous ne l'avons pas produit. Un excellent film mais pas réellement de chez Troma. En revanche, nous avons un autre film qui compte beaucoup pour moi, **Monster in the Closet,** notre plus gros budget, six millions de dollars. Une fois de plus, nous n'étions pas directement impliqués dans le projet, nous sommes intervenus seulement en tant que producteurs exécutifs. Bob Dahlin, le metteur en scène, c'est à lui que revient la réussite de **Monster in the Closet.** Le tournage du film a d'ailleurs été interrompu une fois : il ne restait plus d'argent dans les caisses. C'est seulement à ce moment que Troma a vu les scènes déjà mises en boîte de **Monster in the Closet.** Nous avons apprécié ces extraits, l'originalité du scénario, et c'est pour cette raison que nous y avons apporté de l'argent. Nous l'avons importé de Californie à New York pour le terminer et, ensuite, le monter.

M.M. : D'après quelques échos, le tournage de ***Toxic*** *fut, lui aussi, éprouvant.*

L.K. : Oui, mais pour d'autres raisons. Nous avions très peu d'argent et beaucoup de temps devant nous. **Toxic** a été notre plus gros succès aux États-Unis. **Atomic College** marche très bien aussi. Ce qui est très étonnant à propos du film, c'est l'accueil critique. Le plus important critique du pays, Vincent Canby du New York Times, a aimé **Atomic College.** D'habitude, M. Canby ne se déplace pas pour les films de Troma : il va seulement voir les chefs-d'œuvre, les productions des Majors. C'est très étonnant, gentil et amusant !

M.M. : Vous préparez ***Toxic 2*** *?*

L.K. : Oui. Beaucoup de sociétés nous ont demandé de produire une suite à **Toxic.** Si nous réunissons assez d'argent nous le ferons. Pour l'instant, la moitié de la somme est disponible. **Toxic 2** se déroulera au Japon. Comme James Bond, Toxic va à l'étranger. Vous voyez comment les chefs-cuisiniers japonais découpent le poisson tout vivant ? Eh bien, Toxic fera la même chose avec les hommes ! Mais nous n'en sommes pas encore là. Il faut trouver l'argent manquant, sinon Toxic meurt !

M.M. : Actuellement, vous réalisez un film en co-production avec l'Indonésie.

L.K. : Oui, et c'est mon frère, Charles Kaufman, qui le met en scène. La moitié du tournage a été effectuée à New York, l'autre à Jakarta. D'ailleurs, son titre est **Jakarta.** Il s'agit d'un film d'action, d'une comédie aussi. L'histoire retrace un cas de kidnapping international. Pourquoi cette association ? Nous sommes les distributeurs aux États-Unis de Parkit Films, nos co-producteurs indonésiens, et comme ce sont des gens que j'aime bien, très sympathiques... Ils voulaient une

ATOMIC COLLEGE, des étudiants new look !



œuvre plus internationale que la majorité de leurs titres. On a des points communs : leurs films sont aussi très fous, violents... Dommage que la distribution des productions étrangères soit si difficile, mais nous travaillons à les faire connaître. Rude situation pour ces petits films un peu bizarres.

*M.M. : Parmi les titres de votre catalogue, on en retient deux particulièrement intéressants, **I Married a Vampire** de Jay Raskin, et **Screamplay** de Rufus Seder.*

L.K. : Contrairement à **Toxic** et **Atomic College**, **I Married a Vampire** a un mal fou à trouver un auditoire. Il est « tranquille », plus sophistiqué que les deux précédents. **Screamplay** : un film formidable où, une fois de plus, le metteur en scène a tout fait, de la réalisation aux effets spéciaux. Mais le film est en noir et blanc, un chef-d'œuvre selon moi. Les distributeurs ne veulent pas du noir et blanc, seule la couleur compte. Il devrait pourtant plaire au public français à condition, bien sûr, que quelqu'un prenne le risque de le sortir. Dans ce cas, je pense vraiment qu'il aurait un succès important.

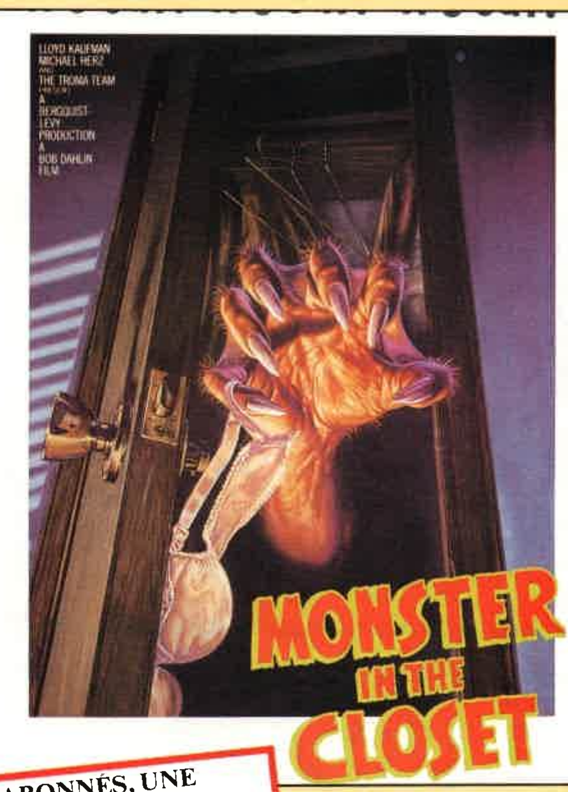
*M.M. : Le titre le plus dément de votre catalogue : **Surf Nazis Must Die**.*

L.K. : Avant-première mondiale au prochain Festival de Cannes. Le film est tout à fait différent de **Toxic** et **Blood Hook**. On n'a jamais vu pareil film. Il n'appartient pas au domaine de l'horreur, au gore. Il se suffit à lui-même. Le metteur en scène, Peter George, est très jeune. **Surf Nazis** a été tourné sur les plages de Californie. Il tient un peu de **Mad Max**, de **Terminator**, mais il ne faut pas chercher à le comparer à un autre film. Il se déroule dans le futur. La Californie est dévastée par un grand tremblement de terre. Ses célèbres plages sont maintenant occupées par des gangs qui s'affrontent pour la suprématie des lieux. Les plus forts sont les Nazis surfeurs. Ils doivent lutter contre les Samouraïs surfeurs. Le film est très drôle, satirique aussi, puisque caricaturant la société californienne. Malgré les nombreux combats entre gangs, la partie comédie est très importante. Impossible d'oublier **Surf Nazis** après l'avoir vu. Je n'ai jamais visionné un film comme celui-là. Encore une fois, nous avons trouvé un jeune metteur en scène de très grand talent. Beaucoup d'esprit et de courage aussi. Le sujet est assez délicat, d'autant plus délicat qu'il sait poser des questions sérieuses. Le style reste assez élégant. Ce n'est pas un film d'exploitation, une série Z ! **Surf Nazis** emprunte une voie que personne n'a encore jamais empruntée. Mais il n'est pas seulement là pour faire de l'argent. Son metteur en scène, ses producteurs sont des gens courageux. S'ils avaient voulu faire simplement du fric, ils auraient expédié un nouveau **Vendredi 13**, une espèce de **Rambo** ou quelque chose comme ça. Je crois néanmoins que **Surf Nazis** demeure commercial, qu'il porte des éléments capables de faire de l'argent mais c'est un film différent, nouveau !

Propos recueillis par Marc TOULLEC



ATOMIC COLLEGE, un monstre cocasse.



COMMANDEZ LES ANCIEN[S]

NOM : ______________ Prénom : ______________

Adresse : ______________________________

désire recevoir les Numéros cochés ci-dessous

☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34

☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45

☐ 46 ☐ 47

Numéros disponibles de MAD MOVIES : du 23 au 43. IMPACT : du 1 au 4. Chaque exemplaire : 20 F (sauf N° 37 H.S. : 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon : 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger : le tarif est identique mais tout règlement doit nous être adressé par mandat-international, exclusivement.

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon ci-contre et renvoyez-le à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris, accompagné de votre règlement.

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 IMPACT

IMPACT



Impact n° 1 : Les trois « Gore-opéras » de George Romero : **Night of the Living Dead, Dawn of the Dead** et **Day of the Dead. Commando. Buckaroo Banzai.** Portrait : Kathleen Turner. **Haut les Flingues.** Tournage : **Coïncidences.** La légende « Coup de poing » : **Rocky,** tous les films. Le Festival d'Avoriaz 86. **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? Mort sur le Gril, Le Docteur et les Assassins, La Revanche de Freddy.** Ciné-cibles : **Silverado, Exterminator II, Soleil de Nuit, Invasion U.S.A., Target, Chinese Boxes. L'executrice :** entretien avec Brigitte Lahaie.



Impact n° 2 : **Le Justicier de New York,** entretien avec Michael Winner. **Créature.** Historique de la Cannon. **Highlander.** Mike Hammer. **Le Secret de la Pyramide, Remo sans Arme et Dangereux, Le Diamant du Nil.** Cannes 86. Portrait : Rutger Hauer. Ciné-cibles : **Rocky IV, A Double Tranchant, Les Longs Manteaux, Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, American Warrior, Le Bateau-Phare, Revolution, A Couteau tiré, Natty Gan, Les Supers-flics de Miami, Zappa, Les Loups entre eux.** Vidéo. Vidéo X. Bandes dessinées.



Impact N°3 : **House, Le Dernier survivant.** Dossier **Hitcher :** entretien avec le réalisateur et le scénariste. Dossier **Cobra. Maximum Overdrive :** Entretien avec le réalisateur: Stephen King. **Aigle de fer. The Naked Cage.** Portrait : Mel Gibson. Ciné-cibles : **Pirates, Runaway Train, Money Movers, Ultra Vixens, Delta Force, Atomic Cyborg, Police Fédérale.** Dossier Tanya Roberts. Dossier et entretien Anthony Dawnson (Antonio Margheriti. Musiques de films. Vidéo. Vidéo X.

Impact N°4 : **F/X, Effet de choc,** portrait Bryan Brown. **America 3000.** Dossier John Badham et entretien. **Short Circuit. Dans les bras de l'enfer. Les Aventures de Jack Burton. Critters. L'Invasion vient de Mars :** entretien Tober Hooper. Dossier Sybil Danning. **Tex et le Seigneur des Abysses.** Ciné-cibles : **Le Contrat, Prisonnières de la vallée des dinosaures, Karaté Kid, Le Moment de vérité II, Dakota Harris, Top Gun, Le Camp de l'enfer, La Loi de Murphy.** Dossier **Campus,** entretien avec ALbert Pyun. Bandes dessinées. Vidéo. Vidéo X.



Impact N°5 : **Deux flics à Chicago, Banco, Blue Velvet.** Entretien avec David Lynch. **At Close Range. Cobra,** entretien avec George Pan Cosmatos. **Massacre à la Tronçonneuse II,** entretien Tobe Hooper. Dossier Caroline Munro. **Aliens,** entretien avec James Cameron. Duccio Tessari, entretien. Ciné-cibles : **Mort un dimanche de pluie, Dans les bras de l'enfer, Escort Girl, Act of vengeance.** Vidéo. Bandes dessinées. Vidéo X.



Maintenant sur votre minitel

MAD MOVIES

chez vous !

Composez le 36-15 code d'accès MAD

Désormais vous pourrez vivre le fantastique au jour le jour avec toute notre équipe.



PREMIÈRES RUBRIQUES :

NOUVEAUX FILMS

Pour connaître la date de sortie, la fiche technique, le scénario et notre avis sur les films qui vont sortir sur les écrans.

CONCOURS CINÉMA

Portant sur les nouveaux films ou sur des thèmes du cinéma fantastique.
Des affiches, des jeux de photos couleurs et des places de cinéma à gagner.

VOS ANNONCES

Pour inscrire vos petites annonces et pouvoir lire celles des autres.

BOX-OFFICE

Toutes les entrées des salles et nos commentaires en permanence.

DIALOGUES

Pour echanger vos idées et pouvoir dialoguer à tout instant avec d'autres lecteurs. Tous les mercredis de 15h à 17h : dialogue avec l'équipe de Mad Movies.

BOÎTE À LETTRES

Pour laisser des messages ou recevoir ceux des autres. Cette rubrique fonctionne comme un vrai service postal instantané avec affichage sur votre écran.

SORTIES VIDEO

Les cassettes nouvelles dans le domaine du fantastique et de l'action.

AU SOMMAIRE DU N° DE MAD MOVIES

Suivant votre date d'appel, pouvoir consulter le sommaire du dernier ou du prochain numéro.

FICHIER FILMS

Pour tout savoir sur un film fantastique qui vous intéresse, il vous suffit de composer le titre recherché. Pour l'instant, le service se limite aux années 84 à 86 mais il remontera progressivement jusqu'aux origines du cinéma.

FICHIER ACTEURS, TECHNICIENS...

Filmographies instantanées de vos acteurs, réalisateurs, maquilleurs ou personnalités du fantastique préférés.

TELEDROME

Le programme des séries, films ou émissions à caractère fantastique de la télévision.

…S NUMÉROS Ciné Fantastique MAD MOVIES



N° 23 : Entretien Tom Savini. Dossier Mad Max II. Dans les griffes du cinéphage : Blue Holocaust, Conan le Barbare, Carnage, La Ferme de la Terreur, The Hand, Dragonslayer. Dossier : La série des « Dracula » avec Christopher Lee. Dossier Dick Smith.

N° 24 : Avant-première : Spasm, Épouvante sur New York, The Dark Crystal. Dossier Dario Argento. Sur le tournage de Ténèbres. Festival de Madrid. Cinéphage : Blade Runner, Les Yeux de la Forêt, L'Épée Sauvage, Creepshow, Star Trek II, La Morte-vivante, The Thing. Film décrypté : L'Invasion des Morts-vivants. Ciné-fan : Jean-Manuel Costa, l'animation. Entretien avec Ray Harryhausen.

N° 25 : Maquillage : Entretien avec Dick Smith. Le film décrypté : Alien. Entretien avec Dario Argento. Dossier : Tobe Hooper ou la folie homicide. Cinéphage : Tron, Halloween II, L'Emprise, E.T. Festival de Sitges. Les films d'Avoriaz 83. Ciné-fan : latex et zombies.



N° 26 : Compte rendu du Festival d'Avoriaz 83. Le film décrypté : Zombie. Dossier David Cronenberg. Dark Crystal, Vidéodrome. Entretien avec Gary Kurtz et Jim Henson. Cinéphage : Phobia, Le Prix du Danger, Meurtres en 3-D, Frère de sang, Evil Dead, Looker, Creepshow, Transmission de Cauchemars. Entretien avec George Miller, les « Mad Max ». Ciné-fan : photos de space-opéra ou « Star Wars dans son salon ».

N° 27 : Le cinéma fantastique indonésien, Wild Beasts, Zeder. Octopussy et Jamais plus Jamais. Dossier Barbara Steele. Les Prédateurs · entretien David Bowie. Film décrypté : Le Chien des Baskerville (Fisher). Dossier Le Retour du Jedi. Avant-première : Mausoleum, Krull, Latidos de Panico, La Chute de la Maison Usher (Jésus Franco). Le Trésor des quatre couronnes. Tournage : Clash. Musique de film : Bernard Herrmann. Cinéphage : Psychose II, Dar L'Invincible, Le Sens de la Vie. Dossier Creepshow (King, Savini, Romero, les E.C. Comics, etc.). Entretien R. Rubinstein pour Creepshow.



N° 28 : Dossier La Foire des Ténèbres. Dossier La Quatrième Dimension (le film). Cinéphage : Superman II, Yor, Le Chasseur du Futur, Tonnerre de Feu, le Guerrier de L'Espace, Le Trésor des Quatre couronnes, Cujo, La Guerre du Fer, Frère de Sang. La série des 3 « Dents de la Mer ». Vaste dossier sur les 3 « Guerre des Étoiles ». Avant-première : Wargames, Metalstorm, Biohazard, She, The Scarecrow, Raw Force, Hercule, Manhattan Baby. Les demeures fantastiques (dossier sur les maisons « possédées ») première partie.

N° 29 : Les films d'Avoriaz 84. Krull, Strange Invaders, The Dead Zone. Entretien avec Paul Naschy. Festival de Bruxelles, Festival de Sitges. Entretien avec H.B. Davenport (pour X-Tro). Les films en relief. Les nouveaux aventuriers : Harrison Ford. Entretien avec Joe Dante. Ciné-fan : super 8 de space-opéra. Cinéphage : Jamais plus Jamais, Androïde, La Foire des Ténèbres, Le Choix des Seigneurs, Christine. Les demeures fantastiques, deuxième partie. Le film décrypté : Brainstorm.





N° 30 : Maquillage : Entretien avec Ed French. Le film décrypté : Phantom of the Paradise. Avant-première : Strange Tangents, Stryker, Abomination, Final Executor, Rats, The Black Throne, Zeus. Crayon-bis : Pupi Avati. Portrait : Christopher Walken. Vidéodrome. Entretien avec David Cronenberg. La Forteresse Noire. Ciné-fan : Les masques en latex. Cinéphage : 2019 : Après la Chute de New York, La Ville des Pirates, The Forbidden Zone, L'Ascenseur, Le Jour d'Après, Clash, Looker. Entretien avec Lamberto Bava. Les demeures fantastiques, troisième partie.

N° 31 : Entretien avec Larry Cohen. Dossier Indiana Jones et Le Temple Maudit. Effets spéciaux made in France : Acme Films. Avant-première : Monster Dog, Scared to Death II, The Last Starfighter, The Black Moon Rising, The Ice Pirates, Firestarter, Silent Madness, The Power, Troll, Ghoulies, The Primevals, Prison Ship 2005. La Quatrième Dimension (la série TV). Cinéphage : Le Dernier Testament, Le Gladiateur du Futur, Children of the Corn, En Plein Cauchemar, L'Étoffe des Héros, Liquid Sky, Si J'avais Mille Ans. Entretien Monique Henckell. Vendredi 13 n° 4. Dossier : Heroic-Fantasy.



Crayon-bis : Hard américain et cinéma fantastique. Les demeures fantastiques, quatrième et dernière partie. Festival de Saint-Malo. Ciné-fan, personnages articulés pour l'animation. Splash. Portrait : Caroline Munro.

N° 32 : Maquillage : Entretien avec John Caglione. Cinéphage : Les Seigneurs de la Route, Le Chevalier du Monde Perdu, Hercule, Conan le Destructeur, Frankenstein 90, New York deux Heures du Matin, Les Guerriers du Bronx II, X-Tro, Ghostbusters, Indiana Jones et Le Temple Maudit. Dossier David Lynch. Dossier Dune. Avant-première : The Last Starfighter, Splatter University, Dreamscape, Philadelphia Experiment, Company of Wolves : entretien avec Neil Jordan. Greystoke, La Légende de Tarzan. Ciné-fan : Technique de l'animation. Les décors de Nemo. Dossier : Les films après la bombe. Film décrypté : The Rocky Horror Picture Show. Premier Festival du Super 8. Dossier Gerry Anderson. Supergirl, entretien avec Helen Slater. Maquillage pub : Benoit Lestang.



N° 33 : Maquillage : Ed French strikes again. Entretien avec Herschell Gordon Lewis. Phenomena, entretien avec Dario Argento et Sergio Stivaletti. L'Histoire sans Fin, Gremlins, entretien avec Joe Dante. Festival de Sitges 84. Cinéphage : Rock Zombies, 2020 Texas Gladiators, Blasfighter, L'Exécuteur, Supergirl, Les Rues de Feu. Dans les coulisses d'Indiana Jones : Entretien avec Ke Huy Quan (demi-lune) et story-board et effets spéciaux du film. 1984, entretien avec Michael Radford. Dossier : Le Psycho-killer. Ciné-fan : les effets spéciaux amateurs, Jean-Pierre Macé. Série TV : Batman. Crayon-bis : Le Fantastique à Hong-Kong. Effets spéciaux : entretien avec Jean-Manuel Costa. Le film décrypté : 2001, l'Odyssée de l'espace.

N° 34 : Maquillage : entretien avec Carl Fullerton. Le film décrypté : 1984. Effets spéciaux : trucages à la TV. Christopher Tucker sur Company of Wolves. Cinéphage : La Corde Raide, Le Village de la Mort, Mad Mission, Les Rats de Manhattan, Nemo, Sheena, Reine de la Jungle, Gremlins. Entretien avec Wes Craven, A Nightmare on Elm Street, Brazil, L'Aventure des Ewoks. Les films d'Avoriaz 85. Philadelphia Experiment, Dune, 2010, Razorback. Avant-première : Impulse, C.H.U.D., Repo man, Mutant, Buckaroo Banzai, Terminator, The Being. Ciné-fan : créatures en modelage pour l'animation. Série TV : Outer Limits (Au-delà du Réel).



N° 35 : Effets spéciaux : entretien avec Carlo Rambaldi. Le Retour des Morts-vivants, Electric Dreams, Phenomena. Dossier « Star Trek » : les films et la série TV. 2010, Starman. Les créatures fantastiques de Jacques Gastineau. Terminator. Cinéphage : Out of Order, L'Aube Rouge, Element of Crime, Brother, Lady Hawke, Onde de Choc, Les Griffes de la Nuit, L'Amulette d'Ogum, Apocalypse dans l'Océan Rouge, Ninja III. Le film décrypté : Blade Runner. Avant-première : The Domination, Night of the Comet, The Mutilator, Superstition, Runaway. Dossier Brian de Palma. Les effets spéciaux vidéo. Festival d'Auxerre. Michel Soubeyrand, un atelier de maquillage en France. Ciné-fan : effets spéciaux, les bladders. Série TV : Tales from the Dark Side.



N° 36 : Maquillage : entretien avec Stan Winston, entretien avec Tom Savini. Phenomena, Day of the Dead. Avant-première : Def Con-4, Ghoulies, Cat's Eye, Vendredi 13 n° 5. Entretien avec Tobe Hooper (Lifeforce). Les Jours et les Nuits de China Blue. Re-Animator. Cinéphage : Blood Simple, Sangraal, Fantômes à Louer, Dreamscape, Baby, Starfighter, La Rose Pourpre du Caire. Festival de Saint-Malo. Dossier : Le Peplum Fantastique. Ciné-fan : fabrication d'un buste rigide, les égorgements. Film décrypté : Planète Interdite.

N° 37 : Maquillage : entretien avec Pascal Pinteau, Ed French. Legend. Dossier Lifeforce. Entretien avec Jacques Gastineau. Rambo II. Dossier Mad Max III, entretien avec George Miller. Cinéphage : Wild Beasts, Marathon Killer, Le Dernier Dragon, Conqueror, Starman, Runaway, Les Frénétiques, Diesel, Vendredi 13 n° 5. Pale Rider. Avant-première : Cocoon, Silent Madness, D.A.R.Y.L., Future Cop Night Train to Terror, The Goonies. Dossier « Sang pour sang gore » ou l'horreur à l'écran. Entretien avec Ruggero Deodato. Ciné-fan : plaies et cicatrices. Deuxième Festival du super 8, la sélection.





N° 37 : Hors-série : Spécial James Bond. Tous les films, de James Bond Contre le Dr No à Dangereusement Vôtre. Dossier Dangereusement Vôtre, le tournage, le plateau 007, Roger Moore, etc. Dossier photo sur les Bond Girls. Prix spécial : 25 F.

N° 38 : Maquillage : Entretien avec Rick Baker, première partie. Les nouveaux maquilleurs : Jennifer Aspinall, William A. Basso Jr, Arnold Gargiulo II, James W. Kagel, Mike Maddi, Tom Lauten, Peter Montagna, Stephen Norrington. La Chair et le Sang, Le Roi David. Dossier : Vampire, Vous Avez dit Vampire ? Entretien avec Tom Holland. Explorers, Retour vers le Futur, Oz, Un Monde Extraordinaire. Avant-première : Godzilla 85, Teen Wolf, My Science Project, Weird Science, Warning Sign. Portrait : Arnold Schwarzenegger. Série TV : Des agents très spéciaux. Cinéphage : 2072, Les Mercenaires du Futur, La Promise, Solo Pour Deux, Horror, Les Débiles de l'Espace, Amazonia, La Jungle Blanche, Les Envahisseurs sont Parmi Nous. Dossier : Le Fantastique australien. Le film décrypté : La Revanche de Frankenstein. Ciné-fan : Dents et prothèses dentaires.

N° 39 : Maquillage : entretien avec Rick Baker, deuxième partie. Cinéphage : Les Aventures de Buckaroo Banzai, Cocoon, Taram et le Chaudron Magique, Musclor et She-ra, La Dernière Licorne, Santa Claus, Les Goonies. Box-office 85. Le septième art décrypté. Les Nouveaux maquilleurs : Jacques Gastineau, Tyler Smith, Kevin Yagher. Les films d'Avoriaz 86. Mort Sur le Gril. Re-Animator : Entretien avec Stuart Gordon. La Revanche de Freddy. Entretien avec le réalisateur Jack Sholder. Avant-première : Le Docteur et les Assassins, The Stuff, Peur Bleue. Compte rendu du Deuxième Festival du Super 8. Dossier : Roman Polanski. Spécial cinéastes : Richard Fleischer, Michael Powell. Effets spéciaux : Pub du sage (Yoda) pour le Crédit Mutuel. Dossier : Le Cinéma Fantastique indonésien. Le film décrypté : Le Masque du Démon.

N° 40 : Maquillage : entretien avec Reiko Kruk et Dominique Colladant. Cinéphage : Contact Mortel, Le Mystère de la Pyramide, D.A.R.Y.L., Peur Bleue, Dream Lover, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?, L'Unique, Kalidor, Black Out, Le Docteur et les Assassins, Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, Une Créature de Rêve, La Revanche de Freddy. Avant-première : Transylvania 6-500, Once Bitten, Terrovision, Troll, Eliminators. Dossier Highlander, entretien avec Christophe Lambert. Link, Enemy. Dossier Hitchcock : les apparitions du Maître dans ses films avec toutes les photos. Les Oiseaux, analyse. Les nouveaux maquilleurs : Michel Soubeyrand, David White, Gabe Bartalos. Autopsie du septième art. Peter Pan. En vingt-quatrième vitesse : Jean-Pierre Jeunet, cinéaste. Série TV : Chapeau Melon et Bottes de Cuir. Ciné-fan : les prothèses en latex.

N° 41 : Effets spéciaux, Evil Dead II. Cinéphage : Créature, sans Issue, Atomic Cyborg, Le Diamant du Nil, Zone Rouge, Maxie, Highlander. Dossier « House », entretien Steve Miner et Sean S. Cunningham. Nomads, Le dernier survivant, Les Aventuriers de la 4e dimension. Avant-première : April Fools Day, Critters. Dossier et entretien Sergio Martino. La série TV : Alfred Hitchcock Presents. Analyse de Psychose. Les nouveaux maquilleurs : Howard Berger, Rick Stratton, Tom Woodruff, Bart Mixon, Benoit Lestang, Mark Shostrom. Ciné-fan : les prothèses en latex. Festival du Rex 1986. L'effet gore, réflexion sur le genre. Vidéo. Mad Mosik.

N°42 : Dossier From Beyond, entretien avec le producteur et le distributeur. Cinéphage : Dakota Harris, Tex et le Seigneur des Abysses, Nex of Kin, La dernière maison sur la gauche, Régime sans pain, After Hours, Murder Rock. L'Invasion vient de Mars : entretien avec Stan Winston, les effets spéciaux. Dossier Poltergeist II. Short Circuit, F/X, Psychose III, Future Cop. Les nouveaux maquilleurs : Scott Coulder, Rick Griffin, Vincent Guastini. Le film décrypté : Rencontres du troisième type. Dossier : La préhistoire au cinéma. Ciné-Fan : Fabrication d'un buste. Mad in France.



N°43 : Maquillage : entretien avec Chris Walas. Cinéphage : Short Circuit, Le Métro de la mort, Prisonnière de la vallée des dinosaures, L'Amour sorcier, Week-end de terreur, Au Cœur de la nuit, Le Clan de la caverne des ours, Profession : Génie, L'Invasion vient de Mars, Teen Wolf. Avant-première : Labyrinth, The Great Mouse Detective, Flight of the Navigator, Haunted Honeymoon. Dossier : Aliens. Salomé, Les yeux sans visage. Dossier Critters : entretien avec Dee Wallace Stone. Les Aventures de Jack Burton... Mad in France. Série télé : Les Mystères de l'Ouest. Roul Ruiz. Autopsie du 7e art. Dossier : Les extraterrestres à l'écran. Ciné-Fan : Tête et bras mécanique.



Un peu d'animation à la Villette...


Animation d'un combat de dinosaures.

Ce qui a toujours fasciné dans le procédé de l'animation image par image, c'est que, de tous les trucages, de toutes les techniques, ce soit celui qui repose totalement dans son principe sur le dispositif même du cinéma ; c'est-à-dire la décomposition du mouvement en un certain nombre de photos (de photogrammes), qui, lorsqu'elles défilent rapidement, reconstituent ce mouvement et donnent l'illusion de la continuité temporelle. Tout le monde, étant gamin, s'est un jour ou l'autre amusé à « feuilleter » à toute vitesse, d'un frottement du pouce sur le papier, des séries de photos ou de dessins qui « racontaient » ainsi un mini-gag visuel. Le plaisir de la magie du cinéma. Parce que le cinéma, tout le cinéma, tous les films, du meilleur au pire, et bien finalement, ce n'est que ça. A la base, un petit truc, un petit bricolage.
En laissant de côté le dessin animé, dans le domaine de l'animation image par image, il a d'abord eu Méliès. Le premier. Puis d'autres ; en particulier, aux États-Unis, Willis O'Brien **(King Kong)** et son disciple Ray Harryhausen. Ils ont su mélanger la vie artificielle de leurs marionnettes animées à celle d'acteurs réels. Parfois même, quand le film était mauvais, les créatures factices avaient l'air plus vivantes que les comédiens. En France, Jean-Manuel Costa s'est inspiré, l'espace de deux courts métrages, il y a quelques années, de ces deux grands animateurs.
Récemment, début 87, dans le cadre d'une commande de la Cité des Sciences de la Villette, il a refait de l'animation image par image.
Les deux petites séquences auxquelles il a participé font partie d'une série de 8 films éducatifs : des sujets aussi divers que les volcans, les fleurs, la reproduction, etc. Des films tournés sur pellicule puis enregistrés sur vidéo-disque interactif pour pouvoir être consultés librement.
L'un d'entre eux s'appelle « Dinosaures » ; il nous montre brièvement (ça dure environ une minute) la vie « quotidienne » des grands reptiles de l'époque préhistorique. Cette scène, comme les sept autres a été réalisée et montée par Henri Poirier, et éclairée par Jérôme Robert. Après des recherches sérieuses, et épaulé par un conseiller scientifique, Costa a conçu et animé un brontosaure, un tyrannosaure, un ptéranodon, un tricératops et un autre animal au nom encore plus compliqué. Les marionnettes faisaient de 20 à 60 cm. Un squelette articulé a permis le mouvement par un système de rotules en laiton et dural. Chacun des dinosaures a été façonné dans de la mousse de coussin, sculptée pour lui donner la forme appropriée. Le tout recouvert de mousse de latex. Une manière de construire rapidement les modèles réduits. Ceci dit, ça a quand même représenté environ un mois de travail.
Le décor a été construit dans un grand studio photo. En l'occurence, c'était une grande plaque de contreplaqué d'environ 6 mètres sur 6, sur laquelle ont été installé arbres-maquettes, fougères, branches de sapin pour recréer la luxuriance des forêts de la préhistoire. Le contreplaqué, de 2 cm d'épaisseur, était percé de trous par endroits, afin d'y rentrer une vis qui, plantée dans la patte de la marionnette, la maintiendra debout pendant sa marche, image par image. Pour l'ambiance, Jean-Manuel Costa et Jérôme Robert ont utilisé du tulle pour créer un effet de brume dans le fond de l'image. Le look général venait en droite ligne des dessins de dinosaures d'un célèbre illustrateur tchèque. Les plans correspondant à l'époque Crétacé ont une tonalité orangée tandis que ceux du Jurassique ont une coloration plutôt bleutée.
L'autre film, intitulé « Evolution » ne montre que plus brièvement des dinosaures ; on voit notamment deux d'entre eux se disputer une carcasse.
Jean-Manuel Costa a filmé tout ça à l'aide de sa caméra contrôlée par ordinateur, d'où la possibilité, malgré le principe de l'animation, de faire des mouvements d'appareil pas à pas, travellings et panoramiques, avec une grande précision.
Pour ces quelques plans de dinosaures, Jean-Manuel Costa s'est souvenu de certains moments d'un de ses films-fétiches, de **King Kong** : l'idée d'insuffler la vie à ses marionnettes par des petits gestes anodins.
Faire de l'animation image par image, comme tout artisanat, c'est bien évidemment maîtriser la technique du prodécé, mais c'est aussi et surtout utiliser cette technique pour cristalliser et alimenter tout un imaginaire : dinosaures, monstres, mythes, tout ce qui nous fascine et nous fait rêver.

Jean-Manuel Costa anime ici un dinosaure.


Pourquoi les Martiens sont- ils Verts ?

Une grave question métaphysique... à laquelle Caroline Vié a voulu répondre, en 8 minutes et à l'aide d'une caméra.
Un vaisseau, dans l'espace intersidéral. Il arrive en vue d'une jolie petite planète bleue. Vive discussion entre les occupants de l'engin, pour savoir lequel d'entre-eux va être désigné pour aller sur terre en mission. Le sort tombe sur Marty. Et un frigidaire est largué, avec Marty à son bord...
Changement de lieu ; nous sommes dans le bureau du Président du Monde (rien que ça), où celui-ci s'applique avec ses conseillers et ses secrétaires à ne pas faire grand-chose. Soudain, tremblement de terre, vrombissement d'enfer. La fumée se dissipe, au fond de la salle, le frigidaire vient d'atterrir. Silence crispant, la porte s'ouvre et Marty fait son apparition. Marty l'extraterrestre, Marty le Martien.
Dans l'entourage du président, inquiétude, étonnement. Et Marty de commencer son discours au peuple de la Terre. Petite particularité : il ne parle pas, il chante...
Et oui, **Pourquoi les Martiens sont-ils verts ?** présente l'originalité d'être une drôle de mini-comédie musicale de science-fiction. Avec chansons, danses, gags, et même des effets-spéciaux... Mais reprenons depuis le début...
Pour Caroline Vié, la jeune réalisatrice, la première idée qui a germé a été d'adapter une nouvelle qu'elle avait adorée, une nouvelle de Robert Bloch intitulée **Mon Barman et son Monstre.** Hélas, quelques renseignements pris concernant l'achat des droits lui apprennent que c'est Steven Spielberg qui les détient !... Alors qu'elle noyait son chagrin dans un café, en compagnie de ses amis Claude Scasso et Yorgos Bountouvis, un soir de décembre 1986, tous trois ébauchent un projet autrement plus original : Yorgos, jeune compositeur, a la possibilité d'enregistrer en Grèce une musique de film à des tarifs avantageux ; Caroline et Claude peuvent mettre en commun la somme de 50 000 F comme budget de départ. Et ils ont l'envie d'écrire un sujet original; là, au moins, pas de problèmes de droits bloqués... La fabrication du film a démarré.
Yorgos Bountouvis compose et enregistre donc tous les morceaux de musique qui vont constituer le gros de la bande sonore du film. La référence dans ce domaine, c'est le rock du début des années 50, tel qu'il apparait dans certaines comédies musicales de l'époque. Une partition qui joue sur l'humour dans le cas de certains des thèmes, comme celui-ci, très « militarisant », du Président.
Pendant la mise en boîte de la musique, Caroline Vié et Claude de Scasso écrivent un premier synopsis assez détaillé. Une histoire de Martiens, qu'ils s'empressent de développer et de minuter précisément dès que les bandes reviennent de Grèce, dans le courant du mois de janvier 87. L'inspiration va des films de S.F. des années 50, comme le **Blob,** pour l'aspect de Marty l'extraterrestre, à **Chantons sous la pluie,** pour le principe de la comédie musicale rafraîchissante et drôle. Un cocktail détonant !
Fabrication de l'extraterrestre : apparition de Jean-Christophe Spadaccini pour les maquillages spéciaux ; pour lui, une occasion de faire ses preuves, après quelques travaux pour des films Super 8. Spadaccini suggère à Caroline Vié une conception plus humanoïde de Marty, et le look **Blob** est abandonné. Une petite sculpture effectuée par J.C. Spadaccini, et l'idée est adoptée. C'est celle-là qui apparaîtra à l'écran. Pour le vaisseau spatial, c'est Jean-Marc Toussaint, avec quelques assistants et beaucoup d'ingéniosité, qui a officié : 2 frisbees collés ensemble plus quelques bouts de maquette, et vous avez une soucoupe volante ; un ballon de plage correctement peint, et vous avez une planète Terre ; un morceau de sucre (!), et vous avez un frigo largué dans l'espace... Science-fiction parodique, peut-être, n'empêche qu'on ne voit pas l'artifice du truc. Comique ne veut pas dire ridicule et mal foutu. Au contraire de beaucoup de soi-disant spécialistes qui font des mystères sur leurs secrets de fabrication et qui demandent des sommes dingues pour des effets pas si réussis que ça, Vié, Toussaint, Spadaccini, et compagnie, bricolent avec talent. Sans se prendre au sérieux.
Un complément de financement et la prise en charge de la production par Média Movies ; des réductions sur la plupart des frais de pellicule, labo, matériel, une condition presque indispensable pour pouvoir réaliser un court métrage ; et c'est le tournage durant 5 jours, dans une salle des fêtes de 400 m² en proche banlieue, agrémentée d'échafaudages pour placer les projecteurs. 1 semaine de montage, Caroline Vié se retrouve avec un court-métrage en 35 mm, réalisé avec peu de moyens, mais beaucoup de soins. Et surtout, énormément d'énergie. Il en faut, pour entraîner dans le sillage de son projet une quinzaine de techniciens et autant d'acteurs-chanteurs.
Pourquoi les Martiens sont-ils Verts ? est le premier court métrage de Caroline Vié. On attend la suite.

Jean-Michel LONGO



Marty et un des agents du Président. *Maquillages : J.-C. Spadaccini.*

Marty. Ci-dessous : les Martiens attaquent !





COURT MÉTRAGE

COURRIER DES LECTEURS

Eric Boyer, Frepillon

Je ne suis pas un lecteur assidu de *Mad Movies*, je préfère largement *Télérama* à cause de l'horoscope. D'ailleurs, je propose que vous mettiez Sabatier en première page et moi je vous mets en relation avec le mec qui a fabriqué son dentier. Comme ça vous appeleriez le journal, *Movierama*. J'aimerais lancer un appel (lote de laine) aux lecteurs. J'ai fait parvenir à la rédaction de *Mad* une cassette sur laquelle j'ai enregistré une composition musicale personnelle car j'aimerais me mettre en relation avec une équipe désireuse de réaliser un film pour le prochain Festival du Super 8. Et j'espère que peut-être, par cette lettre, d'autres musiciens fanas de fantastique pourront se mettre en relation avec d'autres équipes. Les cassettes et renseignements sont à réclamer à l'adresse qui suit (envoyer 5 F en timbres). Eric Boyer, 3, avenue de France, 95740 Frepillon.

J. Balciunas, Lituanie

Je connais la revue *Mad Movies*, car j'en possède un numéro, parvenu assez accidentellement en URSS, et j'aimerais bien correspondre avec des amateurs français de Fantastique. Je me présente : Jean Balciunas, lituanien, fervent de ciné-ma F., SF et Horreur. Je ne peux malheureusement pas vous payer pour la publication de mon annonce, car les règlements monétaires entre nos pays ne sont pas possibles : mais ne pourriez-vous pas faire une exception pour moi ? Respectueusement vôtre. Jean Balciunas, Taikos PR 35-48, Kaunas 233009, Lituanie, URSS.

Mad Movies *en Union Soviétique, est-ce possible ? Pourvu que Krasucki ne nous dénonce pas ! J.P.P.*

Jean-Michel Cathelotte, Bruyères-le-Châtel.

Je voudrais me permettre de suggérer quelques idées pour améliorer la revue à Tonton Mad :
A : Mettre un poster géant qui serait l'affiche du grand film du bimestre.
B : Mettre (comme votre confrère *L'Écran Fantastique*) le sommaire du numéro suivant à la fin.
C : Publier des fiches ciné avec au recto l'affiche et au verso l'histoire, comme l'*Écran* et *Starfix*.
D : Une sélection vidéo plus grande avec la jaquette en couleurs, car cela me sert pour habiller mes jaquettes.
E : Faire des concours pour gagner des K7 vidéo.
Enfin, je voudrais par votre intermédiaire exprimer mes condoléances à l'ex-TV6 et crier bien fort mon indignation face au choix des péquenots de la CNCL (encore des coincés) et je souhaite que d'autres personnes se joignent à moi pour envoyer une pétition contre ce choix stupide et irrationnel, pétition que nous enverrons à la CNCL pour aider les autres mouvements. Merci pour tout. Jean-Michel Cathelotte, 15, rue Honoré-de-Balzac, 91680 Bruyères-le-Châtel.

Nous prenons bien note de tes suggestions, mais crois-tu vraiment que c'est en pompant ainsi sur les collègues que nous parviendrons à notre propre originalité, hein, dis voir ? J.P.P.

Michel Haritchabalet

Tout d'abord je tiens à remercier les rares exploitants de salles de cinéma qui n'ont pas profité de la libération des prix pour augmenter leurs tarifs : BRAVO. Aux autres, merci les mecs vous êtes sympas ! Nous arrivons tranquillement à 40 F la place.
Ceci dit, passons maintenant au Festival Super 8 du mois d'octobre, manifestation que vous êtes les seuls à organiser (merci pour nous tous). Cependant, la prochaine fois, il y aura à faire un petit effort au niveau de l'organisation : trouver une salle nettement plus grande, faire circuler dans la salle les participants au concours de maquillage pour que chacun puisse les « juger », etc. Par ailleurs, l'extension au 16 mm apportera à mon avis de bonnes choses.
Sinon, je lis *Mad Movies* depuis quelques années et j'ai l'impression que la revue est moins riche qu'auparavant, et je crois que cela vient d'*Impact*. Il devrait plus se détacher de *Mad* car je crois qu'il y a double emploi. Salut.

Nous cherchons sans arrêt une salle plus grande, mais vous venez toujours plus nombreux, petits fripons. C'est vrai, l'année dernière on attendait 700 personnes et vous arrivez comme ça à 900. Est-ce vraiment raisonnable ? Par contre, tu as raison de dire que la revue est moins riche qu'auparavant. Si tu peux faire quelque chose, justement, du genre abonnement, par exemple !
Non, sérieusement, crois-tu vraiment que ce sont les deux sujets à caractère fantastique que nous publions dans Impact *qui retirent quelque chose d'essentiel à* Mad Movies *? Et si nous passions mensuel, alors, comme on nous le demande souvent ? D'autant que je ne croie pas une seconde que* Mad *s'appauvrisse, vois plutôt le nombre de films traités dans le 46, ou dans celui-ci. Compare avec d'autres revues, au besoin. J.P.P.*

Olivier Strecker, Fos-sur-Mer

Je vois qu'avec ses derniers numéros *Mad Movies* y va très fort... ça bouge... ça enthousiasme... ça aveugle. Et, ô suprême joie : deux de mes photos sont publiées dans le 45 ! Alors, finalement, j'ai pris une grave décision : je vous envoie d'autres photos. Je souhaite bonne chance et plein de succès à la revue et à tous ses membres.

Martine Pesquer, Perpignan

C'est pour vous supplier de passer dans vos colonnes que je vous écris. Malgré plusieurs passages dans *Mad*, je dois être maudite, mais une bonne partie de ma collection Harrison Ford me reste encore sur les bras ! Arrgh ! Surtout ne pas désespérer, persister, envers et contre tous. Donc je compte sur votre compréhension et votre générosité, toutes deux sans bornes, pour me réserver une petite place dans le numéro. Alors voilà : je vends des documents sur la saga des **Star Wars, Raiders of the Lost Ark, Witness, Indiana Jones,** affiches, bandes originales, photos, etc. Également : photos véritablement dédicacées : acteurs « Dallas », James Stewart, Yul Brynner, etc. Je vous remercie des milliards de fois et vous envoie mes plus chaleureuses amitiés (oh que je vous aime, que je vous aime !). Salut, les p'tits monstres. Martine Pesquer, 2, avenue du Cap Béar, appt. 5, 66000 Perpignan, (joindre enveloppe timbrée).

Max Rouquier, Morières-les-Avignon

Je tiens à féliciter *Mad Movies* d'être une des seules revues de cinéma à s'intéresser à Jim Muro qui, avec son **Street Trash,** semble réinventer la vieille tradition new-yorkaise du cinéma cradingue et urbain. Avis aux Lovecraftomaniaques : à l'heure où un dénommé Stuart Gordon s'apprête à nous donner une suite d'adaptations plus ou moins libres du maître (comme l'avait fait Corman avec Edgar Poë dans les années soixante), sachez, bandes de pâles vindicatifs, que les éditions Belfond ont réédité depuis quelques mois le recueil de nouvelles « Dagon », parmi lesquelles figurent « Herbert West-Re-Animator » et « From Beyond », ainsi qu'un autre recueil de nouvelles, inédites cette fois : « Night Ocean ». Avouez qu'il y a de quoi rétablir vite fait la rubrique Livres dans *Mad* ! Salut à tous et qu'Azathoth vous protège.

Rémy Le Duff, Brest

Je constate, en lisant *Mad Movies* (d'autres revues aussi, d'ailleurs), que des lecteurs passent leur temps à s'étriper (Slurp !) parce qu'ils n'ont pas la même opinion sur un film (« **Highlander** est génial ! Mais non, bande de nuls, c'est un nanar ! », ou encore, « Moi, j'ai adoré **Aliens** ! Soyez objectifs, il n'y a rien d'intéressant dans le film de Cameron », etc.). Même **La Mouche** en prend plein la gueule dans le dernier courrier des lecteurs (et ne parlons pas de ce paure **Howard** !). Damned ! Où cela s'arrêtera-t-il ?
Après ça, certains se plaignent que le Fantastique est mort, que tous les films se ressemblent, qu'il n'y a plus d'originalité, j'en passe et des meilleures. Pour moi, cela prouve au contraire que le Fantastique est le genre le plus éclectique qui soit (si on peut parler de « genre »). Il y en a pour tous les goûts.
Comment peut-on être « objectif » en parlant d'un film ? Chacun a une culture, des croyances, des opinions, des activités, qui le font aimer certains films plutôt que d'autres. Il serait ridicule de les uniformiser. Bref, vive la différence ! Alors, quand je lis une lettre d'un lecteur qui dit que « l'équipe doit être unie et objective », « à qui se fier ? », etc., en parlant du tableau de cotation, je me dis qu'il n'a rien compris au film (si j'ose dire). Personnellement, j'approuve qu'il y ait un tel tableau, mais je ne m'y fierais jamais pour aller voir un film ou non.
De plus, je trouve ridicule l'idée de mettre une liste des « pires films » dans le palmarès. Quand je vais voir un film, je m'attends plus ou moins à ce que sera le résultat. Je vois plus de bons films que de mauvais, et les déceptions sont relatives. Pensez-vous vraiment que les lecteurs (ou les rédacteurs) aient réellement vu les « pires films» de l'année ? Quand je vois dans la liste des « pires films » de l'année des rédacteurs **Highlander, Aliens, Enemy,** (et la liste est longue), je me dis qu'ils veulent surtout régler leurs comptes. J.P.P. a raison de dire : « Les autres « pires » ne sont pas assez pires pour être cités ». Pour moi, aucun film n'est assez « pire » pour être cité. Essayez donc de faire mieux, on verra le résultat.
Bon, à part ça, *Mad Movies* est très bien (je ne dis pas parfait, on peut toujours évoluer), de même qu'*Impact*. Vive le Fantastique !

Photos : Olivier Strecker.





Alain Kaminski, Paris

J'aimerais vous faire part de mon indignation et savoir si les lecteurs de *Mad Movies* approuvent le jury désigné pour Avoriaz cette année. Je trouve qu'il est inadmissible que l'on demande à des gens tels que Sophie Marceau ou Sabine Azéma d'être membre d'un tel jury. Je ne vois pas en quoi ces comédiennes seraient aptes à juger un film fantastique. Ce qui m'a le plus écœuré, c'est d'entendre à TF1 une interview de Johnny Halliday, membres de ce jury. Il a dit sans aucune gêne qu'il n'avait pas commencé à regarder les films, alors que le festival avait démarré depuis deux jours. Je pense que lorsqu'on a cette chance de pouvoir juger les films, on se doit de voir tous les films et non pas seulement ceux qu'on sait par avance être les meilleurs.
Je vous félicite pour votre journal qui est vraiment le meilleur en la matière et j'espère avoir la confirmation que d'autres lecteurs récusent le jury d'Avoriaz. Le palmarès me semble honnête, bien que j'aurais préféré voir **La Mouche** remporter le grand prix plutôt que **Blue Velvet**. Ce dernier relève-t-il vraiment du genre fantastique ?

Bien sûr que le film de David Lynch se rattache complètement au genre fantastique. L'histoire se vit comme un rêve et il s'agit d'une étonnante série de phantasmes (violence, homosexua-

lité, voyeurisme) que la caméra du réalisateur nous assène avec son originalité habituelle. Peut-être valait-il mieux ne pas trop tenter d'en cerner l'intrigue pour se laisser plutôt porter par les images. Quant à sa valeur face à l'œuvre de Cronenberg c'est une question purement subjective, et si vous voulez bien vous reporter à notre précédent tableau de cotation, vous verrez ce qu'en pense l'équipe de Mad Movies.
Tout à fait d'accord avec toi pour le choix du jury, mais il faut comprendre que le festival recherche avant tout des « personnalités » car cette manifestation sert aussi à promotionner la station. Pense un peu qu'il y avait jusqu'à François Léotard sur place, (d'accord, vaut mieux Léotard que jamais, mais quand même !). Aux yeux des organisateurs, ce n'est donc pas grave que l'on n'ait quasiment pas vu Sophie Marceau dans les salles, l'essentiel reste qu'on l'ait bien vue sur la station. Maintenant si tu veux savoir si nous approuvons ou non, est-il vraiment nécessaire de répondre ? J.P.P.

Sandrine Cretin, Bois d'Amont

Dans le n° 46, Dominique Pellet (j'espère qu'elle lira ce que je lui écris) fait une critique négative de **La Mouche.** Complètement nase, la gamine ! Si tu pensais voir la créature dès le début du film, c'est que tu ne dois pas aimer le suspense. Si tu croyais la voir dès le début, alors tu pourrais aussi bien penser que le joli insecte viendrait s'asseoir à côté de toi pour te faire une bise gluante sur tes joues de bourgeoise. Je pense que ça t'aurait réveillée puisque tu dormais. De plus, le film n'était pas spécialement une berceuse, je pense que tu t'es trompée de salle ; Douchka, c'est à côté !
J'espère que tous les Mouchophiles m'approuveront ainsi que tous les fans de *Mad Movies.*
Bisous à toute l'équipe et courage !.

Nous ne pouvons pas publier toutes vos lettres mais nous avons enregistré une très vive réaction indignée suite à l'avis négatif émis par Dominique Pellet, à propos du film de Cronenberg, dans notre précédent courrier. Quant à la lettre précédente, elle reflétait également l'opinion d'une dizaine de nos correspondants au sujet du dernier Festival d'Avoriaz et plus particulièrement de son palmarès. J.P.P.

Karl Joubaire, Rennes

Salut mon petit Gachenot.
Tu dois t'en douter, je ne vais pas te faire de compliments. Bon, pour la bande de fanas, je laisse courir... mais la lettre soi-disant nulle je ne la digère pas. Déjà tu ne comprends pas les films, comment veux-tu comprendre ma lettre ? N'essaie pas de la retourner, elle est dans le bon sens. De plus, ce n'est pas *Mad Movies* qui a mal pris ta lettre, mais moi uniquement, alors adresse-toi au lecteur si cela se reproduit.
Je finissais de lire ta lettre que, rebelote, ça recommençait. Décidément ça prolifère. Voilà qu'à Montpellier on s'y met : Dominique Pellet, pour ne pas citer son nom. Ne pas apprécier **La Mouche,** c'est compréhensible, mais de là à critiquer les effets spéciaux, dire que c'est une arnaque et s'endormir pendant le film, je n'arrive pas à comprendre son cas. Je pense que du côté de la rue Mansart on a la même opinion que moi en ce qui concerne **La Mouche.** N'est-ce pas Tonton Mad ? Salut à tous les moviesiens et sans rancune.

Nicolas Milési, Venerque

Très friand de ta croustillante revue (je la lis depuis le n° 25), je tiens à te féliciter pour son excellente qualité. Cependant, une foule de questions que je me pose restent sans réponses. Par exemple, j'ai beaucoup apprécié ton article concernant la censure cinématographique, mais que deviennent les scènes censurées ? Sont-elles détruites, conservées ? Qu'est-ce qu'un giallo ? Qu'est-ce qu'une steadycam ?
Ayant vu récemment **La Forêt d'Émeraude,** je ne tiens plus : comment s'y est pris le réalisateur pour filmer ces scènes de poursuites en forêt sans aucun travelling, et pourtant la caméra glisse à toute allure à travers les arbres. Enfin, et ce sera la question subsidiaire, que signifie le A dans le nom de George A. Romero ?

Que de questions ! Bon, déjà chaque cas de coupe répond à un problème particulier : on a même vu des films sans coupures à Paris et tronqués pour la province. Deuxio, un giallo est un policier à suspense, souvent avec tueur sadique et tendances érotiques. Les italiens se sont illustrés dans le genre (Argento à ses débuts, Fulci, etc.). Une steadycam est une caméra que l'opérateur porte harnachée sur lui et qui permet de filmer des scènes avec une grande fluidité, malgré le mouvement. Les scènes dont tu parles ont justement été prises à la steadycam. Quant à George Romero, c'est le trou, un cadeau au lecteur qui trouvera. J.P.P.

Suzy de Magalhaes, Les Aix d'Angillon

En lisant certaines critiques de films de *Mad Movies,* j'ai trouvé qu'elles n'étaient guère encourageantes. Surtout pour certains films comme **Démons,** par exemple : « Bien crade et bien complaisant, comme souvent chez les réalisateurs italiens ». Ou quand vous dites du **Retour des Morts-vivants** « qu'il ne manque pas d'évoquer à maints égards **Evil Dead** ». Pourquoi Dan O'Bannon voudrait-il copier Sam Raimi ? Idem pour **Les Griffes de la Nuit** : « Cette conclusion décevante retire aux **Griffes de la Nuit** l'appellation de chef-d'œuvre... ».
Vos critiques ne donnent pas envie de regarder un film et parfois on en rate de bons. Souvent vous reprochez aux nouveaux films de copier les anciens et pourtant les nouvelles versions valent mieux que les anciennes. Malgré ces petits défauts, j'adore *Mad Movies*... mais ça soulage de se libérer.

Rien à répondre à cela, sinon que chacun donne son avis. Effectivement, ***Démons*** *paraissait un peu faible et* ***Démons 2*** *me semble encore plus grave. On le pense et on le dit, voilà, c'est tout ! J.P.P.*

Christophe Matrod Alby-sur-Cheran

Je tiens tout d'abord à vous encourager pour « L'autopsie du 7e art » qui est une excellente rubrique. Je voudrais justement avoir quelques renseignements précis : à qui doit-on envoyer les scénarios, et sous quelle forme ? Quelles précautions doit-on prendre ? Une dernière question : lorsque j'étais gosse, un film m'avait terrifié, il me ferait sûrement sourire aujourd'hui, mais j'aimerais retrouver son nom. C'était l'histoire d'un couple qui allait s'installer dans un château. Des petits monstres à la tête mi-pastèque, mi-ballon de rugby, cachés dans les cheminées, terrorisaient alors la femme pour finalement l'emporter avec eux et la tuer. Bien sûr, je m'attends à quelques vannes bien placées (et compréhensibles), mais c'est bien ce qui fait le charme de *Mad Movies.*

Quelle mauvaise pensée ! Bon, écoutez tous : un scénario se tape (feuille recto seulement) à la machine et s'agraffe avec un beau titre sur la page de garde. Pour faire « copyrighter » vos écrits, il suffit d'en déposer un exemplaire (+ 200 F) à la SACD (Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques), 11 bis rue Ballu, 75009 Paris. Pour le faire connaître, il faut écumer une à une les maisons de production, mais n'espérez pas une réponse avant 4-5 mois, si jamais vous en recevez une. Vous pouvez aussi passer une annonce dans le Film Français, *revue corporative du cinéma. Quand à ton histoire, elle ressemble furieusement aux* ***Créatures de l'Ombre,*** *un téléfilm américain diffusé il y a une bonne dizaine d'années, et rediffusé depuis, d'ailleurs.*

Sergio Giovannangeli Chevilly-Larue

Fidèle lecteur de *Mad Movies* depuis plus de deux ans, je me décide enfin à vous écrire. Je tiens tout d'abord à vous remercier et à vous féliciter pour les frissons et le plaisir que vous me procurez.
Je profite aussi de cette bafouille pour répondre à Gilles Penso de Marseille (*Mad Movies* n° 45, janvier 87) en disant simplement : pourquoi pas des suites, des remakes, des adaptations et du « déjà vu » ?
En effet :
1. Les suites peuvent avoir des scénarios d'excellente qualité (la saga de **Star Wars, Superman**). D'autre part, les séries ont leur importance. Quelle frustration s'il n'existait qu'un seul épisode de la B.D. de Superman et un seul de chaque héros de Marvel ; ou encore un seul épisode de **Star Trek !** Nous avons besoin de personnages connus, aux multiples aventures... sur petit ou sur grand écran. D'ailleurs, les suites ne sont pas un phénomène nouveau : **The Fly** a eu deux séquelles et **Dracula** et **Frankenstein** (sans parler de **Tarzan**), ont dû avoir presque autant de suites que **Dallas** et **Dynastie** réunis.
Autre chose, pourquoi encenser la **4e Dimension** et avoir tendance à dénigrer **Creepshow** (qui, avis aux producteurs, ferait une excellente série T.V.) ?
2. Les remakes ne sont pas forcément des ressucées. Je pense qu'il s'agit avant tout d'hommages sincères à un cinéma d'une autre époque, auxquels on a apporté des éléments nouveaux et une approche différente (**The Fly, Twilight Zone - le film**).
3. **Les films tels que : Reanimator, La Guerre des Mondes, Greystoke, Le Monde perdu, Carrie, La Mouche, Dracula, Frankeinstein, L'Éxorciste,** etc., sont des adaptations de livres, et pourtant !
4. Le « déjà vu » serait à mon avis plutôt du « malheureusement pas assez vu » (par le public s'entend) car les **Critters** ne sont pas des sous-**Gremlins** et **Ratboy** n'est pas un **Elephant Man** à l'échelle 1/43. Quant à Indiana Jones, pourquoi serait-il l'unique aventurier-chasseur de trésors de la planète ? Il peut bien avoir des homologues en les personnes de **Dakota Harris,** Allan Quatermain et Jack Burton !
En résumé, je dirai que la situation n'a rien de dramatique. Bien sûr, tous les films n'ont pas des scénarios en béton (le **King Kong** de 76 par exemple), et les effets spéciaux peuvent l'emporter sur l'histoire, mais peut-on affirmer que tous les films anciens répondaient à ce critère ? Je ne pense pas. En fait, seul le temps fait la différence : les bons films restent, les moins bons disparaissent. C'est valable pour les vieux films et ce sera valable pour les actuels.



Dessin de Jean Boris.



LE TITRE MYSTÉRIEUX

Bel animal au demeurant, ce loup-garou folklorique ne sait plus retrouver son chemin, ni le film où il apparaissait. Pour vous aider un peu, parce qu'ex abrupto, comme ça, ce n'est pas très facile, on vous conseille de chercher du côté des séries TV, d'autant qu'il faudra nous fournir également le titre de l'épisode en question. Même punition pour les cinq premiers qui nous enverront la bonne réponse, toujours sur carte postale : le prochain numéro gratuit de *Mad Movies*.

Notre vilaine créature du n° 46 provenait du film **Apocalypse dans l'océan rouge**, de John Old, Jr. autrement dit ce bon vieux démoniaque Lamberto Bava, (rappelons que John M. Old était le pseudo du papa, Mario Bava (Cf. : **Le Corps et le Fouet**). Le film fut aussi exploité sous le titre : **Le Monstre de l'océan rouge.** Ont trouvé, et dans l'ordre d'arrivée : Robert Cassan (Paris), Jean-Marie Leperle (Nice), Marc Forbach (Montpellier), Karim Bettahar (Paris), Stephane Thiellement (Embrun), et, ensuite : Frédéric Avolli, Stephane Bastide, Thierry Hamel, Patrick Callonnec, Eric Charbonnel, Olivier Colpart, Annick Philippe, Pierre Beny, Stéphane Fauveau, Jean-Marc Arago, Denis Del aporte, Laurent Coëlho, Frédéric Barbe, Cédric Babol, Romain Randoin, Thierry Renard, Sebastien Danzoy, Pascale Bouzid, Arnaud Jeannisson, Sébastien Skriabine, José Bénitel, David Salopek, Cédric Chambin et Nicolas Loumiet.

petites annonces

Rappelons que les petites annonces sont gratuites et réservées aux abonnés. Prière de ne pas dépasser 3 ou 4 lignes de texte : nous sucrons souvent de véritables discours d'une demi-page !
Le service PETITES ANNONCES fonctionne également sur Minitel. Composez le 36-15, tapez le code MAD et entrez à la rubrique « Petites annonces » pour écrire vous-même votre texte ou pour lire les annonces d'autres lecteurs.

J'ai 29 ans et je recherche des passionnés de Fantastique pour créer un fanzine de nouvelles, BD, critiques livres et films, etc. Renseignements de lecteurs déjà expérimentés en ce domaine bienvenus. Écrire à Josiane Bringel, 10, avenue St. Rémy, Esc. A4, 93200 Saint-Denis.

Recherche tout sur **Star Wars** ainsi que tout renseignement sur technique de tournage en super 8. Jérôme Burnichon, L'Aiglon, 612, rue d'Anse, 69400 Villefranche-sur-Saône.

Vends nombreuses BD de super-héros, envoi de la liste sur demande, et achète *Mad Movies* n° 26, *L'Écran Fantastique* nos 25, 28, 31, 35 et 65 à prix intéressants. Christophe Cornesly, 2, rue Achille Oudinot, 61250 Damigny.

Vends photos de Marilyn Monroe et du film **Le retour du Jedi**, ainsi que VHS du même film. V.O. sous-titrée français et scope. Prix 500 F. Philippe Cotton, 13, rue Emile Zola, 59179 Fenain.

Cherche acteur entre 25 et 30 ans, possédant une voiture et habitant la région de Bordeaux. Thierry Ardiller, Tél. 56.81.27.52.

Vends films VHS à 200 F : **Mad Max, Rocky III, L'Empire contre-attaque** et **l'Au-delà** (129 F pour ce dernier). Frantz Bouton, 303, corniche de Magnan, 13 Agora, 06000 Nice.

Cherche adresses de boutiques vendant des comics (en dehors d'album) sur Paris ou sa région. Vincent Vervins, 7, passage du Cerf Volant, 95800 Cergy St.-Christophe.

Un mensuel de petites annonces qui vous aide à dénicher l'album, le roman S.F., le poster, qui vous manquent, c'est *L'Annonce-Bouquins !* 27 numéros parus en deux ans. Renseignements auprès de Pierre Caillens, 121, av. G. Pompidou, 33500 Libourne.

Vends affichettes **La maison des damnés, Nuits de cauchemar** et **Vendredi 13 N° 2 et 5**, ainsi que *L'Écran Fantastique* 1, 2, 9, 10 et 11 (35 F pièce + 5 F de port). Alain Muré, 83, rue de Molina, 42000 Saint-Etienne.

Vends nombreuses affiches de cinéma et B.O.F. à des prix intéressants, ainsi que lecteurs portables laser ou walkman. Demandez liste à Laurent Mazeas, 39, rue d'Auteuil, 75016 Paris.

Recherche *Mad Movies* 1 à 14, votre prix sera le mien. Vends affiche 120 × 160 de **Kiss contre les fantômes** + photos du groupe, et B.O. **Halloween II.** Téléphonez à Jacqueline Haron : 27.96.21.31.

Recherche les affiches de **Vendredi 13** et de **Shining.** Merci de m'écrire à Pascal Pérot, 504, rue Bretonnière, 45160 Olivet.

Recherche désespérément personne voulant prêter ou copier les films. Contre jeux sur cassette ou diskette pour Commodor 64 ou Amiga. Contacter Bruno au 58.10.18 (en Suisse) entre 18 et 20 heures.

Recherche docs. sur Harrison Ford, Daryl Hannah, Sigourney Weaver et Jeff Goldblum, ainsi qu'affichette de **La Mouche.** Marc Sessego, 10, rue des Cerfs, 91800 Brunoy.

Recherche *Première* N° 22, 25 et 68. Échange affiches **Zombie, Tonnerre de feu, Incubus, Carnage, Creepshow**, etc. ou des revues diverses. Écrire à Pascal Faludi, « Orgevault », 35230 Noyal/Seiche.

Recherche *Starfix* N° 7. Patrice Boukobza, 75, bd de Valmy, 92700 Colombes.

Recherche tout sur **Star Wars** et renseignements sur leurs acteurs. Recherche aussi masque de Dark Vador. Tél. 66.52.30.21.

Urgent, vends de nombreuses revues *Marvel, Lug* et *Arédit*, ainsi que des numéros de *Première, L'Écran Fantastique, Mad Movies*, etc. Écrire à Erol Prigent, 11, résidence de l'Ancre, Défense 1, 92400 Courbevoie.

Vends anciens numéros de *L'Écran Fantastique* et *Starfix*, (15 F), ainsi que divers modèles réduits. Liste contre enveloppe timbrée. Michel Gout, 30, rue Montorgueil, 75001 Paris.

Cherche bénévoles pour tournage vidéo hard gore dans la région des Vosges, cinéaste avec caméra JVC et équipe de maquilleurs (sérieux). Alex Ster, 56, avenue Gambetta, 88500 Mirecourt.

Recherche documents sur **Star Trek** et ses personnages et surtout Leonard Nimoy. Alida Martineau, 39, rue Jules Ferry, 78140 Velizy.

Vends les B.O. de **9 semaines 1/2** et **Paroles et musique.** Tél. (après 18 h) : 30.95.78.55. Demander Jérôme.

Recherche affiche des **Dents de la mer** et **Terminator**, ainsi que des docs. sur ces deux films. David Gin, 23, impasse de la vallée Hénot, 62224 Equihen.

Recherche dans la région parisienne une correspondante fana des films fantastiques, horreur et S.F. Je recherche aussi la vidéo-cassette du film **Crash.** Christian Delacôte, 65, rue de la Camargue, 68270 Wittenheim.

Vends nos 13 à 60 de l'*Écran Fantastique*, 23 à 37 de *Mad Movies* et 1 à 40 de *Starfix*. Écrire à Stéphane Thomas, LP de Loudun, 19, rue des Meures, 86200 Loudun.

Cherche affiches de **Demons, Poltergeist II, Final Executor** et **Massacre à la tronçonneuse.** Frédéric Lafors, 50, rue E. Vaillant, 93170 Bagnolet.

Vends projecteur SD 600 Magnon, super 8, prix à débattre. Jérôme Deliot, 2, rue St.-Justin, 32230 Marciac.

Recherche anciens numéros *Marvel* et albums *Lug* (L'Araignée, les Fantastiques, etc.). Écrire à Alexandre Sodowsky, 53 bis, rue du Château, 92600 Asnières.

Vends films vidéo récents et moins récents, en VHS, à très bas prix. Écrire (en précisant votre numéro de téléphone) à Jérôme Desvaux, 78, rue Gay Lussac, 59130 Lambersart.

Vends cassettes de musique de films, 35 F, avec **Halloween I et II, Jaws, Superman**, etc. et revends ordinateur ZX Spectrum avec adaptateur péritel et cassettes de jeux fantastiques. Prix 1 000 F (à débattre). David Gin, 23, impasse de la Vallée Hénot, 62224 Equihen. Vite car j'ai besoin d'argent pour acheter les prochains *Mad Movies (oui, faites vite les gars ! Note de l'Éditeur).*

Recherche affiches de **Alien, Star Trek I, II** et **III**, B.O. de **Star Trek II** et tout correspondant (ou dante) pour échanger idées, docs., etc. Lionel Mariaud, 48, rue Jules Moriac, 87100 Limoges.

Cherche cassette vidéo de l'émission du 8 mars de PPDA,· « À la folie pas du tout », avec sœur Thérésa. Prix à débattre. Écrire à Laurent Rennettino, 17, rue Notre-Dame, 13910 Maillane.

Vends Nos de *Strange*. Liste contre enveloppe timbrée. François Sikic, 81, rue du Mourinoux, 92600 Asnières.

Message à tous les amateurs de gore : je recherche un scénario bien saignant. Si vous avez des idées, envoyez-les moi à Fabrice De Bosq, 14, avenue Garenne Bechevet, 78170 La Celle Saint-Cloud.

Recherche *Le Fléau*, de Stephen King, des photos de Melody Anderson, la petite copine de Chuck Norris dans **LeTemple d'Or**, des photos de Jennifer Connely et des vidéos de films fantastiques. faire offres à Jérôme Bernard, La Maladière, 39160 St. Amour.

Vends à prix intéressant les *Écran Fantastique* 1, 2, 9, 10 et 11 et recherche toute personne aimant les œuvres de Lovecraft et les jeux de rôle par correspondance. Réponse assurée. Laurent Nambot, 4, allée Georges-Braque, 26000 Valence.

Vends *Starfix* 1 à 7, 10, 12 et 23. Recherche N° 2 d'*Impact* et Nos 23 et 24 de *Mad Movies* + affiche de **Day of the Dead.** Marc Alvarez, 2, rue de Lisbonne, Bât. H2, Appt. 52, 94140 Alfortville.

J'ai 18 ans et j'aimerais bien connaître des fantasticophiles qui habiteraient Le Chemin Vert ou Caen. Christophe Bideaux, 15, rue de Bourgogne, 14000 Caen, Le Chemin Vert.

Achète affiches **Terminator, 2019, Class 84, N.Y. 1997** et le 33 tours de **Terminator.** Mahand Hadjiat, 4, Parvis du Breuil, 92160 Antony.

Recherche personnes pouvant me donner toutes les rubriques du Ciné-Fan de *Mad Movies*. J'ai déjà les 25, 30, 33, 35 à 38, 40 et 42 à 45. Stephen Richoud, 193, bd Simon-Bolivar, 13015 Marseille.

Recherche informations sur **Evil Dead II**, affiches de **Re-Animator** (80 × 120) et correspondant ou correspondante entre 14 et 24 ans possédant éventuellement un MacIntosh Apple pour échanges, docs. etc. Frédéric Dumeale, 427, Chaussée de Waterloo, Saint-Gervais, Namur, Belgique.

Achète posters **Vendredi 13** (les 6), **Halloween** (les 3), **Massacre** (les 2) et vends autocollants, cartes postales, badges, disques et autres. Olivier Verdier, avenue Aristide Briand, 34170 Castelnau-le-Lez.

Achète à bon prix l'affiche des **Griffes de la nuit**, format 120 × 160. Écrire à Olivier Marchal, 9, résidence Sainte Madeleine, La Pomme, 13011 Marseille.

Vends livres de S.F. : Rayon Fantastique, Fleuve Noir, etc. Envoi de la liste contre 8 F 80 en timbres. M. Temperville, Ferme du Rabot, 5, rue de Bethune, 91400 Orsay.

Vends scénarios fantastiques courts métrages. Envoi des sujets contre enveloppe timbrée. Scénarios vendus au plus offrant. Denis Derly, 13 a, avenue Gambetta, 26100 Romans.

Recherche toutes photos, articles ou autres documents sur Jeff Goldlum et **La Mouche.** Écrire à Géraldine Laffond, 153, avenue des Frères de Lamanon, 13300 Salon de Provence.

Recherche *Mad Movies* 36 à 38 et le 41. Contacter Christophe Di Gioia, 91, bd Joliot Curie, 38600 Fontaine.

Recherche toutes docs. sur Jeff Golblum, Harrison Ford, Daryl Hannah et recherche quelques épisodes TV en VHS de **Timide et sans complexe.** Cherche à créer un club à propos de Goldblum. Écrivez-moi pour suggestions. Marc Sessego, 10, rue des Cerfs, 91800 Brunoy.

Je recherche tout sur les films de Tobe Hooper. Frédéric Martin, 4, rue des Violettes, 44160 Missilac.

Vends 3 000 fiches Monsieur Cinéma. État neuf. 100 F le lot de 100. ALbert Montagne, 11, rue Jean Payra, 66000 Perpignan..

Jeune réalisateur amateur recherche une équipe de tournage, dingues de ciné, entre 15-17 ans pour réaliser un film vidéo. Genre : policier. Région lyonnaise. les filles sont acceptées, bien sûr. David Coulot, 94, bd des Roses, 69800 Saint Priest.

Vends livres sur S. Stallone + livres d'horreur et affichettes de films. Liste et prix contre enveloppe timbrée. Jean-Luc Le Bihan, Boulinat Hengoat, 22450 La Roche Derrien.

Cherche gars sympa pouvant m'envoyer les posters et documents concernant Freddy Krueger des **Griffes de la nuit.** Frais d'envoi à ma charge. M. Contassot, 12, impasse des Tanaris Arnas, 69400 Villefranche S/S.

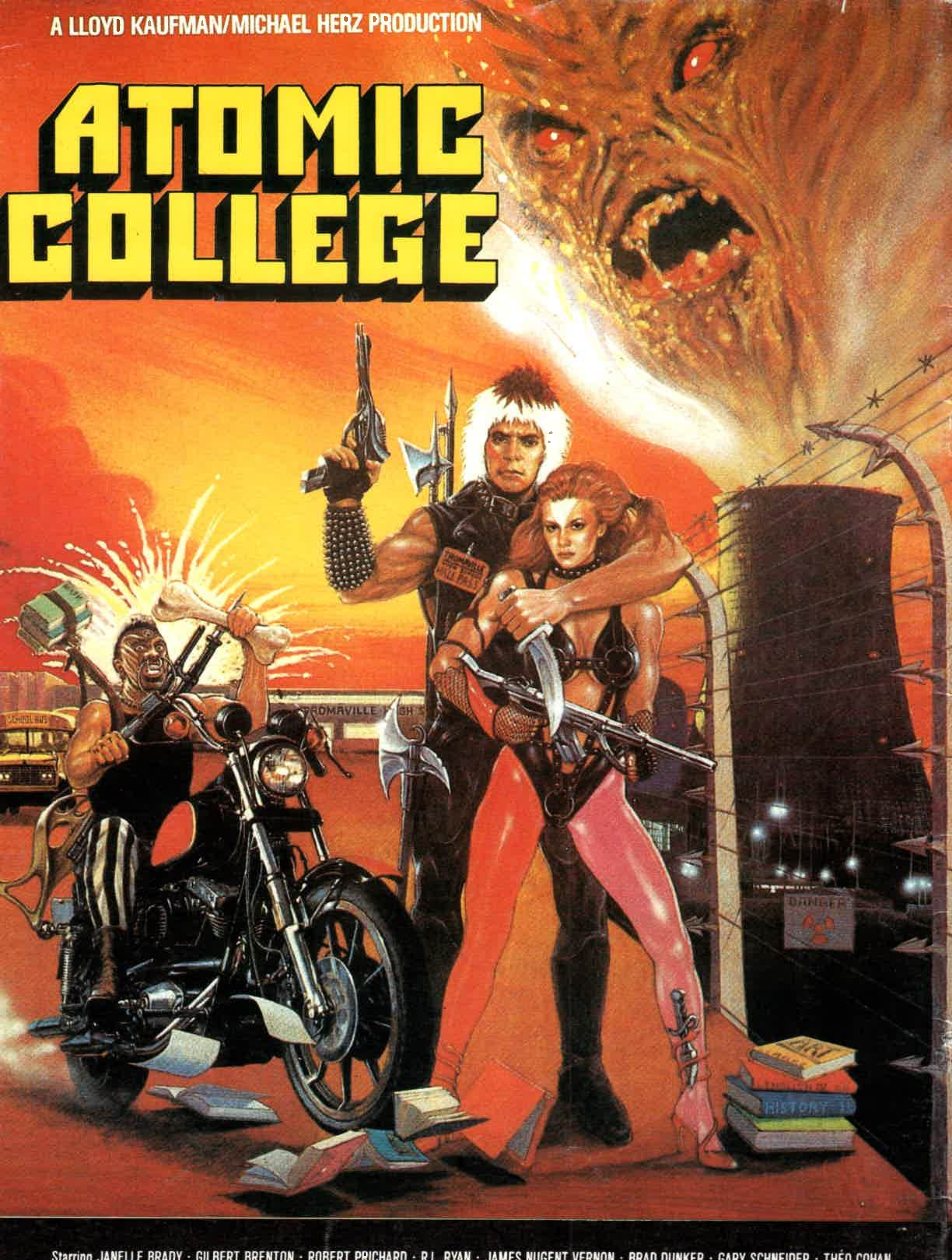
Recherche désespérément les anciens numéros de *Mad Movies*, du 1 au 22. Écrire à Christophe Carmona, Avenue du Généralde-de-Gaulle, 83320 Carqueiranne.

Vends affiches originales du **Masque du démon, L'empreinte de Frankenstein, Hercule se déchaîne, Maciste en enfer, Sartana**, etc. Renseignements et offres à Claude Charon, 1, rue Louis Davilé, 57070 Metz.

LES PLUS BELLES AFFICHES DU CINÉMA FANTASTIQUE
No 25
UNE VIERGE CHEZ LES MORTS-VIVANTS
Film de Jess Franco de 1971 et rebaptisé
Christine
princesse de l'érotisme
(Plus c'est ringue et plus ça nous amuse !)

→


Une VIERGE chez
LES MORTS VIVANTS



Starring JANELLE BRADY · GILBERT BRENTON · ROBERT PRICHARD · R.L. RYAN · JAMES NUGENT VERNON · BRAD DUNKER · GARY SCHNEIDER · THÉO COHAN
Screenplay by RICHARD W. HAINES, MARK RUDNITSKY, LLOYD KAUFMAN, STUART STRUTIN · Special Effects and Special Effects Make-up SCOTT COULTER AND BRIAN QUINN
Special Matte Effects and Matte Photography THÉO PINGARELLI · Edited by RICHARD W. HAINES · Associate Producer STUART STRUTIN · Executive Producer JAMES TREADWELL
Produced by LLOYD KAUFMAN AND MICHAEL HERZ · Directed by RICHARD W. HAINES AND SAMUEL WEIL · Original Song by CLIVE BURR, DAVID BARRETO, DAVID BEHENNAH